

LA FAMILLE



Audiences du mercredi

PAPE FRANÇOIS

Audiences du mercredi

La famille

Pape François

2014-2015

Textes pris de

www.vatican.va

© Libreria Editrice Vaticana

2015 Bureau d'information de l'Opus Dei

www.opusdei.org

2014

Une pleine transparence sur le chemin synodale

« La famille de Nazareth n'était pas une fausse famille, irréaliste »

2015

L'Église est mère

Rencontre du Pape avec les familles à Manille

Père : un mot très aimé des chrétiens (1)

« Je suis heureux d'être ton père » Père : un mot très aimé des chrétiens (2)

Les enfants

Les frères et sœurs

Les personnes âgées dans la famille

La vocation de la vieilleuse

Les enfants : un regard confiant et pur

Les vingt ans d'Evangelium vitae

Enfants sans enfance

L'alliance matrimoniale et l'alliance avec Dieu

L'alliance matrimoniale

Peur d'échouer ?

Le mariage : sacrement qui construit l'Église

« S'il te plaît, merci, pardon » : les trois paroles de l'amour

La fierté de l'éducation familiale

Les fiançailles

Simplicité volontaire

Les malades

La mort

Déchirures

La famille blessée

La fête

Le travail

Le temps de la prière

La famille : reflet de l'alliance avec Dieu

La famille et la paroisse

La famille "nœud d'or" pour orienter la vie

Voyage à Cuba – 8^{ème} rencontre mondiale des familles

La famille « filet pour la mission de Pierre et de l'Église »

Que promettons-nous aux enfants ?

La fidélité

50 ans... Le dialogue interreligieux

Pardoner

La convivialité, thermomètre sûr pour mesurer la santé des relations

La porte de la miséricorde

2014

Une plaine transparence sur le chemin synodale

10 décembre

Chers frères et sœurs, bonjour.

Nous avons conclu un cycle de catéchèses sur l'Église. Nous rendons grâce au Seigneur qui nous a fait parcourir ce chemin, en redécouvrant la beauté et la responsabilité d'appartenir à l'Église, d'être Église, nous tous.

Nous commençons à présent une nouvelle étape, un nouveau cycle, et le thème sera la famille, un thème qui s'inscrit dans cette période charnière entre deux assemblées du synode consacrées à cette réalité si importante. C'est pourquoi, avant d'entrer dans le parcours sur les divers aspects de la vie familiale, je désire repartir aujourd'hui précisément de l'assemblée synodale du mois d'octobre dernier, qui avait pour thème : « Les défis pastoraux de la famille dans le contexte de la nouvelle évangélisation ». Il est important de rappeler comment elle s'est déroulée et ce qu'elle a produit, comment elle s'est passée et ce qu'elle a produit.

Au cours du synode, les médias ont fait leur travail — il y avait beaucoup d'attente, beaucoup d'attention — et nous les remercions parce qu'ils l'ont fait aussi avec abondance. Beaucoup de nouvelles, beaucoup ! Cela a été possible grâce à la salle de presse, qui a fait un *briefing* chaque jour. Mais souvent, la vision des médias était un peu dans le style des commentaires sportifs, ou politiques : on parlait souvent de deux équipes, pour et contre, conservateurs et progressistes, etc. Aujourd'hui, je voudrais raconter ce qu'a été le synode.

Avant tout, j'ai demandé aux pères synodaux de parler avec franchise et courage et d'écouter avec humilité, de dire avec courage tout ce qu'ils avaient sur le cœur. Au synode, il n'y avait pas de censure préliminaire, mais chacun pouvait — et même devait — dire ce qu'il avait sur le cœur, ce qu'il pensait sincèrement. « Mais cela suscitera des discussions ». C'est vrai, nous avons entendu comment ont discuté les apôtres. Le texte dit : une vive discussion fut engagée. Les apôtres se disputaient entre eux, parce qu'ils cherchaient la volonté de Dieu sur les païens, s'ils pouvaient entrer dans l'Église ou pas. C'était une chose nouvelle. Quand on cherche la volonté de Dieu, dans une assemblée synodale, il y a toujours divers points de vue et il y a la discussion et cela n'est pas une mauvaise chose ! À condition qu'elle se fasse avec humilité et avec un esprit de service à l'assemblée des frères. Une censure préliminaire n'aurait pas été une bonne chose. Non, non, chacun devait dire ce qu'il pensait. Après le rapport initial du cardinal Erdő, il y a eu un premier moment, fondamental, au cours duquel *tous les Pères ont pu parler, et tous ont écouté*. Et cette attitude d'écoute qu'avaient les pères était édifiante. Un moment de grande liberté, où chacun a exposé sa pensée avec *parésie* et avec confiance. À la base des interventions, il y avait l'« Instrument de travail », fruit de la précédente consultation de toute l'Église. Et ici, nous devons remercier le secrétariat du synode pour le travail important qu'il a accompli aussi bien avant que pendant l'assemblée. Ils ont vraiment fait du bon travail.

Aucune intervention n'a remis en question les vérités fondamentales du sacrement du mariage, c'est-à-dire l'indissolubilité, l'unité, la fidélité et l'ouverture à la vie (cf. Conc. œcum. Vat. II, *Gaudium et spes*, n. 48 ; *Code de droit canonique*, 1055-1056). Cela n'a pas été touché.

Toutes les interventions ont été rassemblées et l'on est ainsi parvenu au deuxième moment, c'est-à-dire un projet intitulé *Rapport post disceptationem*. Ce rapport a également été présenté par le cardinal Erdő, et portait sur trois points : l'écoute du contexte et des défis de la famille, le regard fixé sur le Christ et l'Évangile de la famille et la confrontation avec les perspectives pastorales.

C'est sur cette première proposition de synthèse que s'est déroulé le *débat dans les carrefours*, qui a été le troisième moment. Comme toujours, les groupes étaient divisés par langues, parce que c'est mieux ainsi, on communique mieux : italien, anglais, espagnol et français. Chaque groupe, à la fin de son travail, a présenté un rapport, et tous les rapports des groupes ont été publiés. Tout a été remis, pour la transparence, afin que l'on sache ce qui était dit.

À ce point — c'est le quatrième moment — une commission a examiné toutes les suggestions émises par les groupes linguistiques et la Relation finale (*Relatio synodi*) a été rédigée, qui a maintenu le schéma précédent — écoute de la réalité, regard sur l'Évangile et engagement pastoral — et elle a tenté de recueillir les fruits des débats au sein des groupes. Comme toujours, un Message final du synode a été approuvé, plus bref et ayant un caractère davantage divulgatif par rapport à la relation.

Voilà comment s'est déroulée l'assemblée synodale. Certains d'entre vous pourraient me demander : « Les Pères se sont-ils disputés ? ». Mais, je ne sais pas s'ils se sont disputés, mais qu'ils ont parlé fort, ça oui, vraiment. Et c'est la liberté, c'est précisément la liberté qu'il y a dans l'Église. Tout cela a eu lieu « cum Petro et sub Petro », c'est-à-dire en présence du Pape, qui est une garantie pour tous de liberté et de confiance, et une garantie de l'orthodoxie. Et à la fin, j'ai prononcé une intervention dans laquelle j'ai donné une lecture synthétique de l'expérience synodale.

Donc, les documents officiels issus du synode sont au nombre de trois : le Message final, la Relation finale et le discours final du Pape. Il n'y en a pas d'autres.

La Relation finale, qui a été le point d'arrivée de toute la réflexion des diocèses jusqu'à ce moment, a été publiée hier et elle est envoyée aux Conférences épiscopales, qui en discuteront en vue de la prochaine assemblée, l'assemblée ordinaire, en octobre 2015. J'ai dit qu'elle a été publiée hier — elle avait déjà été publiée — mais hier elle a été publiée avec les questions adressées aux Conférences épiscopales et ainsi elle devient précisément Lineamenta du prochain synode.

Nous devons savoir que le synode n'est pas un parlement, où vient le représentant de telle ou telle Église... Non, ce n'est pas cela. Un représentant vient, c'est vrai, mais la structure n'est pas parlementaire, elle est totalement différente. Le synode est un espace protégé afin que l'Esprit Saint puisse œuvrer. Il n'y a pas eu d'opposition entre factions, comme au parlement où cela est licite, mais une confrontation entre évêques, qui est apparue après un long travail de préparation et qui se poursuivra à présent dans un autre travail, pour le bien des familles, de l'Église et de la société. C'est un processus, c'est le chemin synodal normal. À présent, cette relation circule dans les Églises particulières et ainsi se poursuit en elles le travail de prière, de réflexion et de discussion fraternelle afin de préparer la prochaine assemblée. Tel est le synode des évêques. Nous le confions à la protection de la Vierge notre Mère. Qu'Elle nous aide à suivre la volonté de Dieu en prenant les décisions pastorales qui aident plus et mieux la famille. Je vous demande d'accompagner ce parcours synodal jusqu'au prochain synode par la prière. Que le Seigneur nous illumine, nous fasse aller vers la maturation de ce que, comme synode, nous devons dire à toutes les Églises. Et à ce sujet, votre prière est importante.

« La famille de Nazareth n'était pas une fausse famille, irréaliste »

17 décembre

Chers frères et sœurs bonjour !

Le synode des évêques sur la famille, tout juste célébré, a été la première étape d'un chemin qui se conclura en octobre prochain avec la célébration d'une autre assemblée sur le thème « Vocation et mission de la famille dans l'Église et dans le monde ». La prière et la réflexion qui doivent accompagner ce chemin impliquent tout le Peuple de Dieu. Je voudrais que les traditionnelles audiences du mercredi également s'inscrivent sur ce chemin commun. J'ai donc décidé de réfléchir avec vous, au cours de cette année, sur la famille justement, sur ce grand don que le Seigneur a fait au monde dès le début, quand il conféra à Adam et Eve la mission de se multiplier et de remplir la terre (cf. *Gn 1, 28*). Ce don que Jésus a confirmé et scellé dans son Évangile.

La proximité de Noël allume sur ce mystère une grande lumière. L'incarnation du Fils de Dieu ouvre un nouveau commencement dans l'histoire universelle de l'homme et de la femme. Et ce nouveau début arrive au sein d'une famille, à Nazareth. Jésus naquit dans une famille. Il pouvait arriver de manière spectaculaire, ou comme un soldat, un empereur... Non, non : il vient comme un fils de famille, d'une famille. Cela est important, regarder dans la crèche cette scène si belle.

Dieu a choisi de naître dans une famille humaine, qu'il a formée lui-même. Il l'a formée dans un village perdu de la périphérie de l'Empire romain. Pas à Rome, qui était la capitale de l'Empire, pas dans une grande ville, mais dans une périphérie presque invisible, et même plutôt malfamée. Les Évangiles aussi le rappellent, comme pour dire : « De Nazareth, peut-il sortir quelque chose de bon? » (*Jn 1, 46*) Peut-être, dans beaucoup d'endroits du monde, nous-mêmes parlons-nous encore ainsi, quand nous entendons le nom d'un lieu à la périphérie d'une grande ville. Eh bien, c'est précisément de là, de cette périphérie de ce grand Empire, qu'a débuté l'histoire la plus sainte et la plus belle, celle de Jésus parmi les hommes ! Et c'est là que se trouvait cette famille.

Jésus est resté dans cette périphérie pendant trente ans. L'évangéliste Luc résume ainsi cette période : « Jésus « leur était soumis [à Marie et Joseph] ». Mais quelqu'un pourrait dire : « Mais ce Dieu qui vient nous sauver, il a perdu trente ans là, dans cette banlieue malfamée? » Il a perdu trente ans ! Il a voulu cela. Le chemin de Jésus était au sein de cette famille-là. « Et sa mère gardait toutes ces choses en son cœur. Quant à Jésus, il croissait en sagesse, en taille et en grâce devant Dieu et devant les hommes » (2, 51-52). On ne parle pas de miracles ou de guérisons, de prédications — il n'en a fait aucune à cette époque-là —, de foules qui accourent; à Nazareth tout semble arriver « normalement », selon les habitudes d'une pieuse et travailleuse famille israélite : on travaillait, la maman faisait la cuisine, faisait toutes les choses de maison, repassait les chemises... toutes les choses que fait une maman. Le papa, menuisier, travaillait, apprenait à son fils à travailler. Trente ans. « Mais quel gâchis, mon Père! ». Les voies de Dieu sont mystérieuses. Mais ce qui était important ici c'était la famille ! Et cela n'était pas un gâchis ! Ils étaient de grands saints : Marie, la femme la plus sainte, immaculée, et Joseph, l'homme le plus juste... La famille.

Nous serions assurément attendris par le récit de la manière dont Jésus adolescent affrontait les rendez-vous de la communauté religieuse et les devoirs de la vie sociale; de connaître comment, jeune ouvrier, il travaillait avec Joseph; et puis sa manière de participer à l'écoute des Écritures, à la prière des psaumes et dans tant d'autres habitudes de la vie quotidienne. Les Évangiles, dans leur sobriété, ne rapportent rien de l'adolescence de Jésus et laissent cette tâche à notre affectueuse méditation. L'art, la littérature, la musique ont parcouru ce chemin de l'imagination. Certes, il n'est pas difficile d'imaginer combien les mamans pourraient apprendre des prévenances de Marie pour ce Fils ! Et combien les papas pourraient s'enrichir de l'exemple de Joseph, homme juste, qui consacra sa vie à soutenir et à défendre son enfant et sa femme — sa famille — dans les moments difficiles ! Sans parler de combien les jeunes pourraient être encouragés par Jésus adolescent à comprendre la nécessité et la beauté de cultiver leur vocation la plus profonde, et de rêver en grand ! Jésus a cultivé pendant ces trente années sa vocation pour laquelle le Père l'a envoyé. Et jamais, à cette époque, Jésus ne s'est découragé, mais il a grandi en courage pour aller de l'avant avec sa mission.

Toute famille chrétienne — comme le firent Marie et Joseph — peut avant tout accueillir Jésus, l'écouter, parler avec Lui, l'abriter, le protéger, croître avec Lui; et ainsi, rendre le monde meilleur. Faisons une place dans notre cœur, dans nos journées au Seigneur. Ainsi firent aussi Marie et Joseph, et ce ne fut pas facile : que de difficultés ils durent surmonter ! Ce n'était pas une fausse famille, ce n'était pas une famille irréaliste. La famille de Nazareth nous engage à redécouvrir la vocation et la mission de la famille, de chaque famille. Et, comme cela eut lieu pendant ces trente ans à Nazareth, ainsi peut-il aussi en être pour nous : faire devenir normal l'amour et non la haine, faire devenir commun l'aide réciproque, non l'indifférence ou l'inimitié. Ce n'est donc pas un hasard, alors, si « Nazareth » signifie « Celle qui garde », comme Marie qui — dit l'Évangile — « gardait toutes ces choses en son cœur » (cf. *Lc 2, 19.51*). Depuis lors, chaque fois qu'une famille garde ce mystère, fût-ce même à la périphérie du monde, le mystère du Fils de Dieu, le mystère de Jésus qui vient nous sauver, est à l'œuvre. Et il vient pour sauver le monde. Et telle est la grande mission de la famille : faire place à Jésus qui vient, accueillir Jésus dans la famille, dans la personne des enfants, du mari, de la femme, des grands-parents... Jésus est là. L'accueillir là, pour qu'il croisse spirituellement dans cette famille. Que le Seigneur nous donne cette grâce au cours de ces derniers jours avant Noël. Merci.

2015

L'Église est mère

7 janvier

Chers frères et sœurs, bonjour. Aujourd'hui, nous poursuivons les catéchèses sur l'Église et nous réfléchissons sur l'Église mère. L'Église est mère. Notre Sainte Mère l'Église.

En ces jours, la liturgie de l'Église a placé devant nos yeux l'icône de la Vierge Marie Mère de Dieu. Le premier jour de l'année est la fête de la Mère de Dieu, à laquelle succède l'Épiphanie, avec le souvenir de la visite des Mages. L'évangéliste Matthieu écrit : « Entrant alors dans le logis, ils virent l'enfant avec Marie sa mère, et, se prosternant, ils lui rendirent hommage » (*Mt 2, 11*). C'est la Mère qui, après l'avoir engendré, présente le Fils au monde. Elle nous donne Jésus, elle nous montre Jésus, elle nous fait voir Jésus.

Nous poursuivons les catéchèses sur la famille et dans la famille, il y a *la mère*. Chaque personne humaine doit la vie à une mère, et presque toujours, elle lui doit une grande partie de son existence successive, de sa formation humaine et spirituelle. Mais la mère, bien qu'étant très exaltée du point de vue symbolique — beaucoup de poésies, beaucoup de belles choses qui nous parlent de façon poétique de la mère — est peu écoutée et peu aidée dans la vie quotidienne, peu considérée dans son rôle central dans la société. Souvent, on profite même de la disponibilité des mères à se sacrifier pour les enfants pour « économiser » sur les dépenses sociales.

Il arrive également que dans la communauté chrétienne, la mère ne soit pas toujours considérée, qu'elle soit peu écoutée. Pourtant, au centre de la vie de l'Église, il y a la Mère de Jésus. Peut-être les mères, prêtes à tant se sacrifier pour leurs enfants, et souvent également pour ceux des autres, devraient-elles recevoir davantage d'écoute. Il faudrait comprendre davantage leur lutte quotidienne pour être efficaces au travail et attentives et affectueuses en famille ; il faudrait mieux comprendre à quoi elles aspirent pour exprimer les fruits les meilleurs et les plus authentiques de leur émancipation. Une mère avec des enfants a toujours des problèmes, toujours du travail. Je me souviens, à la maison, nous étions cinq enfants et tandis que l'un d'entre nous faisait une bêtise, l'autre pensait déjà à en faire une autre, et notre pauvre mère courait de l'un à l'autre, mais elle était heureuse. Elle nous a beaucoup donné.

Les mères sont l'antidote le plus fort à la diffusion de l'individualisme égoïste. « Individu » signifie « qui ne peut pas se partager ». Les mères, en revanche, se « partagent », à partir du moment où elles portent un enfant pour le mettre au monde et l'élever. Ce sont elles, les mères, qui détestent le plus la guerre qui tue leurs enfants. Si souvent j'ai pensé à ces mamans lorsqu'elles ont reçu la lettre : « Je vous informe que votre fils est mort en défendant sa patrie... ». Pauvres femmes ! Comme une mère souffre ! Ce sont elles qui témoignent de la beauté de la vie. L'archevêque Oscar

Arnulfo Romero disait que les mères vivent un « martyr maternel ». Dans l'homélie pour les funérailles d'un prêtre assassiné par les escadrons de la mort, il dit, faisant écho au Concile Vatican II : « Nous devons tous être disposés à mourir pour notre foi, même si le Seigneur ne nous accorde pas cet honneur... Donner la vie ne signifie pas seulement être tués ; donner la vie, avoir un esprit de martyr, cela signifie donner dans le devoir, dans le silence, dans la prière, dans l'accomplissement honnête du devoir, dans ce silence de la vie quotidienne, donner sa vie peu à peu ? Oui, comme la donne une mère qui, sans crainte, avec la simplicité du martyr maternel, conçoit en son sein un fils, lui donne le jour, l'allait, l'élève, et s'occupe de lui avec affection. C'est donner la vie. C'est le martyr ». Voilà pour la citation. Oui, être mère ne signifie pas seulement mettre au monde un fils, c'est également un choix de vie. Que choisit une mère, quel est le choix de vie d'une mère ? Le choix de vie d'une mère est le choix de donner la vie. Et cela est grand, cela est beau.

Une société sans mères serait une société inhumaine, parce que les mères savent témoigner toujours, même dans les pires moments, de la tendresse, du dévouement, de la force morale. Les mères transmettent souvent également le sens le plus profond de la pratique religieuse : dans les premières prières, dans les premiers gestes de dévotion qu'un enfant apprend, est inscrite la valeur de la foi dans la vie d'un être humain. C'est un message que les mères croyantes savent transmettre sans beaucoup d'explications : celles-ci arriveront après, mais la semence de la foi réside dans ces premiers, très précieux instants. Sans les mères, non seulement il n'y aurait pas de nouveaux fidèles, mais la foi perdrait une bonne partie de sa chaleur simple et profonde. Et l'Église est mère, avec tout cela, c'est notre mère ! Nous ne sommes pas orphelins, nous avons une mère ! La Vierge, la mère Église, est notre maman. Nous ne sommes pas orphelins, nous sommes fils de l'Église, nous sommes fils de la Vierge, et nous sommes fils de nos mères.

Très chères mamans, merci, merci pour ce que vous êtes dans la famille et pour ce que vous donnez à l'Église et au monde. Et à toi, bien-aimée Église, merci, merci d'être mère. Et à toi, Marie, mère de Dieu, merci de nous faire voir Jésus. Et merci à toutes les mamans ici présentes : nous les saluons par un applaudissement !

Rencontre du Pape avec les familles à Manille

21 janvier

Chers frères et sœurs, bonjour.

Aujourd'hui je m'arrêterai sur le voyage apostolique au Sri Lanka et aux Philippines, que j'ai accompli la semaine dernière. Après ma visite en Corée il y a quelques mois, je me suis rendu à nouveau en Asie, un continent aux riches traditions culturelles et spirituelles. Le voyage a surtout été une joyeuse rencontre avec les communautés ecclésiales qui, dans ces pays, rendent témoignage au Christ : je les ai confirmées dans la foi et dans la mission. Je conserverai toujours dans mon cœur le souvenir de l'accueil en fête des foules — dans certains cas océaniques —, qui a accompagné les moments importants du voyage. En outre, j'ai encouragé le dialogue interreligieux au service de la paix, ainsi que le chemin de ces peuples vers l'unité et le développement social, en particulier avec la participation des familles et des jeunes.

Le sommet de mon séjour au Sri Lanka a été la canonisation du grand missionnaire Joseph Vaz. Ce saint prêtre administrait les sacrements, souvent en secret, aux fidèles, mais il aidait indistinctement tous les indigents, de chaque religion et condition sociale. Son exemple de sainteté et d'amour pour le prochain continue à inspirer l'Église au Sri Lanka dans son apostolat de charité et d'éducation. J'ai indiqué Joseph Vaz comme modèle pour tous les chrétiens, appelés aujourd'hui à proposer la vérité salvifique de l'Évangile dans un contexte multireligieux, avec respect envers les autres, avec persévérance et avec humilité.

Le Sri Lanka est un pays d'une grande beauté naturelle, dont le peuple cherche à *reconstruire l'unité* après un long et dramatique conflit civil. Lors de ma rencontre avec les autorités gouvernementales, j'ai souligné l'importance du dialogue, du respect pour la dignité humaine, de l'effort de faire participer chacun pour trouver des solutions adéquates en vue de la réconciliation et du bien commun.

Les *différentes religions* ont un rôle significatif à jouer à cet égard. Ma rencontre avec les responsables religieux a été une confirmation des bonnes relations qui existent déjà entre les diverses communautés. Dans ce contexte, j'ai voulu encourager la coopération déjà entreprise entre les disciples des différentes traditions religieuses, également dans le but de pouvoir guérir grâce au baume du pardon ceux qui sont encore touchés par les souffrances de ces dernières années. Le thème de la *réconciliation* a également caractérisé ma visite au sanctuaire de Notre-Dame de Madhu, particulièrement vénérée par les populations tamoule et cingalaise et but de pèlerinage de membres d'autres religions. Dans ce lieu saint, nous avons demandé à Marie notre Mère d'obtenir pour tout le peuple sri-lankais le don de l'unité et de la paix.

Du Sri Lanka, je suis parti aux *Philippines*, où l'Église se prépare à célébrer le *cinquième centenaire de l'arrivée de l'Évangile*. C'est le principal pays catholique d'Asie, et le peuple philippin est bien connu pour sa foi profonde, sa religiosité et son enthousiasme, également dans la diaspora. Lors de ma rencontre avec les autorités nationales, ainsi que pendant les temps de prière et au cours de la Messe de conclusion à laquelle une grande foule a assisté, j'ai souligné la *fécondité constante de l'Évangile* et sa capacité d'inspirer une société digne de l'homme, où il y a de la place pour la dignité de chacun et pour les aspirations du peuple philippin.

Le but principal de ma visite, et la raison pour laquelle j'ai décidé d'aller aux Philippines — cela a été le motif principal — était de pouvoir exprimer ma *proximité* à nos frères et sœurs qui ont subi la *destruction du typhon Yolanda*. Je me suis rendu à Tacloban, dans la région la plus gravement frappée, où j'ai rendu hommage à la foi et à la capacité de reprise de la population locale. A Tacloban, malheureusement, les mauvaises conditions climatiques ont causé une autre victime innocente : la jeune volontaire Kristel, écrasée et tuée par une structure emportée par le vent. J'ai ensuite remercié ceux qui, de toutes les parties du monde, ont répondu à leurs besoins par une généreuse profusion d'aides. La puissance de l'amour de Dieu, révélé dans le mystère de la Croix, a été rendue évidente dans l'esprit de solidarité démontrée dans les multiples actes de charité et de sacrifice qui ont marqué ces jours sombres.

Les rencontres avec les familles et avec les jeunes, à Manille, ont été des moments importants de la visite aux Philippines. Des *familles* saines sont essentielles à la vie de la société. Voir tant de familles nombreuses qui accueillent les enfants comme un véritable don de Dieu apporte réconfort et espérance. Ils savent que chaque enfant est une bénédiction. J'ai entendu dire par certaines personnes que les familles ayant beaucoup d'enfants et la naissance de nombreux enfants sont parmi les causes de la pauvreté. Cela me paraît une opinion simpliste. Je peux dire, nous pouvons tous dire, que la cause principale de la pauvreté est un système économique qui a ôté la personne du centre et qui y a placé le dieu argent; un système économique qui exclut, exclut toujours : il exclut les enfants, les personnes âgées, les jeunes, sans travail... — et qui crée la culture du rebut que nous vivons. Nous nous sommes habitués à voir des personnes mises au rebut. Voilà le motif principal de la pauvreté, pas les familles nombreuses. En évoquant la figure de saint Joseph, qui a protégé la vie du « *Santo Niño* », si vénéré dans ce pays, j'ai rappelé qu'il faut protéger les familles, qui affrontent diverses menaces, afin qu'elles puissent témoigner de la beauté de la famille dans le projet de Dieu. Il faut aussi défendre les familles des nouvelles colonisations idéologiques, qui portent atteinte à son identité et à sa mission.

Cela a été une joie pour moi de rencontrer les jeunes des Philippines, pour écouter leurs espérances et leurs préoccupations. J'ai voulu leur offrir mon encouragement pour leurs efforts en contribuant au renouveau de la société, en particulier à travers le service aux pauvres et la sauvegarde de l'environnement naturel.

Le *soin des pauvres* est un élément essentiel de notre vie et de notre témoignage chrétien — j'ai aussi mentionné cela au cours de ma visite; il comporte le refus de toute forme de corruption, car la corruption vole aux pauvres et requiert une culture de l'honnêteté.

Je rends grâce au Seigneur pour cette visite pastorale au Sri Lanka et aux Philippines. Je lui demande de bénir toujours ces deux pays et de confirmer la fidélité des chrétiens au message évangélique de notre rédemption, réconciliation et communion avec le Christ.

Père : un mot très aimé des chrétiens (1)

28 janvier

Chers frères et sœurs, bonjour !

Nous reprenons le chemin des catéchèses sur la famille. Aujourd'hui, nous nous laissons guider par le mot « père ». Un mot plus que tout autre cher à nous chrétiens, parce que c'est le nom par lequel Jésus nous a enseigné à appeler Dieu : père. Le sens de ce nom a acquis une nouvelle profondeur précisément à partir de la façon dont Jésus l'utilisait pour s'adresser à Dieu et manifester sa relation particulière avec Lui. Le mystère béni de l'intimité de Dieu, Père, Fils et Esprit, révélé par Jésus, est le cœur de notre foi chrétienne.

« Père » est un mot connu de tous, un mot universel. Il indique une relation fondamentale dont la réalité est aussi antique que l'histoire de l'homme. Aujourd'hui, toutefois, on est arrivé à affirmer que notre société serait une « société sans pères ». En d'autres termes, en particulier dans la culture occidentale, la figure du père serait symboliquement absente, disparue, éliminée. Dans un premier temps, cela a été perçu comme une libération : libération du père autoritaire, du père comme représentant de la loi qui s'impose de l'extérieur, du père comme censeur du bonheur de ses enfants et obstacle à l'émancipation et à l'autonomie des jeunes. Parfois, dans certains foyers régnait autrefois l'autoritarisme, dans certains cas même l'abus : des parents qui traitaient leurs enfants comme des domestiques, en ne respectant pas les exigences personnelles de leur croissance; des pères qui ne les aidaient pas à entreprendre leur chemin avec liberté — mais il n'est pas facile d'éduquer un enfant dans la liberté —; des pères qui ne les aidaient pas à assumer leurs propres responsabilités pour construire leur avenir et celui de la société.

Cela est certainement une attitude qui n'est pas bonne; toutefois, comme c'est souvent le cas, on est passé d'un extrême à l'autre. Le problème de nos jours ne semble plus tant être la présence envahissante des pères que leur absence, leur disparition. Les pères sont parfois si concentrés sur eux-mêmes et sur leur propre travail et parfois sur leur propre réalisation individuelle qu'ils en oublient même la famille. Et ils laissent les enfants et les jeunes seuls. Déjà en tant qu'évêque de Buenos Aires, je percevais le sentiment d'être orphelin que vivent aujourd'hui les enfants; et souvent, je demandais aux pères s'ils jouaient avec leurs enfants, s'ils avaient le courage et l'amour de perdre du temps avec leurs enfants. Et la réponse était triste, dans la majorité des cas : « Mais, je ne peux pas, parce que j'ai beaucoup de travail... ». Et le père était absent, éloigné de cet enfant qui grandissait, il ne jouait pas avec lui, non, il ne perdait pas de temps avec lui.

A présent, sur ce chemin commun de réflexion sur la famille, je voudrais dire à toutes les communautés chrétiennes que nous devons être plus attentifs : l'absence de la figure paternelle dans la vie des enfants et des jeunes provoque des lacunes et des blessures qui peuvent être également très graves. Et d'ailleurs, les déviances des enfants et des adolescents peuvent être en bonne partie expliquées par ce manque, par la carence d'exemples et de guides faisant autorité dans leur vie de chaque jour, par le manque de proximité, par le manque d'amour de la part des pères. Le sentiment d'être orphelin que vivent tant de jeunes est plus profond que ce que nous pensons.

Ils sont orphelins en famille, parce que les papas sont souvent absents, même physiquement, de chez eux, mais surtout parce que, lorsqu'ils sont là, ils ne se comportent pas en pères, ils ne dialoguent pas avec leurs enfants, ils ne remplissent pas leur rôle éducatif, ils ne donnent pas à leurs enfants, à travers leur exemple accompagné par les paroles, les principes, les valeurs, les règles de vie dont ils ont besoin comme du pain. La qualité éducative de la présence paternelle est d'autant plus nécessaire lorsque le père est contraint par son travail d'être loin de chez lui. Parfois, il semble que les pères ne sachent pas bien quelle place occuper en famille et comment éduquer leurs enfants. Et alors, dans le doute, ils s'abstiennent, se retirent et négligent leurs responsabilités, en se réfugiant parfois dans un improbable rapport « d'égal à égal » avec leurs enfants. C'est vrai qu'il faut être « ami » de son enfant, mais sans oublier que l'on est le père ! Si l'on se comporte seulement comme un ami qui est l'égal de l'enfant, cela ne fera pas de bien au jeune.

Et nous voyons aussi ce problème dans la communauté civile. La communauté civile avec ses institutions, a une certaine responsabilité — nous pouvons dire paternelle — envers les jeunes, une

responsabilité qu'elle néglige parfois ou exerce mal. Elle aussi, souvent, les laisse orphelins et ne leur propose pas de véritable perspective. Les jeunes demeurent ainsi orphelins de voies sûres à parcourir, orphelins de maîtres auxquels se fier, orphelins d'idéaux qui réchauffent le cœur, orphelins de valeurs et d'espérances qui les soutiennent quotidiennement. Ils sont peut-être remplis d'idoles, mais on leur vole le cœur. Ils sont poussés à rêver de divertissements et de plaisirs, mais on ne leur donne pas de travail; ils sont trompés par le dieu argent, et on leur nie les véritables richesses.

Et alors, cela fera du bien à tous, aux pères et aux enfants, d'écouter à nouveau la promesse que Jésus a faite à ses disciples : « Je ne vous laisserai pas orphelins » (*Jn 14, 18*). C'est Lui, en effet, le Chemin à parcourir, le Maître à écouter, l'Espérance que le monde peut changer, que l'amour vainc la haine, qu'il peut y avoir un avenir de fraternité et de paix pour tous. Certains de vous pourront me dire : « Mais mon père, aujourd'hui, vous avez été trop négatif. Vous n'avez parlé que de l'absence des pères, de ce qui arrive lorsque les pères ne sont pas proches de leurs enfants... C'est vrai, j'ai voulu souligner cela, parce que mercredi prochain je poursuivrai cette catéchèse en mettant en lumière la beauté de la paternité. C'est pourquoi j'ai choisi de commencer de l'obscurité pour arriver à la lumière. Que le Seigneur nous aide à bien comprendre ces choses. Merci.

« Je suis heureux d'être ton père » Père : un mot très aimé des chrétiens (2)

4 février

Chers frères et sœurs, bonjour !

Aujourd'hui, je voudrais proposer la seconde partie de la réflexion sur la figure du père dans la famille. La dernière fois, j'ai parlé du danger des pères « absents », aujourd'hui, je voudrais me pencher davantage sur l'aspect positif. Saint Joseph fut lui aussi tenté de quitter Marie, lorsqu'il découvrit qu'elle était enceinte ; mais l'ange du Seigneur intervint et lui révéla le dessein de Dieu et sa mission de père adoptif ; et Joseph, homme juste, « prit chez lui sa femme » (Mt 1, 24) et devint le père de la famille de Nazareth.

Chaque famille a besoin du père. Aujourd'hui, nous nous arrêtons sur la valeur de son rôle, et je voudrais partir de certaines expressions qui se trouvent dans le Livre des Proverbes, des paroles qu'un père adresse à son fils, en disant : « Mon fils, si ton cœur est sage, mon cœur, à moi, se réjouira, et mes reins exulteront quand tes lèvres exprimeront des choses justes » (Pr 23, 15-16). On ne pourrait mieux exprimer l'orgueil et l'émotion d'un père qui reconnaît avoir transmis à son fils ce qui compte véritablement dans la vie, c'est-à-dire un cœur sage. Ce père ne dit pas : « Je suis fier de toi parce que tu es vraiment comme moi, parce que tu répètes les choses que je dis et que je fais ». Non, il ne lui dit pas simplement quelque chose. Il lui dit quelque chose de bien plus important, que nous pourrions interpréter ainsi : « Je serai heureux chaque fois que je te verrai agir avec sagesse, et je serai ému chaque fois que je t'entendrai parler avec rectitude. Voilà ce que j'ai voulu te laisser, afin que cela devienne une chose qui t'appartienne : l'aptitude à écouter et agir, à parler et juger avec sagesse et rectitude. Et afin que tu puisses être ainsi, je t'ai enseigné des choses que tu ne savais pas, j'ai corrigé des erreurs que tu ne voyais pas. Je t'ai fait sentir une affection profonde et à la fois discrète, que tu n'as sans doute pas reconnue pleinement lorsque tu étais jeune et incertain. Je t'ai donné un témoignage de rigueur et de fermeté que tu ne comprenais sans doute pas, lorsque tu aurais voulu uniquement complicité et protection. J'ai dû moi-même, en premier, me mettre à l'épreuve de la sagesse du cœur ; et veiller sur les excès du sentiment et du ressentiment, pour porter le poids des inévitables incompréhensions et trouver les mots justes pour me faire comprendre. À présent — poursuit le père — lorsque je vois que tu cherches à être ainsi avec tes enfants, et avec tous, je m'émeus. Je suis heureux d'être ton père ». Voilà ce que dit un père sage, un père mûr.

Un père sait bien combien coûte de transmettre cet héritage : combien de proximité, combien de douceur et combien de fermeté. Mais quel réconfort et quelle récompense reçoit-on, lorsque les enfants font honneur à cet héritage ! C'est une joie qui récompense toute fatigue, qui surmonte toute incompréhension et guérit toute blessure.

La première nécessité, donc, est précisément celle-ci : que le père soit *présent* dans la famille. Qu'il soit proche de son épouse, pour tout partager, les joies et les douleurs, les fatigues et les espérances. Et qu'il soit proche de ses enfants dans leur croissance : lorsqu'ils jouent et lorsqu'ils s'appliquent, lorsqu'ils sont insouciantes et lorsqu'ils sont angoissés, lorsqu'ils s'expriment et lorsqu'ils sont taciturnes, lorsqu'ils osent et lorsqu'ils ont peur, lorsqu'ils commettent un faux pas et lorsqu'ils retrouvent leur chemin ; un père présent, toujours. Dire présent n'est pas la même chose que dire contrôleur ! Parce que les pères qui contrôlent trop anéantissent leurs enfants, ils ne les laissent pas grandir.

L'Évangile nous parle de l'exemplarité du Père qui est aux cieux — le seul, dit Jésus, qui puisse véritablement être appelé « Père bon » (cf. Mt 10, 18). Tous connaissent cette extraordinaire parabole appelée du « fils prodigue », ou plutôt, du « père miséricordieux », qui se trouve dans l'Évangile de Luc au chapitre 15 (cf. 15, 11-32). Combien de dignité et combien de tendresse dans l'attente de ce père qui se tient sur le seuil de sa maison en attendant que son fils revienne ! Les pères doivent être patients. Tant de fois, il n'y a rien d'autre à faire qu'attendre ; prier et attendre avec patience, douceur, magnanimité, miséricorde.

Un bon père *sait attendre et sait pardonner*, du plus profond de son cœur. Certes, il sait aussi corriger avec fermeté : ce n'est pas un père faible, accommodant, sentimental. Le père qui *sait corriger sans humilier* est aussi celui qui sait protéger sans se ménager. Un jour, lors d'une

réunion de mariage, j'ai entendu un père dire : « Parfois, je dois donner une petite claque à mes enfants... Mais jamais sur la figure pour ne pas les humilier ». Comme c'est beau ! Il a le sens de la dignité. Il doit punir, il le fait de façon juste et il va de l'avant.

S'il existe donc quelqu'un qui peut expliquer jusqu'au bout la prière du « Notre Père » enseignée par Jésus, c'est vraiment celui qui vit en première personne la paternité. Sans la grâce qui vient du Père qui est aux cieux, les pères perdent courage, et abandonnent la partie. Mais les enfants ont besoin de trouver un père qui les attende lorsqu'ils reviennent de leurs erreurs. Ils feront tout pour ne pas l'admettre, pour ne pas le faire voir, mais ils en ont besoin; et ne pas le trouver ouvre en eux des blessures difficiles à cicatriser.

L'Église, notre mère, est engagée à soutenir de toutes ses forces la présence bonne et généreuse des pères dans les familles, car ils sont pour les nouvelles générations des gardiens et des médiateurs irremplaçables de la foi dans la bonté, de la foi dans la justice et sous la protection de Dieu, comme saint Joseph.

Les enfants

11 février

Chers frères et sœurs, bonjour !

Après avoir réfléchi sur les figures de la mère et du père, je voudrais, dans cette catéchèse sur la famille, parler de l'enfant, ou mieux, des enfants. Je m'inspire d'une belle image d'Isaïe. Le prophète écrit : « Tes enfants s'assemblent, ils viennent vers toi.. Tes fils arrivent de loin, et tes filles sont portées sur les bras. Tu tressailliras alors et tu te réjouiras, et ton cœur bondira et se dilatera » (60, 4-5a). C'est une image splendide, une image du bonheur qui se réalise dans les retrouvailles entre parents et enfants, qui marchent ensemble vers un avenir de liberté et de paix, après une longue période de privations et de séparation, lorsque le peuple juif se trouvait loin de sa patrie.

En effet, il existe un lien étroit entre l'espérance d'un peuple et l'harmonie entre les générations. Nous devons bien penser à cela. Il existe un lien étroit entre l'espérance d'un peuple et l'harmonie entre les générations. La joie des enfants fait palpiter le cœur des parents et rouvre l'avenir. Les enfants sont la joie de la famille et de la société. Ils ne sont pas un problème de biologie reproductive ni l'une des nombreuses façons de se réaliser. Ils ne sont pas davantage une possession des parents... Non. Les enfants sont un don, ils sont un cadeau : vous comprenez? Les enfants sont un don. Chacun d'entre eux est unique et irremplaçable; et ils sont en même temps incomparablement liés à leurs racines. Être fils et fille, en effet, selon le dessein de Dieu, signifie porter en soi la mémoire et l'espérance d'un amour qu'il a réalisé lui-même en allumant la vie d'un autre être humain, original et neuf. Et pour les parents, chaque enfant est lui-même, il est différent, il est autre. Permettez-moi d'évoquer un souvenir de famille. Je me souviens de ma maman qui disait de nous — nous étions cinq — : « Mais moi j'ai cinq enfants ». Quand on lui demandait : « Lequel préfères tu? », elle répondait : « J'ai cinq enfants, comme cinq doigts. [Le Pape montre les doigts de la main] Si on me frappe sur celui-là, ça me fait mal; si on me frappe sur cet autre-là, ça me fait mal. Ils me font mal tous les cinq. Ce sont tous mes enfants, mais ils sont tous différents comme les doigts d'une main ». Et c'est ainsi qu'est la famille ! Les enfants sont différents, mais tous sont des enfants.

On aime un enfant parce qu'il est un enfant : non pas parce qu'il est beau, ou parce qu'il est comme ci ou comme ça; non, parce que c'est un enfant ! Non pas parce qu'il pense comme moi, ou qu'il incarne mes désirs. Un enfant est un enfant : une vie générée par nous mais qui lui est destinée à lui, à son bien, au bien de la famille, de la société, de l'humanité entière.

C'est de là que vient également la profondeur de l'expérience humaine d'être fils ou fille, qui nous permet de découvrir la dimension la plus gratuite de l'amour, qui ne cesse jamais de nous surprendre. C'est la beauté d'être aimés avant : les enfants sont aimés avant d'arriver. Combien de fois voit-on les mamans sur la place, qui me font voir leur ventre et me demandent la bénédiction... ces enfants sont aimés avant de venir au monde. C'est cela la gratuité, c'est cela l'amour; ils sont aimés avant la naissance, comme l'amour de Dieu qui nous aime toujours avant. Ils sont aimés avant d'avoir fait quoi que ce soit pour le mériter, avant de savoir parler ou penser, et même avant de venir au monde ! Être enfants est la condition fondamentale pour connaître l'amour de Dieu, qui est la source ultime de cet authentique miracle. Dans l'âme de chaque enfant, tout vulnérable soit-il, Dieu appose le sceau de cet amour, qui est à la base de sa dignité personnelle, une dignité que rien ni personne ne pourra détruire.

Il semble aujourd'hui plus difficile pour les enfants d'imaginer leur avenir. Les pères — comme je le disais lors des précédentes catéchèses — ont sans doute fait un pas en arrière et les enfants sont devenus plus incertains dans leur façon de faire des pas en avant. Nous pouvons apprendre le bon rapport entre les générations de notre Père céleste, qui laisse libre chacun d'entre nous mais qui ne nous laisse jamais seuls. Et si nous nous trompons, il continue à nous suivre avec patience sans que jamais son amour pour nous ne faiblisse ! Il avance toujours et s'il ne peut avancer il nous attend, mais il ne recule jamais; il veut que ses enfants soient courageux et qu'ils fassent leurs pas en avant.

Les enfants, pour leur part, ne doivent pas avoir peur de l'engagement de construire un monde nouveau : il est bon pour eux de désirer que celui-ci soit meilleur que celui qu'ils ont reçu ! Mais cela

doit se faire sans arrogance, sans présomption. Il faut savoir reconnaître la valeur des enfants et rendre toujours hommage aux parents.

Le quatrième commandement demande aux enfants — et nous le sommes tous ! — d'honorer le père et la mère (cf. *Ex* 20, 12). Ce commandement vient juste après ceux qui concernent Dieu lui-même. Il contient en effet quelque chose de sacré, quelque chose de divin, quelque chose qui se trouve à la racine de tout autre genre de respect entre les hommes. Et dans la formulation biblique du quatrième commandement, on ajoute : « afin de jouir d'une longue vie dans le pays que l'Éternel ton Dieu te donne ». Le lien vertueux entre les générations est une garantie de futur, est c'est une garantie d'une histoire vraiment humaine. Une société d'enfants qui n'honorent pas leurs parents est une société sans honneur; lorsque l'on n'honore pas ses parents, l'on perd son honneur ! C'est une société destinée à se remplir de jeunes arides et avides. Toutefois, une société avare de générations, qui n'aime pas s'entourer d'enfants, qui les considère surtout comme une préoccupation, un poids, un risque, est également une société déprimée. Pensons à tant de sociétés que nous connaissons ici en Europe : ce sont des sociétés déprimées, parce qu'elles ne veulent pas d'enfants, elles n'ont pas d'enfants, le niveau des naissances n'atteint pas un pour cent. Pourquoi? Que chacun de nous y pense et réponde. Si une famille riche d'enfants est regardée comme si elle était un poids, il y a quelque chose qui ne va pas ! La génération des enfants doit être responsable, comme nous l'enseigne aussi l'encyclique *Humanae vitae* du bienheureux Paul VI, mais avoir plus d'enfants ne peut devenir automatiquement un choix irresponsable. Le fait de ne pas avoir d'enfants est un choix égoïste. La vie rajeunit et acquiert de l'énergie en se multipliant : elle s'enrichit, elle ne s'appauvrit pas ! Les enfants apprennent à prendre en charge leur famille, ils mûrissent dans le partage de ses sacrifices, ils grandissent dans l'appréciation de ses dons. L'expérience heureuse de la fraternité anime le respect et le soin des parents, auxquels est due notre reconnaissance. Beaucoup d'entre vous ici présents ont des enfants et nous sommes tous des enfants. Faisons une chose, une minute de silence. Que chacun d'entre nous pense dans son cœur à ses propres enfants — s'il en a —; qu'il y pense en silence. Et nous tous pensons à nos parents et remercions Dieu pour le don de la vie. En silence, que ceux qui ont des enfants pensent à eux, et pensons tous à nos parents. (*Silence*). Que le Seigneur bénisse nos parents et bénisse vos enfants.

Que Jésus, Fils éternel, rendu fils dans le temps, nous aide à trouver le chemin d'un nouveau rayonnement de cette expérience humaine si simple et si grande qu'est le fait d'être des enfants. Il y a dans la multiplication des générations un mystère d'enrichissement de la vie de tous, qui vient de Dieu lui-même. Nous devons le redécouvrir, en défiant le préjugé; et le vivre, dans la foi, en parfaite joie. Et je vous dis : comme il beau, lorsque je passe parmi vous, de voir les papas et les mamans qui portent leurs enfants afin qu'ils soient bénis; c'est un geste presque divin. Merci de le faire !

Les frères et sœurs

18 février

Chers frères et sœurs, bonjour.

Sur notre chemin de catéchèses sur la famille, après avoir considéré le rôle de la mère, du père, des enfants, c'est aujourd'hui le tour des *frères*. « Frère » et « sœur » sont des mots que le christianisme aime beaucoup. Et grâce à l'expérience familiale, ce sont des mots que toutes les cultures et les époques comprennent.

Le lien fraternel a une place particulière *dans l'histoire du peuple de Dieu*, qui reçoit sa révélation dans le vif de l'expérience humaine. Le psalmiste chante la beauté du lien fraternel : « Voyez qu'il est bon et doux d'habiter en frères tous ensemble ! » (*Ps 132, 1*). Et cela est vrai, la fraternité est belle ! Jésus a conduit à sa plénitude également cette expérience humaine d'être des frères et sœurs, en l'assumant dans l'amour trinitaire et en la renforçant de manière à ce qu'elle aille bien au-delà des liens de parenté et puisse franchir chaque mur qui nous rend étrangers.

Nous savons que *lorsque le rapport fraternel s'abîme*, quand s'abîme le rapport entre frères, la voie s'ouvre à des expériences douloureuses de conflit, de trahison, de haine. Le récit biblique de *Caïn et Abel* constitue l'exemple de cette issue négative. Après l'assassinat d'Abel, Dieu demande à Caïn : « Où est ton frère Abel ? » (*Gn 4, 9a*). C'est une question que le Seigneur continue à répéter à chaque génération. Et malheureusement, à chaque génération, ne cesse également de se répéter la réponse dramatique de Caïn : « Je ne sais pas. Suis-je le gardien de mon frère ? » (*Gn 4, 9b*). La rupture du lien entre frères est quelque chose de laid et de mauvais pour l'humanité. Même en famille, quand des frères se disputent pour des petites choses, ou pour un héritage, et ensuite ne se parlent plus, ne se saluent plus. Cela est laid ! La fraternité est une grande chose, quand on pense que tous les frères ont habité dans le sein de la même maman pendant neuf mois, ils viennent de la chair de leur maman ! Et on ne peut pas rompre la fraternité. Pensons-y un peu : nous connaissons tous des familles dont les frères sont divisés, qui se sont disputés ; demandons au Seigneur pour ces familles — peut-être existent-il des cas dans notre famille — qu'il les aide à reconstituer la famille. La fraternité ne doit pas se rompre et quand elle se rompt, il arrive ce qui est arrivé à Caïn et Abel. Quand le Seigneur demande à Caïn où est son frère, il répond : « Mais je ne sais pas, il m'importe peu de mon frère ». Cela est laid, c'est une chose très, très douloureuse à entendre. Dans nos prières, prions toujours pour les frères qui se sont séparés.

Le lien de *fraternité qui se forme en famille* entre les enfants, s'il a lieu dans un climat d'éducation à l'ouverture aux autres, est la grande école de liberté et de paix. En famille, entre frères, on apprend la cohabitation humaine, comment on doit coexister en société. Peut-être n'en sommes-nous pas toujours conscients, mais c'est précisément la famille qui introduit la fraternité dans le monde ! À partir de cette première expérience de fraternité, nourrie par les liens d'affection et par l'éducation familiale, le style de la fraternité rayonne comme une promesse sur toute la société et sur les relations entre les peuples.

La bénédiction que Dieu, *en Jésus Christ*, déverse sur ce lien de fraternité *le dilate* d'une manière inimaginable, le rendant capable de dépasser toute différence de nation, de langue, de culture et même de religion.

Pensez à ce que devient le lien entre les hommes, même très différents entre eux, quand ils peuvent dire d'un autre : « Celui-ci est vraiment comme un frère, celle-ci est vraiment comme une sœur pour moi ! Cela est beau ! L'histoire a suffisamment montré, du reste, que la liberté et l'égalité, sans la fraternité, peuvent se remplir d'individualisme et de conformisme, même d'intérêt personnel.

La fraternité en famille resplendit de manière particulière quand nous voyons l'attention, la patience, l'affection dont sont entourés *le petit frère* ou *la petite sœur plus faible*, malade, ou porteur de handicap. Les frères et les sœurs qui font cela sont très nombreux, dans le monde entier, et peut-être n'apprécions-nous pas assez leur générosité. Et quand les enfants sont nombreux en famille — aujourd'hui, j'ai salué une famille qui a neuf enfants, n'est-ce pas ? — le plus grand, ou la

plus grande, aide le papa, la maman, à prendre soin des plus petits. Et ce travail d'entraide entre frères est beau.

Avoir un frère, une sœur qui t'aime est une expérience forte, inégalable, irremplaçable. Cela se produit de la même manière pour la *fraternité chrétienne*. Les plus petits, les plus faibles, les plus pauvres doivent susciter notre tendresse : ils ont le « droit » de prendre possession de notre âme et de notre cœur. Oui, ils sont nos frères et nous devons les aimer et les traiter comme tels. Quand cela arrive, quand les pauvres sont comme chez eux, notre fraternité chrétienne elle-même reprend vie. Les chrétiens, en effet, vont à la rencontre des pauvres et des faibles non pour obéir à un programme idéologique, mais parce que la parole et l'exemple du Seigneur nous disent que nous sommes tous frères. Cela est le principe de l'amour de Dieu et de toute justice entre les hommes. Je vous suggère quelque chose : avant de finir, il ne me manque que quelques lignes, que chacun de nous pense en silence à ses frères, à ses sœurs, et en silence, dans notre cœur, prions pour eux. Un instant de silence.

Voilà, avec cette prière, nous avons amené tous nos frères et sœurs, par la pensée, ici sur la place, pour recevoir la bénédiction.

Aujourd'hui plus que jamais, il est nécessaire de rétablir la fraternité au centre de notre société technocrate et bureaucrate : alors, la liberté et l'égalité prendront elles aussi leur juste tonalité. C'est pourquoi nous ne devons pas priver d'un cœur léger nos familles, par timidité ou par peur, de la beauté d'une ample expérience fraternelle de fils et de filles. Et ne perdons pas confiance dans l'ampleur de l'horizon que la foi est capable de tirer de cette expérience illuminée par la bénédiction de Dieu.

Les personnes âgées dans la famille

4 mars

Chers frères et sœurs, bonjour.

La catéchèse d'aujourd'hui et celle de mercredi prochain sont consacrées aux personnes âgées, qui, dans le cadre de la famille, sont *les grands-parents, les oncles et les tantes*. Nous réfléchissons aujourd'hui sur la condition actuelle problématique des personnes âgées, et la prochaine fois, c'est-à-dire mercredi prochain, de manière plus positive, sur la vocation contenue dans cet âge de la vie.

Grâce aux progrès de la médecine, la vie s'est allongée, mais la société *ne s'est pas « élargie » à la vie !* Le nombre des personnes âgées s'est multiplié, mais nos sociétés ne se sont pas assez organisées pour leur faire place, avec le juste respect et la considération concrète pour leur fragilité et leur dignité. Tant que nous sommes jeunes, nous sommes incités à ignorer la vieillesse, comme s'il s'agissait d'une maladie à tenir à distance ; ensuite, quand nous vieillissons, en particulier si nous sommes pauvres, si nous sommes malades, seuls, nous faisons l'expérience des carences d'une société programmée sur l'efficacité, qui en conséquence ignore les personnes âgées. Et les personnes âgées sont une richesse, on ne peut pas les ignorer.

Benoît XVI, en visitant une maison pour les personnes âgées, employa des mots clairs et prophétiques, s'exprimant ainsi : « La qualité d'une société, je dirais d'une civilisation, se juge aussi à la façon dont les personnes âgées sont traitées et à la place qui leur est réservée dans la vie commune » (12 novembre 2012). C'est vrai, l'attention à l'égard des personnes âgées fait la différence d'une civilisation. Porte-t-on de l'attention aux personnes âgées dans une civilisation ? Y a-t-il de la place pour la personne âgée ? Cette civilisation ira de l'avant si elle sait respecter la sagesse, la sapience des personnes âgées. Une civilisation où il n'y a pas de place pour les personnes âgées, ou qui les met au rebut parce qu'elles créent des problèmes, est une société qui porte en elle le virus de la mort.

En Occident, les chercheurs présentent le siècle actuel comme *le siècle du vieillissement*, le nombre d'enfants diminue et celui des personnes âgées augmente. Ce déséquilibre nous interpelle, il est même un grand défi pour la société contemporaine. Pourtant, une certaine culture du profit insiste pour faire apparaître les personnes âgées comme un poids, un « lest ». Non seulement elles ne produisent pas, pense cette culture, mais elles sont une charge. En somme, quel est le résultat d'une telle façon de penser ? Il faut les mettre au rebut. Il est mauvais de voir des personnes âgées mises au rebut, c'est quelque chose de mauvais, c'est un péché ! On n'ose pas le dire ouvertement, mais on le fait ! Il y a quelque chose de lâche dans cette *accoutumance à la culture du rebut*. Mais nous sommes habitués à mettre les gens au rebut. Nous voulons faire disparaître notre peur accrue de la faiblesse et de la vulnérabilité, mais en agissant ainsi, nous augmentons chez les personnes âgées l'angoisse d'être mal supportées et d'être abandonnées.

Pendant mon ministère à Buenos Aires, j'ai déjà touché du doigt cette réalité avec ses problèmes : « Les personnes âgées sont abandonnées, et pas seulement dans la précarité matérielle. Elles sont abandonnées dans l'incapacité égoïste d'accepter leurs limites qui reflètent nos limites, dans les nombreuses difficultés qu'elles doivent aujourd'hui surmonter pour survivre dans une civilisation qui ne leur permet pas de participer, de donner leur avis, ni d'être des référents selon le modèle consumériste du « seuls les jeunes peuvent être utiles et peuvent profiter ». Ces personnes âgées devraient en revanche être, pour toute la société, la réserve de sagesse de notre peuple. Les personnes âgées sont la réserve sapientielle de notre peuple ! Avec quelle facilité fait-on taire sa conscience quand il n'y a pas d'amour ! » (*Seul l'amour peut nous sauver*, Cité du Vatican 2013, p. 83). C'est ce qui se passe. Je me souviens, quand je visitais les maisons de repos, je parlais à tout le monde et j'ai souvent entendu cela : « Comment allez-vous ? Et vos enfants ? — Bien, bien — Combien en avez-vous ? — Beaucoup. — Et ils viennent vous rendre visite ? — Oui, oui, souvent, oui, ils viennent. — Quand sont-ils venus la dernière fois ? Je me souviens d'une dame âgée qui m'a répondu : « Et bien, à Noël ». Nous étions au mois d'août ! Huit mois sans avoir reçu la visite de ses enfants, abandonnée pendant huit mois ! Cela s'appelle un péché mortel, comprenez-vous ? Une fois, enfant, ma grand-mère nous a raconté l'histoire d'un grand-père âgé qui se salissait en mangeant, parce qu'il avait des difficultés à porter la cuillère remplie de soupe à sa bouche. Et son fils, c'est-à-

dire le père de famille, avait décidé de le déplacer de la table commune et avait préparé une petite table à la cuisine, où on ne le voyait pas, pour qu'il mange seul. Ainsi il n'aurait pas fait une mauvaise impression quand ses amis venaient déjeuner ou dîner. Quelques jours plus tard, il rentra chez lui et trouva le plus petit de ses enfants qui jouait avec du bois, un marteau et des clous ; il fabriquait quelque chose, il lui dit : « Mais que fais-tu ? — Je fais une table, papa. — Une table, pourquoi ? — Pour l'avoir quand tu deviendras vieux, comme ça tu pourras manger là ». Les enfants ont plus de conscience que nous !

Dans la tradition de l'Église, il existe *un bagage de sagesse* qui a toujours soutenu une culture de *proximité des personnes âgées*, une disposition à l'accompagnement affectueux et solidaire pendant cette partie finale de la vie. Cette tradition est enracinée dans l'Écriture Sainte, comme l'attestent par exemple ces expressions du livre du Siracide : « Ne fais pas fi du discours des vieillards, car eux-mêmes ont été à l'école de leurs parents ; c'est d'eux que tu apprendras la prudence et l'art de répondre à point nommé » (Si 8, 9).

L'Église ne peut pas et ne veut pas se conformer à une mentalité d'intolérance, et encore moins d'indifférence et de mépris à l'égard de la vieillesse. Nous devons réveiller le *sentiment collectif de gratitude*, d'appréciation, d'hospitalité, qui ait pour effet que la personne âgée se sente une partie vivante de sa communauté.

Les personnes âgées sont des hommes et des femmes, des pères et des mères qui sont passés avant nous sur notre même route, dans notre même maison, dans notre bataille quotidienne pour une vie digne. Ce sont des hommes et des femmes dont nous avons beaucoup reçu. La personne âgée n'est pas un extra-terrestre. La personne âgée, c'est nous, dans peu de temps, dans longtemps, mais cependant inévitablement, même si nous n'y pensons pas. Et si nous apprenons à bien traiter les personnes âgées, nous serons traités de la même manière.

Nous, les personnes âgées, sommes un peu toutes fragiles. Certaines, cependant, sont *particulièrement faibles*, beaucoup sont seules, et frappées par la maladie. Certaines dépendent de soins indispensables et de l'attention des autres. Ferons-nous pour cela un pas en arrière ? Les abandonnerons-nous à leur destin ? Une société sans *proximité*, où la *gratuité* et l'affection sans contrepartie — même entre étrangers — disparaissent, est une société perverse. L'Église, fidèle à la Parole de Dieu, ne peut pas tolérer cette dégénérescence. Une communauté chrétienne où proximité et gratuité ne seraient plus considérées comme indispensables, perdrait son âme avec celles-ci. Là où on ne fait pas honneur aux personnes âgées, il n'y a pas d'avenir pour les jeunes.

La vocation de la vieillesse

11 mars

Chers frères et sœurs,

Dans la catéchèse d'aujourd'hui, nous poursuivons la réflexion sur les grands-parents, en considérant *la valeur et l'importance de leur rôle dans la famille*. Je le fais en m'identifiant à ces personnes, car moi aussi j'appartiens à cette tranche d'âge.

Quand j'ai été aux Philippines, le peuple philippin me saluait en disant : « Lolo Kiko » — c'est-à-dire grand-père François — « Lolo Kiko », me disaient-ils ! Il est important de souligner une première chose : c'est vrai que la société tend à nous mettre de côté, mais certainement pas le Seigneur. Le Seigneur ne nous met jamais de côté ! Il nous appelle à le suivre à tous les âges de la vie, et *être âgé contient aussi une grâce et une mission*, une véritable *vocation* du Seigneur. Être âgé est une vocation. Ce n'est pas encore le moment de « baisser les bras ». Cette période de la vie est différente des précédentes, cela ne fait aucun doute ; nous devons également un peu « l'inventer », car nos sociétés ne sont pas prêtes, spirituellement et moralement, à donner à celle-ci, à ce moment de la vie, sa pleine valeur. En effet, autrefois il n'était pas aussi normal d'avoir du temps à disposition ; aujourd'hui cela l'est beaucoup plus. Et la spiritualité chrétienne a elle aussi été prise de court, il s'agit de tracer une spiritualité des personnes âgées. Mais grâce à Dieu les témoignages de saints et de saintes âgées ne manquent pas !

J'ai été très frappé par la « Journée pour les personnes âgées » que nous avons célébrée ici sur la place Saint-Pierre l'année dernière, la place était pleine. J'ai écouté des récits de personnes âgées qui se prodiguent pour les autres, et aussi des histoires de couples d'époux, qui disaient : « Nous fêtons notre 50^e anniversaire de mariage, nous fêtons notre 60^e anniversaire de mariage ». Cela est important de le faire voir aux jeunes qui se lassent vite ; le témoignage des personnes âgées concernant la fidélité est important. Et sur cette place elles étaient très nombreuses ce jour-là. C'est une réflexion qu'il faut poursuivre, aussi bien dans le domaine ecclésial que civil. L'Évangile vient à notre rencontre avec une très belle image émouvante et encourageante. C'est l'image de Siméon et Anne, dont nous parle l'Évangile de l'enfance de Jésus composé par saint Luc. Ils étaient assurément âgés, le « vieux » Siméon et la « prophétesse » Anne qui avait 84 ans. Cette femme ne cachait pas son âge. L'Évangile dit qu'ils attendaient la venue de Dieu chaque jour, avec une grande fidélité, depuis de longues années. Ils voulaient vraiment voir ce jour, en saisir les signes, en pressentir le début. Peut-être étaient-ils aussi un peu résignés, désormais, à mourir avant : mais cette longue attente continuait à occuper toute leur vie, ils n'avaient pas d'engagements plus importants que celui-ci : attendre le Seigneur et prier. Et bien, quand Marie et Joseph arrivèrent au temple pour obéir aux prescriptions de la Loi, Siméon et Anne s'élançèrent, animés par l'Esprit Saint (cf. *Lc 2, 27*). Le poids de l'âge et de l'attente disparut en un instant. Ils reconnurent l'Enfant, et découvrirent *une nouvelle force, pour une nouvelle tâche* : rendre grâce et rendre témoignage pour ce Signe de Dieu. Siméon improvisa un très bel hymne de joie (cf. *Lc 2, 29-32*) — il a été poète à ce moment-là — et Anne devint la première prédicatrice de Jésus : « Elle parlait de l'enfant à tous ceux qui attendaient la délivrance de Jérusalem » (*Lc 2, 38*).

Chers grands-parents, chères personnes âgées, plaçons-nous dans le sillage de ces vieux extraordinaires ! Devenons nous aussi un peu poètes de la prière : prenons goût à chercher nos mots, réapproprions-nous de ce que nous enseigne la Parole de Dieu. *La prière des grands-parents et des personnes âgées est un grand don pour l'Église !* La prière des personnes âgées et des grands-parents est un don pour l'Église, c'est une richesse ! C'est également une grande transfusion de sagesse pour toute la société humaine, en particulier pour celle qui est trop affairée, trop prise, trop distraite. Quelqu'un doit bien chanter, pour eux aussi, chanter les signes de Dieu, proclamer les signes de Dieu, prier pour eux ! Regardons **Benoît XVI**, qui a choisi de passer dans la prière et dans l'écoute de Dieu la dernière période de sa vie ! C'est beau ! Un grand croyant du siècle dernier, de tradition orthodoxe, Olivier Clément, disait : « Une civilisation où l'on ne prie plus est une civilisation où la vieillesse n'a plus de sens. Et cela est terrifiant, nous avons besoin avant tout de personnes âgées qui prient, car la vieillesse nous est donnée pour cela ». Nous avons besoin de personnes âgées qui prient car la vieillesse nous est donnée précisément pour cela. C'est une belle chose que la prière des personnes âgées.

Nous pouvons *rendre grâce* au Seigneur pour les bienfaits reçus, et remplir le vide de l'ingratitude qui l'entoure. Nous pouvons *intercéder* pour les attentes des nouvelles générations et donner dignité à la mémoire et aux sacrifices des générations passées. Nous pouvons rappeler aux jeunes ambitieux qu'une vie sans amour est une vie desséchée. Nous pouvons dire aux jeunes qui ont peur, que l'angoisse de l'avenir peut être vaincue. Nous pouvons enseigner aux jeunes qui s'aiment trop qu'il y a plus de joie à donner qu'à recevoir. Les grands-pères et les grands-mères forment la « chorale » permanente d'un grand sanctuaire spirituel, où la prière de supplication et le chant de louange soutiennent la communauté qui travaille et lutte sur le terrain de la vie.

La prière, enfin, *purifie sans cesse le cœur*. La louange et la prière à Dieu préviennent le durcissement du cœur dans le ressentiment et dans l'égoïsme. Comme le cynisme d'une personne âgée qui a perdu le sens de son témoignage, qui méprise les jeunes et ne communique pas une sagesse de vie est laid ! Comme est beau, en revanche, l'encouragement qu'une personne âgée réussit à transmettre aux jeunes à la recherche du sens de la foi et de la vie ! C'est vraiment la mission des grands-parents, la vocation des personnes âgées. Les paroles des grands-parents ont quelque chose de spécial, pour les jeunes. Et ils le savent. Je conserve encore avec moi les paroles que ma grand-mère me remit par écrit le jour de mon ordination sacerdotale ; elles sont toujours dans mon bréviaire, je les lis souvent et cela me fait du bien.

Comme je voudrais une Église qui défie la culture du rebut par la joie débordante d'une nouvelle étreinte entre les jeunes et les personnes âgées ! C'est ce que je demande aujourd'hui au Seigneur, cette étreinte !

Les enfants : un regard confiant et pur

18 mars

Chers frères et sœurs, bonjour !

Après avoir passé en revue les diverses figures de la vie familiale — mère, père, enfants, frères, grands-parents —, je voudrais conclure ce premier groupe de catéchèse sur la famille en parlant des jeunes enfants. Je le ferai en deux temps : aujourd'hui je m'arrêterai sur le grand don que sont les enfants pour l'humanité — c'est vrai, ils sont un grand don pour l'humanité mais ils sont également exclus parce qu'on ne les laisse même pas naître — et prochainement je m'arrêterai sur certaines blessures qui malheureusement font mal à l'enfance. Il me vient à l'esprit les nombreux enfants que j'ai rencontrés durant mon dernier voyage en Asie : pleins de vie, d'enthousiasme, et d'un autre côté, je vois que dans le monde beaucoup d'entre eux vivent dans des conditions indignes... En effet, l'on peut juger la société à la façon dont on y traite les enfants, mais pas seulement moralement, sociologiquement aussi, si c'est une société libre ou une société esclave d'intérêts internationaux.

En premier lieu, les enfants nous rappellent que nous tous, dans les premières années de notre vie, nous avons été dépendants des soins et de la bienveillance des autres. Et le Fils de Dieu ne s'est pas épargné ce passage. C'est le mystère que nous contemplons chaque année, à Noël. La crèche est l'icône qui nous communique cette réalité de la façon la plus simple et directe. Mais c'est curieux : Dieu n'a pas de difficulté à se faire comprendre des enfants et les enfants n'ont pas de problème pour comprendre Dieu. Ce n'est pas un hasard si dans l'Évangile il y a certaines paroles très belles et fortes de Jésus sur les « petits ». Ce terme de « petits » indique toutes les personnes qui dépendent de l'aide des autres, en particulier les enfants. Jésus dit par exemple : « Je te bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux intelligents et de l'avoir révélé aux tout-petits » (Mt 11, 25). Et encore : « Gardez-vous de ne mépriser aucun de ces petits : car, je vous le dis, leurs anges aux cieux voient constamment la face de mon Père qui est aux cieux » (Mt 18, 10).

Ainsi, les enfants constituent une richesse pour l'humanité et également pour l'Église, parce qu'ils nous rappellent constamment à la condition nécessaire pour entrer dans le Royaume de Dieu : celle de ne pas nous considérer autosuffisants, mais dans le besoin d'aide, d'amour, de pardon. Et nous tous, nous avons besoin d'aide, d'amour et de pardon ! Les enfants nous rappellent une autre belle chose; ils nous rappellent que nous sommes toujours des enfants : même si quelqu'un devient adulte, ou âgé, même s'il devient parent, s'il occupe un poste à responsabilité, au fond l'identité de l'enfant demeure. Nous sommes tous des enfants. Et cela nous renvoie toujours au fait que nous ne nous sommes pas donné la vie nous-mêmes mais nous l'avons reçue. Le grand don de la vie est le premier cadeau que nous avons reçu. Parfois, nous risquons de vivre en oubliant cela, comme si nous étions les maîtres de notre existence, alors que nous sommes radicalement dépendants. En réalité, il est très réjouissant d'entendre qu'à tout âge de la vie, dans chaque situation, dans chaque condition sociale, nous sommes et demeurons enfants. C'est le message principal que les enfants nous livrent, de par leur présence même : par leur simple présence, ils nous rappellent que nous tous et chacun de nous, sommes des enfants. Mais il y a tellement de dons, tant de richesses que les enfants apportent à l'humanité. J'en rappelle seulement quelques-uns.

Ils conduisent leur façon de voir la réalité, avec un regard confiant et pur. L'enfant a une confiance spontanée en son père et en sa mère; il a une confiance spontanée en Dieu, en Jésus, en la Vierge. Dans le même temps, son regard intérieur est pur, pas encore pollué par la malice, par les duplicités, par les « incrustations » de la vie qui durcissent le cœur. Nous savons que les enfants possèdent le péché originel, qu'ils ont leurs égoïsmes, mais ils conservent une pureté et une simplicité intérieure.

Mais les enfants ne sont pas diplomates : ils disent ce qu'ils sentent, ils disent ce qu'ils voient, directement. Et ils mettent souvent leurs parents en difficulté, en disant devant d'autres personnes : « Celui-là ne me plaît pas parce qu'il est laid ». Mais les enfants disent ce qu'ils voient, ce ne sont pas des personnes doubles, ils n'ont pas encore appris cette science de la duplicité que nous adultes avons malheureusement apprise.

En outre, les enfants — dans leur simplicité intérieure — portent en eux la capacité de recevoir et de donner de la tendresse. La tendresse est d'avoir un cœur « de chair » et non « de pierre », comme

le dit la Bible (cf. *Ez* 36, 26). La tendresse est également poésie : c'est « sentir » les choses et les événements, ne pas les traiter comme de purs objets, seulement pour les utiliser, parce qu'ils servent...

Les enfants ont la capacité de sourire et de pleurer. Certains, quand on les prend dans les bras pour les embrasser, sourient; d'autres me voient habillé de blanc et croient que je suis le médecin et que je viens leur faire un vaccin, et ils pleurent... mais spontanément ! Les enfants sont ainsi : ils sourient et ils pleurent, deux choses qui chez nous, les grands, « se bloquent » souvent, nous n'en sommes plus capables... Très souvent notre sourire devient un sourire en carton, une chose sans vie, un sourire qui n'est pas vivant, également un sourire artificiel, de clown. Les enfants sourient spontanément et pleurent spontanément. Cela dépend toujours du cœur, et souvent notre cœur se bloque et perd cette capacité de sourire, de pleurer. Alors les enfants peuvent nous apprendre à nouveau à sourire et à pleurer. Mais nous devons nous-mêmes nous demander : est-ce que je souris spontanément, avec fraîcheur, avec amour ou bien mon sourire est-il artificiel? Est-ce que je pleure encore ou bien ai-je perdu la capacité de pleurer? Deux questions très humaines que les enfants nous enseignent.

C'est pour toutes ces raisons que Jésus invite ses disciples à « devenir comme les enfants », car « c'est à ceux qui sont comme eux qu'appartient le Royaume de Dieu » (cf. *Mt* 18, 3; *Mc* 10, 14).

Chers frères et sœurs, les enfants apportent la vie, la joie, l'espérance, également des problèmes. Mais la vie est faite ainsi. Ils apportent certainement aussi des préoccupations et parfois de nombreux problèmes; mais il vaut mieux une société avec ces préoccupations et ces problèmes qu'une société triste et grise parce qu'elle est restée sans enfants ! Et quand nous voyons que le niveau des naissances d'une société arrive à peine à un pour cent, nous pouvons dire que cette société est triste, est grise parce qu'elle est restée sans enfants.

Les vingt ans d'Evangelium vitae

25 mars

Chers frères et sœurs, bonjour !

Sur notre chemin de catéchèses sur la famille, nous effectuons aujourd'hui une étape un peu particulière : ce sera une *halte de prière*.

En effet, le 25 mars, nous célébrons solennellement dans l'Église l'Annonciation, début du mystère de l'Incarnation. L'archange Gabriel rend visite à l'humble jeune fille de Nazareth et lui annonce qu'elle concevra et mettra au monde le Fils de Dieu. Avec cette Annonce, le Seigneur illumine et renforce la foi de Marie, comme il le fera ensuite pour son époux Joseph, afin que *Jésus puisse naître dans une famille humaine*. Cela est très beau : cela nous montre à quel point le mystère de l'Incarnation, tel que Dieu l'a voulu, comprend profondément non seulement la conception dans le sein de sa mère, mais aussi l'accueil dans une véritable famille. Je voudrais aujourd'hui contempler avec vous la beauté de ce lien, la beauté de cette condescendance de Dieu; et nous pouvons le faire en récitant ensemble le *Je vous salue Marie*, qui dans la première partie reprend précisément les paroles de l'Ange, celles qu'il adressa à la Vierge. Je vous invite à prier ensemble :

« Je vous salue Marie, pleine de grâce; Le Seigneur est avec vous.
Vous êtes bénie entre toutes les femmes
Et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni.
Sainte Marie, Mère de Dieu, Priez pour nous, pauvres pécheurs,
Maintenant, et à l'heure de notre mort. Amen ».

Et à présent un deuxième aspect : le 25 mars, solennité de l'Annonciation, on célèbre dans de nombreux pays la *Journée pour la vie*. C'est pourquoi, il y a vingt ans, saint Jean-Paul II signa à cette date l'encyclique *Evangelium vitae*. Pour rappeler cet anniversaire sont aujourd'hui présents sur la place de nombreux adhérents au Mouvement pour la vie. Dans *Evangelium vitae* la famille occupe une place centrale, dans la mesure où elle est le sein de la vie humaine. La parole de mon vénéré prédécesseur nous rappelle que *le couple humain a été béni par Dieu dès le début pour former une communauté d'amour et de vie, à laquelle est confiée la mission de la procréation*. Les époux chrétiens, en célébrant le sacrement du mariage, se rendent disponibles à honorer cette bénédiction, avec la grâce du Christ, pour toute la vie. L'Église, quant à elle, s'engage solennellement à prendre soin de la famille qui en naît, comme don de Dieu pour sa vie elle-même, dans la joie comme dans la peine : *le lien entre Église et famille est sacré et inviolable*. L'Église, comme mère, n'abandonne jamais la famille, même quand celle-ci est avilie, blessée et mortifiée de nombreuses manières. Pas même quand elle tombe dans le péché, ou bien qu'elle s'éloigne de l'Église; elle fera toujours tout son possible pour chercher à la soigner et la guérir, pour l'inviter à la conversion et la réconcilier avec le Seigneur.

Et bien, si cela est sa tâche, il apparaît clair à quel point l'Église a besoin de prière pour être en mesure, à chaque époque, d'accomplir cette mission ! Une Église pleine d'amour pour la famille et pour la vie. Une prière qui sait se réjouir avec qui se réjouit et souffrir avec qui souffre.

Voilà alors ce que, avec mes collaborateurs, nous avons pensé proposer aujourd'hui : *renouveler la prière pour le synode des évêques sur la famille*. Nous relançons cet engagement jusqu'en octobre prochain, quand aura lieu l'assemblée synodale ordinaire consacrée à la famille. Je voudrais que cette prière, comme tout le chemin synodal, soit animée par la compassion du Bon Pasteur pour son troupeau, en particulier pour les personnes et les familles qui pour diverses raisons sont « fatiguées et abattues comme des brebis sans berger » (Mt 9, 36). Ainsi, soutenue et animée par la grâce de Dieu, l'Église pourra être encore davantage engagée, et encore plus unie, dans le témoignage de la vérité de l'amour de Dieu et de sa miséricorde pour les familles du monde, sans exclusion, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de la bergerie.

Je vous demande s'il vous plaît d'assurer de votre prière. Tous — le Pape, les cardinaux, les évêques, les prêtres, les religieux et les religieuses, les fidèles laïcs — nous sommes tous appelés à prier pour le synode. C'est cela qui est nécessaire, pas les bavardages ! J'invite également à prier ceux

qui se sentent loin, ou qui ne sont plus habitués à le faire. Cette *prière pour le synode sur la famille* est pour le bien de tous. Je sais que ce matin une petite image vous a été donnée, et que vous la tenez entre vos mains. Je vous invite à la conserver et à la porter avec vous, de manière à ce qu'au cours des prochains mois, vous puissiez la réciter souvent, avec une sainte insistance, comme nous l'a demandé Jésus. A présent, nous la récitons ensemble :

Jésus, Marie et Joseph
en vous nous contemplons
la splendeur de l'amour véritable,
à vous nous nous adressons
avec confiance.

Sainte Famille de Nazareth,
fais aussi de nos familles
des lieux de communion
et des cénacles de prière,
des écoles authentiques
de l'Évangile
et des petites Églises domestiques.

Sainte Famille de Nazareth,
que jamais plus
dans les familles
on ne fasse l'expérience
de la violence, de la fermeture
et de la division :
que quiconque a été blessé
ou scandalisé
connaisse rapidement
consolation et guérison.

Sainte Famille de Nazareth,
que le prochain
synode des évêques
puisse réveiller en tous
la conscience
du caractère sacré
et inviolable de la famille,
sa beauté dans le projet de Dieu.

Jésus, Marie et Joseph
écoutez-nous,
exaucez notre prière. Amen.

Enfants sans enfance

8 avril

Chers frères et sœurs, bonjour !

Dans la catéchèse sur la famille, nous complétons aujourd'hui la réflexion sur les enfants, qui sont le plus beau fruit de la bénédiction que le Créateur a donné à l'homme et à la femme. Nous avons déjà parlé du grand don que sont les enfants, et aujourd'hui, nous devons malheureusement parler des « histoires de passion » que vivent beaucoup d'entre eux.

Beaucoup d'enfants sont dès le début rejetés, abandonnés, dérobés de leur propre enfance et de leur avenir. Certains osent dire, presque pour se justifier, que ce fut une erreur de les mettre au monde. C'est une honte ! Ne déchargeons pas sur les enfants nos fautes, s'il vous plaît ! Les enfants ne sont jamais « une erreur ». Leur faim n'est pas une erreur, de même que leur pauvreté, leur fragilité, leur abandon — il y a tant d'enfants abandonnés dans les rues ; pas plus que ne l'est leur

ignorance ou leur incapacité — tant d'enfants ignorent ce qu'est une école. Ce sont autant de raisons de les aimer davantage, avec plus de générosité. Que faisons-nous des déclarations solennelles des droits de l'homme et des droits de l'enfant, si nous punissons ensuite les enfants pour les erreurs des adultes ?

Ceux qui ont le devoir de gouverner, d'éduquer, mais je dirais même tous les adultes, nous sommes responsables des enfants et chacun doit faire ce qu'il peut pour changer cette situation. Je me réfère à la « passion » des enfants. Chaque enfant mis au rebut, abandonné, qui vit dans la rue en mendiant et avec tous types d'expédients, sans école, sans soins médicaux, est un cri qui remonte jusqu'à Dieu et qui accuse le système que nous adultes avons construit. Et malheureusement, ces enfants sont les proies des délinquants, qui les exploitent pour des trafics ou des commerces indignes, ou en les formant à la guerre et à la violence. Mais également dans les pays dits riches, de nombreux enfants vivent des drames qui les marquent lourdement, à cause de la crise de la famille, des vides éducatifs et des conditions de vie parfois inhumaines. Ce sont dans tous les cas des enfances violées dans le corps et dans l'âme. Mais aucun de ces enfants n'est oublié par le Père qui est aux Cieux ! Aucune de leurs larmes n'est perdue ! Pas plus que ne doit se perdre notre responsabilité, la responsabilité sociale des personnes, de chacun de nous, et des pays.

Un jour, Jésus sermonna ses disciples parce qu'ils éloignaient les enfants que les parents lui apportaient, afin qu'ils les bénissent. Le récit évangélique est émouvant : « Alors des petits enfants lui furent présentés, pour qu'il leur imposât les mains en priant ; mais les disciples les rabrouèrent. Jésus dit alors : « Laissez les petits enfants et ne les empêchez pas de venir à moi ; car c'est à leurs pareils qu'appartient le Royaume des Cieux. » Puis il leur imposa les mains et poursuivit sa route » (Mt 19, 13-15). Comme cette confiance des parents est belle, et cette réponse de Jésus ! Comme je voudrais que cette page devienne l'histoire normale de tous les enfants ! Il est vrai que grâce à Dieu, les enfants ayant de graves difficultés trouvent très souvent des parents extraordinaires, prêts à tous les sacrifices et à toutes les générosités. Mais ces parents ne devraient pas être laissés seuls ! Nous devrions les accompagner dans la difficulté, mais aussi leur offrir un moment de joie partagée et de joie insouciant, afin qu'ils ne soient pas uniquement pris par la routine thérapeutique.

Lorsqu'il s'agit d'enfants, quoi qu'il en soit, on ne devrait pas entendre ces formules de défense juridique toutes faites, du genre : « Après tout, nous ne sommes pas un organisme de bienfaisance » ; ou bien : « dans le domaine privé, chacun est libre de faire ce qu'il veut » ; ou encore : « nous sommes désolés, mais nous ne pouvons rien y faire ». Ces mots ne servent pas lorsqu'il s'agit des enfants.

Trop souvent, les effets de vies usées par un travail précaire et mal payé, des horaires insoutenables, des transports peu efficaces... retombent sur les enfants. Mais les enfants paient également le prix d'unions immatures et de séparations irresponsables : ils en sont les premières victimes ; ils subissent les conséquences de la culture des droits subjectifs exacerbés, et en deviennent ensuite les enfants les plus précoces. Souvent, ils absorbent la violence qu'ils ne sont pas en mesure de « digérer », et sous les yeux des grands, ils sont contraints à s'habituer à la dégradation.

À notre époque aussi, comme par le passé, l'Église met sa maternité au service des enfants et de leurs familles. Aux parents et aux enfants de ce monde, elle apporte la bénédiction de Dieu, la tendresse maternelle, la réprobation ferme et la condamnation décidée. On ne plaisante pas avec les enfants !

Pensez à ce que serait une société qui déciderait, une fois pour toutes, d'établir ce principe : « Il est vrai que nous ne sommes pas parfaits et que nous faisons beaucoup d'erreurs. Mais quand il s'agit des enfants qui viennent au monde, aucun sacrifice des adultes ne sera jugé trop coûteux ou trop grand, pour peu qu'il évite à un enfant de penser qu'il est une erreur, qu'il ne vaut rien et d'être abandonné aux blessures de la vie et à l'arrogance des hommes ». Comme une telle société serait belle ! Je dis qu'à cette société, beaucoup de choses seraient pardonnées, parmi ses innombrables erreurs. Beaucoup, vraiment.

Le Seigneur juge notre vie en écoutant ce que lui rapportent les anges des enfants, des anges qui « voient toujours le visage du Père qui est aux cieux » (cf. Mt 18, 10). Demandons-nous toujours : que raconteront de nous à Dieu ces anges des enfants ?

L'alliance matrimoniale et l'alliance avec Dieu

15 avril

Chers frères et sœurs, bonjour !

La catéchèse d'aujourd'hui est consacrée à un aspect central du thème de la famille : celui du grand don que Dieu a fait à l'humanité avec la création de l'homme et de la femme et avec le sacrement du mariage. Cette catéchèse et la prochaine concernent la différence et la complémentarité entre l'homme et la femme, qui sont au sommet de la création divine; les deux autres qui suivront ensuite porteront sur d'autres thèmes du mariage.

Commençons par un bref commentaire au premier récit de la création, dans le Livre de la Genèse. Ici, nous lisons que Dieu, après avoir créé l'univers et tous les êtres vivants, créa le chef d'œuvre, c'est-à-dire l'être humain, qu'il fit à son image : « à l'image de Dieu il le créa, homme et femme il les créa » (*Gn 1, 27*), ainsi dit le Livre de la Genèse.

Et comme nous le savons tous, la différence sexuelle est présente sous tant de formes de vie, dans les différentes formes d'espèces vivantes. Mais ce n'est que dans l'homme et la femme qu'elle porte en elle l'image et la ressemblance de Dieu : le texte biblique le répète au moins trois fois dans deux versets (26-27); l'homme et la femme sont à l'image et à la ressemblance de Dieu. Cela nous dit que non seulement l'homme pris en soi est à l'image de Dieu, non seulement la femme prise en soi est l'image de Dieu, mais aussi que l'homme et la femme, comme couple, sont l'image de Dieu. La différence entre l'homme et la femme ne vise pas l'opposition, ou la subordination, mais la communion, l'engendrement, toujours à l'image et ressemblance de Dieu.

L'expérience nous l'enseigne : pour bien nous connaître et croître harmonieusement, l'être humain a besoin de la réciprocité entre homme et femme. Lorsque cela n'est pas le cas, on en voit les conséquences. Nous sommes faits pour nous écouter et nous aider réciproquement. Nous pouvons dire que sans l'enrichissement réciproque dans cette relation — dans la pensée et dans l'action, dans les attaches familiales et dans le travail, et également dans la foi — tous deux ne peuvent même pas comprendre pleinement ce que signifie être homme et femme.

La culture moderne et contemporaine a ouvert de nouveaux espaces, de nouvelles libertés et de nouvelles profondeurs pour l'enrichissement de la compréhension de cette différence. Mais elle a introduit également de nombreux doutes et beaucoup de scepticisme. Par exemple, je me demande si ce que l'on appelle la théorie du *gender* n'est pas également l'expression d'une frustration et d'une résignation, qui vise à effacer la différence sexuelle parce qu'elle ne sait plus s'y confronter. Oui, nous risquons de faire un pas en arrière. L'annulation de la différence, en effet, est le problème, pas la solution. Pour résoudre leurs problèmes de relation, l'homme et la femme doivent au contraire se parler davantage, s'écouter davantage, se connaître davantage, s'aimer davantage. Ils doivent se traiter avec respect et coopérer avec amitié. Avec ces deux bases humaines, soutenues par la grâce de Dieu, il est possible de projeter l'union matrimoniale et familiale pour toute la vie. Le lien matrimonial et familial est une chose sérieuse, il l'est pour tous, pas seulement pour les croyants. Je voudrais exhorter les intellectuels à ne pas désertier ce thème, comme s'il était devenu secondaire pour l'engagement en faveur d'une société plus libre et plus juste.

Dieu a confié la terre à l'alliance de l'homme et de la femme : son échec rend aride le monde des attaches familiales et obscurcit le ciel de l'espérance. Les signaux sont déjà préoccupants et nous les voyons. Je voudrais indiquer, parmi beaucoup d'autres, deux points qui doivent selon moi nous engager avec plus d'urgence.

Le premier. Il ne fait aucun doute que nous devons faire beaucoup plus en faveur de la femme, si nous voulons redonner plus de force à la réciprocité entre hommes et femmes. Il est nécessaire, en effet, que la femme non seulement soit plus écoutée, mais que sa voix ait un poids réel, une autorité reconnue, dans la société et dans l'Église. La façon même dont Jésus a considéré la femme dans un contexte moins favorable que le nôtre, parce qu'à cette époque, la femme était vraiment placée au second plan, et Jésus l'a considérée d'une façon qui émet une lumière puissante, qui illumine une route qui conduit loin, dont nous avons parcouru uniquement un petit bout. Nous n'avons pas encore compris en profondeur quelles sont les choses que peuvent nous apporter le génie féminin,

les choses que la femme peut apporter à la société et à nous aussi : la femme sait voir les choses avec d'autres yeux qui complètent la pensée des hommes. C'est une voie à parcourir avec plus de créativité et d'audace.

Une deuxième réflexion concerne le thème de l'homme et de la femme créés à l'image de Dieu. Je me demande si la crise de confiance collective en Dieu, qui nous fait tant de mal, qui nous rend malades de résignation face à l'incrédulité et le cynisme, n'est pas liée elle aussi à la crise de l'alliance entre homme et femme. En effet, le récit biblique, avec la grande fresque symbolique sur le paradis terrestre et le péché originel, nous dit précisément que la communion avec Dieu se reflète dans la communion du couple humain et la perte de la confiance dans le Père céleste engendre la division et le conflit entre l'homme et la femme.

D'où la grande responsabilité de l'Église, de tous les croyants, et surtout des familles de croyants, pour redécouvrir la beauté du dessein créateur qui inscrit l'image de Dieu également dans l'alliance entre l'homme et la femme. La terre se remplit d'harmonie et de confiance lorsque l'alliance entre l'homme et la femme est vécue dans le bien. Et si l'homme et la femme la recherchent ensemble entre eux et avec Dieu, ils la trouvent sans aucun doute. Jésus nous encourage de façon explicite au témoignage de cette beauté qui est l'image de Dieu.

L'alliance matrimoniale

22 avril

Chers frères et sœurs,

Dans la précédente catéchèse sur la famille, je me suis arrêté sur le premier récit de la création de l'être humain, dans le premier chapitre de la Genèse, où il est écrit : « Dieu créa l'homme à son image : à l'image de Dieu il le créa; homme et femme il les créa » (1, 27).

Aujourd'hui, je voudrais compléter la réflexion par le second récit, que nous trouvons au deuxième chapitre. Nous lisons ici que le Seigneur, après avoir créé le ciel et la terre, « modela l'homme avec la glaise du sol, il insuffla dans ses narines une haleine de vie et l'homme devint un être vivant » (2, 7). C'est le sommet de la création. Mais il manque quelque chose : Dieu établit ensuite l'homme dans un très beau jardin afin qu'il le cultive et le garde (cf. 2, 15).

L'Esprit Saint, qui a inspiré toute la Bible, suggère pour un moment l'image de l'homme seul — il lui manque quelque chose —, sans la femme. Et il suggère la pensée de Dieu, presque le sentiment de Dieu qui le regarde, qui observe Adam seul dans son jardin : il est libre, il est seigneur,... mais il est seul. Et Dieu voit que cela « n'est pas bon » : c'est comme l'absence de communion, il lui manque la communion, un manque de plénitude. « Cela n'est pas bon » — dit Dieu — et il ajoute : « Il faut que je lui fasse une aide qui lui soit assortie » (2, 18).

Alors Dieu présente à l'homme tous les animaux; l'homme donne à chacun d'eux son nom — et cela est une autre image de la seigneurie de l'homme sur la création —, mais il ne trouve dans aucun animal son semblable. L'homme continue seul. Quand finalement Dieu présente la femme, l'homme reconnaît débordant de joie que cette créature, et seulement elle, fait partie de lui : « c'est l'os de mes os et la chair de ma chair » (2, 23). Il y a enfin un reflet, une réciprocité. Quand une personne — c'est un exemple pour bien comprendre cela — veut donner la main à une autre, elle doit l'avoir face à elle : si quelqu'un tend la main et qu'il n'a personne, la main demeure là..., il lui manque la réciprocité. C'est ainsi qu'était l'homme, il lui manquait quelque chose pour parvenir à sa plénitude, il lui manquait la réciprocité. La femme n'est pas une « réplique » de l'homme; elle provient directement du geste créateur de Dieu. L'image de la « côte » n'exprime pas du tout l'infériorité ou la subordination, mais au contraire que l'homme et la femme sont de la même substance et sont complémentaires et qu'ils ont aussi cette réciprocité. Et le fait que — toujours dans la parabole — Dieu modèle la femme pendant que l'homme dort, souligne précisément le fait qu'elle n'est en aucune façon créature de l'homme, mais bien de Dieu. Cela suggère aussi une autre chose : pour trouver la femme — et nous pouvons dire pour trouver l'amour dans la femme —, l'homme doit d'abord en rêver et ensuite la trouver.

La confiance de Dieu dans l'homme et dans la femme, auxquels il confie la terre, est généreuse, directe et pleine. Il a confiance en eux. Mais voilà que le malin introduit dans leur esprit la suspicion, l'incrédulité, la méfiance. Et enfin, arrive la désobéissance au commandement qui les protégeait. Ils sombrent dans ce délire de toute-puissance qui pollue tout et détruit l'harmonie. Nous aussi nous le ressentons en nous très souvent, nous tous.

Le péché engendre la méfiance et la division entre l'homme et la femme. Leur relation sera menacée par mille formes d'abus et d'assujettissement, de séduction trompeuse et de domination humiliante, jusqu'aux plus dramatiques et violentes. L'histoire en porte les traces. Pensons, par exemple, aux excès négatifs des cultures patriarcales. Pensons aux multiples formes de machisme où la femme était considérée comme étant de deuxième classe. Pensons à l'instrumentalisation et à la marchandisation du corps féminin dans la culture médiatique actuelle. Mais pensons également à la récente épidémie de méfiance, de scepticisme, et même d'hostilité qui se diffuse dans notre culture — en particulier à partir d'une méfiance compréhensible des femmes — à l'égard d'une alliance entre l'homme et la femme qui soit capable, à la fois, d'affiner l'intimité de la communion et de conserver la dignité de la différence.

Si nous n'avons pas un sursaut de sympathie pour cette alliance, capable de mettre les nouvelles générations à l'abri de la méfiance et de l'indifférence, les enfants viendront au monde toujours plus déracinés de celle-ci dès le sein maternel. La dévaluation sociale de l'alliance stable et générative

d'un homme et d'une femme est certainement une perte pour tous. Nous devons remettre à l'honneur le mariage et la famille ! La Bible dit une belle chose : l'homme trouve la femme, ils se rencontrent et l'homme doit quitter quelque chose pour la trouver pleinement. C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère pour aller chez elle. Cela est beau ! Cela signifie commencer une nouvelle route. L'homme est tout pour la femme et la femme est toute pour l'homme.

La sauvegarde de cette alliance de l'homme et de la femme, même s'ils sont pécheurs et blessés, confus et incertains, est donc pour nous croyants une vocation exigeante et passionnée, dans la situation actuelle. Le récit même de la création et du péché, dans son final, nous en donne une très belle icône : « Yahvé Dieu fit à l'homme et à sa femme des tuniques de peau et les en vêtit » (Gn 3, 21). C'est une image de tendresse envers ce couple pécheur qui nous laisse sans voix : la tendresse de Dieu pour l'homme et la femme ! C'est une image de protection paternelle du couple humain. Dieu lui-même prend soin de son chef-d'œuvre et le protège.

Peur d'échouer ?

29 avril

Chers frères et sœurs, bonjour !

Notre réflexion sur le dessein originel de Dieu sur le couple homme-femme, après avoir considéré les deux récits du Livre de la Genèse, s'adresse à présent directement à *Jésus*.

L'évangéliste Jean, au début de son Évangile, rapporte l'épisode des noces de Cana, auxquelles étaient présents la Vierge Marie et Jésus, avec ses premiers disciples (cf. *Jn* 2, 1-11). Jésus non seulement participa à ce mariage, mais il « sauva la fête » avec le miracle du vin ! Il accomplit donc le premier de ses signes prodigieux, par lequel il révèle sa gloire, dans le cadre d'un mariage, et ce fut un geste de grande sympathie pour cette famille naissante, sollicité par la préoccupation maternelle de Marie. Cela nous rappelle le livre de la Genèse, lorsque Dieu finit l'œuvre de la création et fait son chef-d'œuvre ; le chef-d'œuvre est l'homme et la femme. Et ici, Jésus commence précisément ses miracles par ce chef-d'œuvre, dans un mariage, des noces : un homme et une femme. Ainsi, Jésus nous enseigne que le chef-d'œuvre de la société est la famille : l'homme et la femme qui s'aiment ! Voilà le chef-d'œuvre !

Depuis l'époque des noces de Cana, beaucoup de choses ont changé, mais ce « signe » du Christ contient un message toujours valable.

Aujourd'hui, il ne semble pas facile de parler du mariage comme d'une fête qui se renouvelle dans le temps, dans les diverses périodes de toute la vie des conjoints. C'est un fait, les personnes qui se marient sont toujours moins nombreuses ; cela est un fait : les jeunes ne veulent pas se marier. Dans de nombreux pays augmente en revanche le nombre des séparations, tandis que diminue le nombre des enfants. La difficulté à rester ensemble — tant comme couple, que comme famille — conduit à rompre les liens avec toujours plus de fréquence et de rapidité, et les enfants sont précisément les premiers à en subir les conséquences. Mais pensons que les premières victimes, les victimes les plus importantes, les victimes qui souffrent le plus dans une séparation sont les enfants. Si l'on fait l'expérience dès l'enfance du fait que le mariage est un lien « à durée déterminée », inconsciemment pour nous, il en sera ainsi. En effet, de nombreux jeunes sont conduits à renoncer au projet même d'un lien irrévocable et d'une famille durable. Je crois que nous devons réfléchir de façon très sérieuse sur la raison pour laquelle tant de jeunes « n'ont pas envie » de se marier. Il y a cette culture du provisoire... Tout est provisoire, il semble qu'il n'y ait rien de définitif.

Le fait que les jeunes ne veulent pas se marier est une des préoccupations qui apparaissent aujourd'hui : pourquoi les jeunes ne se marient-ils pas ? Pourquoi préfèrent-ils souvent un concubinage, et très souvent « à responsabilité limitée ? » ; pourquoi beaucoup de personnes — également parmi les baptisés — ont-elles peu de confiance dans le mariage et dans la famille ? Il est important de chercher à comprendre, si nous voulons que les jeunes puissent trouver la voie juste à parcourir. Pourquoi n'ont-ils pas confiance dans la famille ?

Les difficultés ne sont pas seulement à caractère économique, bien que celles-ci soient vraiment sérieuses. Beaucoup de personnes considèrent que le changement qui a eu lieu ces dernières décennies s'est amorcé à la suite de l'émancipation de la femme. Mais même cet argument n'est pas valable, cela est faux, ce n'est pas vrai ! C'est une forme de machisme, qui veut toujours dominer la femme. Nous faisons la piètre figure qu'a faite Adam quand Dieu lui a dit : « Mais pourquoi as-tu mangé le fruit de l'arbre ?, et qu'il a répondu : « La femme me l'a donné ». Et la faute est attribuée à la femme. Pauvre femme ! Nous devons défendre les femmes ! En réalité, presque tous les hommes et les femmes voudraient une sécurité affective stable, un mariage solide et une famille heureuse. La famille est au sommet de tous les critères de satisfaction chez les jeunes ; mais, par peur de se tromper, beaucoup d'entre eux ne veulent même pas y penser ; bien qu'étant chrétiens, ils ne pensent pas au mariage sacramentel, signe unique et irremplaçable de l'alliance, qui devient témoignage de la foi. C'est peut-être précisément cette peur de l'échec qui représente le plus grand obstacle à l'accueil de la parole du Christ, qui promet sa grâce à l'union conjugale et à la famille.

Le témoignage le plus persuasif de la bénédiction du mariage chrétien est la bonne vie des époux chrétiens et de la famille. Il n'y a pas de meilleure façon de traduire la beauté du sacrement ! Le

mariage consacré par Dieu protège ce lien entre l'homme et la femme que Dieu a béni dès la création du monde ; et il est source de paix et de bien pour toute la vie conjugale et familiale. Dans les premiers temps du christianisme, par exemple, cette grande dignité du lien entre l'homme et la femme fit disparaître un abus alors considéré comme tout à fait normal, c'est-à-dire le droit des maris de répudier leurs femmes, même pour des motifs les plus fallacieux et humiliants. L'Évangile de la famille, l'Évangile qui annonce précisément ce sacrement a vaincu cette culture de la répudiation habituelle.

La semence chrétienne de l'égalité radicale entre les conjoints doit aujourd'hui porter de nouveaux fruits. Le témoignage de la dignité sociale du mariage deviendra persuasif précisément par cette voie, la voie du témoignage qui attire, la voie de la réciprocité entre eux, de la complémentarité entre eux.

C'est pourquoi, en tant que chrétiens, nous devons devenir plus exigeants à cet égard. Par exemple : soutenir fermement le droit à une rétribution égale pour un travail égal ; pourquoi pense-t-on qu'il est évident que les femmes doivent moins gagner que les hommes ? Non ! Elles ont les mêmes droits. L'inégalité est un pur scandale ! Dans le même temps, reconnaître comme une richesse toujours valable la maternité des femmes et la paternité des hommes, en particulier au bénéfice des enfants. De même, la vertu de l'hospitalité des familles chrétiennes revêt aujourd'hui une importance cruciale, en particulier dans les situations de pauvreté, de dégradation, de violence familiale.

Chers frères et sœurs, n'ayons pas peur d'inviter Jésus à nos noces, de l'inviter chez nous, pour qu'il soit présent avec nous et protège notre famille. Et n'ayons pas peur d'inviter également sa Mère Marie ! Les chrétiens, quand ils se marient « dans le Seigneur », sont transformés en un signe concret de l'amour de Dieu. Les chrétiens ne se marient pas seulement pour eux-mêmes : ils se marient dans le Seigneur en faveur de toute la communauté, de la société tout entière.

Je parlerai aussi dans ma prochaine catéchèse de cette belle vocation du mariage chrétien.

Le mariage : sacrement qui construit l'Église

6 mai

Chers frères et sœurs, bonjour !

Sur notre chemin de catéchèse sur la famille, nous abordons aujourd'hui directement *la beauté du mariage chrétien*. Celui-ci n'est pas simplement une cérémonie qui a lieu à l'église, avec des fleurs, des vêtements de cérémonie, des photographies... Le mariage chrétien est un sacrement qui a lieu *dans* l'Église, et qui *fait* aussi l'Église, marquant le début d'une nouvelle communauté familiale.

C'est cela que l'apôtre Paul résume dans sa célèbre expression : « Ce mystère est grand : je le dis en pensant au Christ et à l'Église » (*Ep* 5, 32). Inspiré par l'Esprit Saint, Paul affirme que l'amour entre les conjoints est l'image de l'amour entre le Christ et l'Église. Une dignité impensable ! Mais en réalité, elle est inscrite dans le dessein créateur de Dieu, et avec la grâce du Christ d'innombrables couples chrétiens, malgré leurs limites, leurs péchés, l'ont réalisée !

Saint Paul, en parlant de la nouvelle vie en Christ, dit que les chrétiens — tous — sont appelés à s'aimer comme le Christ les a aimés, c'est-à-dire « soumis les uns aux autres » (*Ep* 5, 21), ce qui signifie au service les uns des autres. Et il introduit ici l'analogie entre le couple mari-femme et celui Christ-Église. Il est clair qu'il s'agit d'une analogie imparfaite, mais nous devons en saisir le sens spirituel qui est très élevé et révolutionnaire, et dans le même temps simple, à la portée de chaque homme et femme qui se confie à la grâce de Dieu.

Le mari — dit Paul — doit aimer sa femme « comme son propre corps » (*Ep* 5, 28) ; l'aimer comme le Christ « a aimé l'Église et s'est livré pour elle » (v. 25). Mais vous les maris qui êtes ici présents, comprenez-vous cela ? Aimer votre femme comme le Christ aime l'Église ? Il ne s'agit pas de plaisanteries, mais de choses sérieuses ! L'effet de ce radicalisme du dévouement demandé à l'homme, pour l'amour et la dignité de la femme, à l'exemple du Christ, doit avoir été immense, dans la communauté chrétienne elle-même.

Cette semence de la nouveauté évangélique, qui rétablit la réciprocité originelle du dévouement et du respect, a mûri lentement au cours de l'histoire, mais à la fin a prévalu.

Le sacrement du mariage est un grand acte de foi et d'amour : il témoigne du courage de croire en la beauté de l'acte créateur de Dieu et de vivre cet amour qui le pousse à aller toujours au-delà, au-delà de soi-même et aussi au-delà de sa propre famille. La vocation chrétienne à aimer sans réserve et sans mesure est ce qui, avec la grâce du Christ, se trouve également à la base du libre consentement qui constitue le mariage.

L'Église elle-même participe pleinement à l'histoire de chaque mariage chrétien : elle s'édifie par ses réussites et souffre de ses échecs. Mais nous devons nous interroger avec sérieux : acceptons-nous jusqu'au bout, nous-mêmes, en tant que croyants et que pasteurs également ce lien indissoluble de l'histoire du Christ et de l'Église avec l'histoire du mariage et de la famille humaine ? Sommes-nous disposés à prendre sérieusement cette responsabilité, c'est-à-dire que chaque mariage prend la route de l'amour que le Christ a pour l'Église ? Cela est grand !

Dans cette profondeur du mystère propre à la créature, reconnu et rétabli dans sa pureté, s'ouvre un deuxième grand horizon qui caractérise le sacrement du mariage. La décision de « se marier dans le Seigneur » contient aussi une dimension missionnaire, qui signifie avoir dans son cœur la disponibilité à devenir l'intermédiaire de la bénédiction de Dieu et de la grâce du Seigneur pour *tous*. En effet, les époux chrétiens participent *en tant qu'époux* à la mission de l'Église. Il faut du courage pour cela ! C'est pourquoi quand je salue les nouveaux époux, je dis : « Voilà les courageux », car il faut du courage pour s'aimer ainsi comme le Christ aime l'Église.

La célébration du sacrement ne peut faire abstraction de cette coresponsabilité de la vie familiale à l'égard de la grande mission d'amour de l'Église. Et ainsi, la vie de l'Église s'enrichit chaque fois de la beauté de cette alliance sponsale, de même qu'elle s'appauvrit chaque fois qu'elle est défigurée. L'Église, pour offrir à tous les dons de la foi, de l'amour et de l'espérance, a également besoin de la fidélité courageuse des époux à la grâce de leur sacrement ! Le peuple de Dieu a besoin de leur

chemin de foi quotidien, dans l'amour et dans l'espérance, avec toutes les joies et les difficultés que ce chemin comporte dans un mariage et dans une famille.

La route est ainsi tracée pour toujours, c'est la route de l'amour. Le Christ ne cesse de prendre soin de l'Église : il l'aime toujours, il la protège toujours, comme lui-même. Le Christ ne cesse d'ôter de son visage humain les taches et les rides de toutes sortes. Ce rayonnement de la force et de la tendresse de Dieu qui se transmet d'un couple à un autre, d'une famille à une autre, est émouvant est très beau. Saint Paul a raison : c'est vraiment un « grand mystère » ! Des hommes et des femmes, assez courageux pour porter ce trésor dans les « vases d'argile » de notre humanité, sont — ces hommes et ces femmes si courageux — une ressource universelle pour l'Église, également pour le monde entier ! Que Dieu les bénisse mille fois pour cela !

« S'il te plaît, merci, pardon » : les trois paroles de l'amour

13 mai

Chers frères et sœurs, bonjour !

La catéchèse d'aujourd'hui est comme la porte d'entrée d'une série de réflexions sur la vie de la famille, sa vie réelle, avec ses temps et ses événements. Sur cette porte d'entrée, trois mots sont écrits, que j'ai déjà utilisés plusieurs fois sur la Place. Et ces mots sont : « S'il te plaît », « merci », « pardon ». En effet, ces mots ouvrent la voie pour bien vivre en famille, pour vivre en paix. Ce sont des mots simples, mais pas si simples à mettre en pratique ! Ils contiennent une grande force : la force de protéger la maison, également à travers mille difficultés et épreuves; en revanche leur absence, peu à peu, ouvre des failles qui peuvent aller jusqu'à son effondrement.

Nous les considérons normalement comme les mots de la « bonne éducation ». En effet, une personne bien élevée demande la permission, dit merci ou s'excuse si elle s'est trompée. La bonne éducation est effectivement très importante. Un grand évêque, saint François de Sales, avait l'habitude de dire que « la bonne éducation est déjà la moitié de la sainteté ». Mais attention, dans l'histoire nous avons aussi connu un formalisme des bonnes manières qui peut devenir un masque qui cache la sécheresse de l'âme et le manque d'intérêt pour l'autre. On a l'habitude de dire : « Derrière tant de bonnes manières se cachent de mauvaises habitudes ». Même la religion n'est pas à l'abri de ce risque, qui fait glisser l'observance formelle dans la mondanité spirituelle. Le diable qui tente Jésus fait preuve de bonnes manières — c'est vraiment un seigneur, un chevalier — et il cite les Saintes Écritures, il semble un théologien. Son style apparaît correct, mais son intention est de faire dévier de la vérité de l'amour de Dieu. Nous, en revanche, nous entendons la bonne éducation dans ses termes authentiques, où le style des bonnes relations est solidement enraciné dans l'amour du bien et dans le respect de l'autre. La famille vit de cette finesse de l'amour.

Voyons donc : le premier mot est *s'il te plaît*. Quand nous nous préoccupons de demander avec gentillesse également ce que nous pensons pouvoir prétendre, nous établissons une véritable base pour l'esprit de la coexistence conjugale et familiale. Entrer dans la vie de l'autre, même quand il fait partie de notre vie, demande la délicatesse d'une attitude qui n'est pas envahissante, qui renouvelle la confiance et le respect. L'intimité, en somme, n'autorise pas à tout considérer comme acquis. Et l'amour, plus il est intime et profond, exige encore davantage le respect de la liberté et la capacité d'attendre que l'autre ouvre la porte de son cœur. A ce propos, rappelons la parole de Jésus dans le livre de l'Apocalypse : « Voici que je me tiens à la porte, et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui; je prendrai mon repas avec lui, et lui avec moi » (3, 20). Le Seigneur aussi demande la permission d'entrer ! Ne l'oublions pas. Avant de faire quelque chose en famille : « S'il te plaît, est-ce que je peux le faire? ». « Est-ce que cela te plaît si je fais ainsi? ». Ce langage vraiment poli mais plein d'amour. Et cela fait beaucoup de bien aux familles.

Le deuxième mot est *merci*. Parfois on arrive à penser que nous sommes devenus une civilisation des mauvaises manières et des mauvais mots, comme si cela était un signe d'émancipation. Nous l'entendons parfois dire même publiquement. La gentillesse et la capacité de remercier sont vues comme un signe de faiblesse, parfois elles suscitent même la méfiance. On doit s'opposer à cette tendance au sein même de la famille. Nous devons devenir plus intransigeants sur l'éducation à la gratitude, à la reconnaissance : la dignité de la personne et la justice sociale passent toutes les deux par là. Si la vie de famille néglige ce style, la vie sociale le perdra aussi. Ensuite, pour le croyant la gratitude est au cœur même de la foi : un chrétien qui ne sait pas remercier est quelqu'un qui a oublié la langue de Dieu. Cela est laid ! Rappelons-nous de la question de Jésus, quand il guérit dix lépreux et que seul l'un d'eux revint le remercier (cf. *Lc 17, 18*). Une fois j'ai entendu une personne âgée, très sage, très bonne, simple, mais avec cette sagesse de la piété, de la vie, qui disait : « La gratitude est une plante qui ne grandit que dans la terre des âmes nobles ». Cette noblesse d'âme, cette grâce de Dieu dans l'âme nous pousse à dire merci à la gratitude. C'est la fleur d'une âme noble. C'est là une belle chose.

Le troisième mot est *pardon*. Un mot difficile, certes, mais pourtant si nécessaire. Lorsqu'il manque, les petites fissures s'élargissent — même sans le vouloir — jusqu'à devenir des douves profondes. Ce n'est pas pour rien si dans la prière enseignée par Jésus, le « Notre Père », qui résume

toutes les questions essentielles de notre vie, nous trouvons cette expression : « Pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés » (Mt 6, 12). Reconnaître que l'on a eu un manquement, et être désireux de restituer ce qui a été retiré — le respect, la sincérité, l'amour — rend digne de pardon. Et ainsi se referme l'infection. Si nous ne sommes pas capables de présenter nos excuses, cela signifie que nous ne sommes pas non plus capables de pardonner. Dans une maison où l'on ne demande pas pardon, l'air commence à manquer, les eaux deviennent stagnantes. De nombreuses blessures des sentiments, de nombreux déchirements dans les familles commencent avec la perte de ce mot précieux : « pardonne-moi ». Dans la vie conjugale, on se dispute si souvent... « les assiettes volent » aussi, mais je vous donne un conseil : ne finissez jamais la journée sans avoir fait la paix. Écoutez bien : vous vous êtes disputés, mari et femme? Enfants avec les parents? Vous avez eu une grosse dispute? Ce n'est pas bien, mais là n'est pas le problème. Le problème est que ce sentiment soit encore présent le jour d'après. C'est pour cela que si vous vous êtes disputés, ne finissez jamais la journée sans faire la paix en famille. Et comment dois-je faire la paix? Me mettre à genoux? Non ! Seulement un petit geste, une petite chose et l'harmonie familiale revient. Une caresse suffit, sans les mots. Mais ne jamais finir la journée sans faire la paix. Vous avez compris cela? Ce n'est pas facile mais on doit le faire. Et avec cela, la vie sera plus belle.

Ces trois mots-clés de la famille sont des mots simples, et sans doute nous font-ils tout d'abord sourire. Mais quand nous les oublions, il n'y a plus de quoi rire, n'est-ce pas? Sans doute notre éducation les néglige-t-elle trop. Que le Seigneur nous aide à les remettre au bon endroit, dans notre cœur, dans notre maison, et également dans notre cohabitation civile. Ce sont les mots pour entrer réellement dans l'amour de la famille.

La fierté de l'éducation familiale

20 mai

Aujourd'hui, chers frères et sœurs, je désire vous souhaiter la bienvenue car j'ai vu parmi vous de nombreuses familles, bonjour à toutes les familles ! Continuons à réfléchir sur la famille. Aujourd'hui, nous nous arrêterons sur une caractéristique essentielle de la famille, c'est-à-dire sur sa vocation naturelle à *éduquer les enfants* pour qu'ils grandissent en étant responsables à l'égard d'eux-mêmes et des autres. Ce que nous avons entendu de l'apôtre Paul au début est très beau : « Vous les enfants, en toutes choses écoutez vos parents ; dans le Seigneur, c'est cela qui est beau. Et vous les parents n'exaspérez pas vos enfants ; vous risquez de les décourager » (Col 3, 20-21). C'est une règle sage : l'enfant doit être éduqué à écouter ses parents et à obéir à ses parents, qui ne doivent pas commander de manière brutale, pour ne pas décourager leurs enfants. Les enfants, en effet, doivent grandir sans se décourager, un pas après l'autre. Si vous, parents, dites aux enfants : « Montons cet escalier » et que vous leur prenez la main et, pas à pas, les faites monter, les choses se passeront bien. Mais si vous dites : « Monte là-haut ! » — « Mais je ne peux pas » — « Vas-y ! », cela s'appelle exaspérer les enfants, demander aux enfants des choses qu'ils ne sont pas capables de faire. C'est pourquoi la relation entre parents et enfants doit être d'une sagesse, d'un équilibre très grand. Enfants, obéissez à vos parents, cela plaît à Dieu. Et vous parents, n'exaspérez pas les enfants, en leur demandant des choses qu'ils ne peuvent pas faire. C'est ce qu'il faut faire pour que les enfants grandissent en étant responsables à l'égard d'eux-mêmes et des autres.

Cela semblerait une constatation évidente, pourtant, à notre époque, les difficultés ne manquent pas. Il est difficile d'éduquer pour les parents qui ne voient les enfants que le soir, quand ils reviennent à la maison fatigués par leur travail. Ceux qui ont la chance d'avoir du travail ! Cela est encore plus difficile pour les parents séparés, qui portent le poids de cette situation : les pauvres, ils ont eu des difficultés, ils se sont séparés et très souvent, leur enfant est pris comme otage, et le papa parle mal de la maman et la maman parle mal du papa, et beaucoup de mal est fait. Mais je dis aux parents séparés : il ne faut jamais, jamais, jamais prendre un enfant comme otage ! Vous vous êtes séparés en raison de nombreuses difficultés et motifs, la vie vous a fait vivre cette épreuve, mais que les enfants ne soient pas ceux qui portent le poids de cette séparation, qu'ils ne soient pas utilisés comme otages contre l'autre conjoint, qu'ils grandissent en entendant leur maman dire du bien de leur papa, bien qu'ils ne soient pas ensemble, et que leur papa parle bien de leur maman. Pour les parents séparés cela est très important et très difficile, mais ils peuvent le faire.

Mais la question est surtout *comment* éduquer ? Quelle tradition avons-nous à transmettre aujourd'hui à nos enfants ?

Des intellectuels « critiques » ont de mille manières fait taire les parents, pour défendre les jeunes générations des dommages — véritables ou présumés — de l'éducation familiale. La famille a été accusée, entre autres, d'autoritarisme, de favoritisme, de conformisme, de répression affective qui engendre des conflits.

De fait, une fracture s'est ouverte entre famille et société, entre famille et école, le pacte éducatif s'est aujourd'hui rompu et ainsi, l'alliance éducative de la société avec la famille est entrée en crise, car la confiance réciproque a été minée. Les symptômes sont nombreux. À l'école, par exemple, à l'école les relations entre parents et enseignants se sont dégradées. Il y a parfois des tensions et une méfiance réciproque ; et naturellement, les conséquences retombent sur les enfants. D'autre part, se sont multipliés les soi-disant experts, qui ont repris le rôle des parents également dans les aspects les plus intimes de l'éducation. Les experts savent tout sur la vie affective, sur la personnalité et le développement, sur les droits et les devoirs : objectifs, motivations, techniques. Et les parents doivent seulement écouter, apprendre et s'adapter. Privés de leur rôle, ils deviennent souvent excessivement anxieux et possessifs à l'égard de leurs enfants, jusqu'à ne jamais les corriger : « Tu ne peux pas corriger un enfant ». Ils tendent à les confier toujours davantage aux « experts », également en ce qui concerne les aspects les plus délicats et personnels de leur vie, se mettant tout seuls sur la touche. Ainsi les parents courent aujourd'hui le risque de s'auto-exclure de la vie de leurs enfants. Et cela est très grave ! Aujourd'hui, il existe des cas de ce genre. Je ne dis pas que cela arrive toujours, mais il y en a. La maîtresse à l'école gronde un enfant et écrit une note à ses parents. Je me souviens d'une anecdote personnelle. Une fois, quand j'étais à l'école primaire, j'ai dit un vilain mot à la

maîtresse et la maîtresse, une brave femme, a fait appeler ma mère. Elle est venue le jour suivant, elles ont parlé entre elles et ensuite j'ai été appelé. Et ma maman m'a expliqué devant la maîtresse que ce que j'avais fait était une vilaine chose, que l'on ne devait pas faire ; mais ma mère l'a fait avec beaucoup de douceur et elle m'a demandé de demander pardon devant elle à la maîtresse. Je l'ai fait et ensuite j'étais content parce que j'ai dit : cette histoire a bien fini. Mais c'était le premier chapitre ! Quand je suis revenu à la maison, le deuxième chapitre a commencé... Imaginez-vous aujourd'hui, si la maîtresse fait quelque chose de ce genre, le lendemain elle retrouve les deux parents ou l'un des deux qui lui fait des reproches, car les « experts » disent que les enfants ne doivent pas être ainsi grondés. Les choses ont changé ! C'est pourquoi les parents ne doivent pas s'auto-exclure de l'éducation des enfants.

Il est évident que cette approche n'est pas la bonne : elle n'est pas harmonieuse, elle ne relève pas du dialogue, et au lieu de favoriser la collaboration entre la famille et les autres structures éducatives, les écoles, les salles de sport... elle les oppose.

Comment en sommes-nous arrivés là ? Il ne fait pas de doute que les parents, ou mieux, certains modèles éducatifs du passé avaient certaines limites, il n'y a pas de doute. Mais il est aussi vrai qu'il y a des erreurs que seuls les parents sont autorisés à faire, car ils peuvent les compenser d'une manière impossible pour qui que ce soit d'autre. D'autre part, nous le savons bien, la vie est devenue avare de temps pour parler, réfléchir, se confronter. De nombreux parents sont « séquestrés » par le travail — papa et maman doivent travailler — et par d'autres préoccupations, embarrassés par les nouvelles exigences des enfants et par la complexité de la vie actuelle, — qui est ainsi faite, nous devons l'accepter telle qu'elle est — et ils se trouvent comme paralysés par la crainte de commettre une erreur. Le problème, cependant, ne se résout pas uniquement en parlant. Au contraire, un « dialogue » superficiel ne mène pas à une véritable rencontre de l'esprit et du cœur. Demandons-nous plutôt : essayons-nous de comprendre « où » en sont réellement les enfants sur leur chemin ? Où est réellement leur âme, le savons-nous ? Et surtout, cela nous intéresse-t-il de le savoir ? Sommes-nous convaincus que ceux-ci en réalité, n'attendent rien d'autre ?

Les communautés chrétiennes sont appelées à offrir leur soutien à la mission éducative des familles, et elles le font en premier lieu à la lumière de la Parole de Dieu. L'apôtre Paul rappelle la réciprocité des devoirs entre parents et enfants : « Vous les enfants, en toutes choses écoutez vos parents ; dans le Seigneur, c'est cela qui est beau. Et vous les parents n'exaspérez pas vos enfants ; vous risquez de les décourager » (*Col 3, 20-21*). À la base de tout cela, il y a l'amour, celui que Dieu nous donne, qui « ne fait rien d'inconvenant, ne cherche pas son intérêt, ne s'irrite pas, ne tient pas compte du mal... excuse tout, croit tout, espère tout, supporte tout » (*1 Co 13, 5-6*). Même dans les meilleures familles, il faut se supporter, et il faut beaucoup de patience pour se supporter ! Mais ainsi va la vie. La vie ne se fait pas en laboratoire, elle se fait dans la réalité. Jésus lui-même est passé par l'éducation familiale.

Dans ce cas aussi, la grâce de l'amour du Christ accomplit ce qui est inscrit dans la nature humaine. Combien d'exemples magnifiques avons-nous de parents chrétiens pétris de sagesse humaine ! Ceux-ci démontrent que la bonne éducation familiale est la colonne vertébrale de l'humanisme. Son irradiation sociale est la ressource qui permet de compenser les lacunes, les blessures, les vides de paternité et de maternité qui touchent les enfants les moins chanceux. Cette irradiation peut faire d'authentiques miracles. Et dans l'Église, ces miracles ont lieu tous les jours !

Je souhaite que le Seigneur donne aux familles chrétiennes la foi, la liberté et le courage nécessaires pour leur mission. Si l'éducation familiale retrouve la fierté de son rôle, beaucoup de choses vont s'améliorer, pour les parents incertains et pour les enfants déçus. Et à présent, que les pères et les mères rentrent de leur exil — parce qu'ils se sont auto-exclus de l'éducation de leurs enfants —, et assument à nouveau pleinement leur rôle éducatif. Espérons que le Seigneur donne aux parents cette grâce de ne pas s'auto-exclure de l'éducation de leurs enfants. Et seuls l'amour, la tendresse et la patience peuvent faire cela.

Les fiançailles

27 mai

Chers frères et sœurs, bonjour !

En poursuivant ces catéchèses sur la famille, je voudrais aujourd'hui parler des *fiançailles*. Les fiançailles — on l'entend dans le mot — ont un rapport avec la confiance, la familiarité, la fiabilité. Familiarité avec la vocation que Dieu donne, car le mariage est tout d'abord la découverte d'un appel de Dieu. C'est certainement une belle chose que les jeunes puissent aujourd'hui choisir de se marier sur la base d'un amour réciproque. Mais la liberté du lien demande précisément une harmonie consciente de la décision, pas seulement une simple entente due à l'attraction ou au sentiment, pour un moment, un temps bref... Cela demande un parcours.

Les fiançailles, en d'autres termes, sont la période pendant laquelle les deux personnes sont appelées à effectuer un beau travail sur l'amour, un travail actif et partagé, qui va en profondeur. On se découvre peu à peu réciproquement, c'est-à-dire que l'homme « apprend » la femme en apprenant *cette* femme, sa fiancée, et la femme « apprend » l'homme en apprenant *cet* homme, son fiancé. Il ne faut pas sous-évaluer l'importance de cet apprentissage. C'est un grand engagement, et l'amour lui-même le requiert, car il n'est pas seulement un bonheur insouciant, une émotion enchantée... Le récit biblique parle de toute la création comme d'un grand travail de l'amour de Dieu. Le livre de la Genèse dit que « Dieu vit tout ce qu'il avait fait : cela était très bon » (*Gn* 1, 31). Ce n'est qu'à la fin que Dieu « se reposa ». À partir de cette image, nous comprenons que l'amour de Dieu, qui donna origine au monde, ne fut pas une décision improvisée. Non ! Ce fut un grand travail. L'amour de Dieu créa les conditions concrètes d'une alliance irrévocable, solide, destinée à durer.

L'alliance d'amour entre l'homme et la femme, une alliance pour la vie, *ne s'improvise pas*, elle ne se fait pas d'un jour à l'autre. Le mariage express n'existe pas : il faut travailler sur l'amour, il faut cheminer. L'alliance de l'amour de l'homme et de la femme s'apprend et s'affine. Je me permets de dire que c'est une alliance artisanale. Faire de deux vies une seule vie, est aussi presque un miracle, un miracle de la liberté et du cœur, confié à la foi. Nous devrions peut-être nous appliquer davantage sur ce point, car nos « coordonnées sentimentales » se sont un peu embrouillées. Certains prétendent tout vouloir et tout de suite, mais ensuite cèdent sur tout — et immédiatement — à la première difficulté (ou à la première occasion). Il n'y a pas d'espérance pour la confiance et la fidélité du don de soi, si prévaut l'habitude de consommer l'amour comme une sorte de « complément » du bien-être psycho-physique. L'amour n'est pas cela ! Les fiançailles focalisent la volonté de conserver ensemble quelque chose qui ne devra jamais être acheté ou vendu, trahi ou abandonné, aussi alléchante que puisse être l'offre. Mais Dieu aussi, quand il parle de l'alliance avec son peuple, le fait parfois en terme de fiançailles. Dans le Livre de Jérémie, en s'adressant au peuple qui s'était éloigné de Lui, il lui rappelle quand le peuple était la « fiancée » de Dieu et dit ceci : « Je me rappelle l'affection de ta jeunesse, l'amour de tes fiançailles » (2, 2). Et Dieu a suivi ce parcours de fiançailles. Ensuite, il fait également une promesse. Nous l'avons entendu au début de l'audience, dans le Livre d'Osée : « Je te fiancerai à moi pour toujours; je te fiancerai dans la justice et dans le droit, dans la tendresse et la miséricorde ; je te fiancerai à moi dans la fidélité, et tu connaîtras Yahvé » (2, 21-22). C'est une longue route que le Seigneur suit avec son peuple sur ce chemin des fiançailles. À la fin, Dieu épouse son peuple en Jésus Christ, il épouse l'Église en Jésus. Le peuple de Dieu est l'épouse de Jésus. Mais que de chemin ! Et vous, les Italiens, vous possédez dans votre littérature un chef-d'œuvre sur les fiançailles (*Les fiancés*). Il est nécessaire que les jeunes le connaissent, qu'ils le lisent, c'est un chef-d'œuvre où l'on raconte l'histoire de fiancés qui ont supporté tant de douleur, qui ont suivi une route pleine de difficultés, jusqu'à arriver à la fin, au mariage. Ne négligez pas ce chef-d'œuvre sur les fiançailles que la littérature italienne vous a précisément offert. Allez de l'avant, lisez-le et vous verrez la beauté, la souffrance, mais aussi la fidélité des fiancés.

L'Église, dans sa sagesse, conserve la *distinction entre être fiancés et être mariés* — ce n'est pas la même chose — précisément en vue de la délicatesse et de la profondeur de cette vérification. Soyons attentifs à ne pas mépriser d'un cœur léger ce sage enseignement, qui se nourrit aussi de l'expérience de l'amour conjugal vécu avec bonheur. Les symboles forts du corps détiennent les clés de l'âme. Nous ne pouvons pas traiter les liens de la chair avec légèreté, sans ouvrir une blessure durable dans l'esprit (1 *Co* 15-20).

Assurément, la culture et la société actuelle sont devenues plutôt indifférentes à la délicatesse et au sérieux de ce passage. D'autre part, on ne peut pas dire qu'elles soient généreuses avec les jeunes qui ont sérieusement l'intention de bâtir une famille et de mettre des enfants au monde ! Au contraire, elles créent souvent mille obstacles, mentaux et pratiques. Les fiançailles sont un parcours de vie qui doit mûrir comme les fruits, elles sont une route de maturation dans l'amour, jusqu'au moment où elles deviennent le mariage.

Les *cours prématrimoniaux* sont une expression particulière de la préparation. Et nous voyons de nombreux couples, qui arrivent à ce cours peut-être un peu de mauvais gré, « mais ces prêtres nous font suivre un cours ! Mais pourquoi ? Nous ne savons pas ! »... et ils y vont de mauvais gré. Mais après, ils sont contents et ils remercient, car en effet ils ont trouvé là l'occasion — souvent l'unique ! — de réfléchir sur leur expérience en termes qui ne sont pas banals. Oui, de nombreux couples sont ensemble depuis longtemps, peut-être même dans l'intimité, parfois ils cohabitent, mais *ils ne se connaissent pas vraiment*. Cela semble étrange, mais l'expérience démontre qu'il en est ainsi. C'est pourquoi il faut réévaluer les fiançailles comme un temps de connaissance réciproque et de partage d'un projet. Le chemin de préparation au mariage doit être organisé dans cette perspective, en se servant également du témoignage simple, mais intense des conjoints chrétiens. Et en misant ici aussi sur l'essentiel : la Bible, à redécouvrir ensemble, de manière consciente, la prière, dans sa dimension liturgique, mais aussi dans cette « prière domestique », à vivre en famille, les sacrements, la vie sacramentelle, la confession... *dans laquelle* le Seigneur vient demeurer dans les fiancés et les prépare à s'accueillir vraiment réciproquement « avec la grâce du Christ » ; et la fraternité avec les pauvres, avec les indigents, qui nous invitent à la sobriété et au partage. Les fiancés qui s'engagent en cela grandissent tous les deux et tout cela conduit à préparer une belle célébration du mariage de manière différente, pas mondaine, mais de manière chrétienne ! Pensons à ces paroles de Dieu que nous avons entendues quand Il s'adresse à son peuple comme le fiancé à la fiancée : « Je te fiancerai à moi pour toujours ; je te fiancerai dans la justice et dans le droit, dans la tendresse et la miséricorde ; je te fiancerai à moi dans la fidélité, et tu connaîtras Yahvé » (Os 2, 21-22). Que chaque couple de fiancés pense à cela et dise à l'autre : « Je ferai de toi ma fiancée, je ferai de toi mon fiancé ». Attendre ce moment, c'est un moment, c'est un parcours qui va lentement de l'avant, mais c'est un itinéraire de maturation. Les étapes du chemin ne doivent pas être brûlées. La maturation se fait ainsi, pas à pas. Le temps des fiançailles peut véritablement devenir un temps d'initiation, à quoi ? À la surprise ! À la surprise des dons spirituels avec lesquels le Seigneur, à travers l'Église, enrichit l'horizon de la nouvelle famille qui se dispose à vivre dans sa bénédiction. À présent, je vous invite à prier la sainte Famille de Nazareth, Jésus, Joseph et Marie. Prier pour que la famille suive ce chemin de préparation, prier pour les fiancés. Prions la Vierge tous ensemble, un Je vous salue Marie pour tous les fiancés, pour qu'ils puissent comprendre la beauté de ce chemin vers le mariage. [Je vous salue Marie...]. Et aux fiancés qui sont sur la place : « Bonne route de fiançailles ! ».

Simplicité volontaire

3 juin

Chers frères et sœurs, bonjour !

Nous avons réfléchi ces derniers mercredis à la famille et nous poursuivons sur ce thème, réfléchir à la famille. Et à compter d'aujourd'hui, nos catéchèses s'ouvrent, avec cette réflexion, sur la considération de la vulnérabilité qu'a la famille, dans les conditions de la vie qui mettent à l'épreuve. La famille a beaucoup de problèmes qui la mettent à l'épreuve.

L'une de ces épreuves est la pauvreté. Pensons à de nombreuses familles qui peuplent les périphéries des mégapoles, mais aussi des zones rurales... Combien de misère, combien de dégradation ! Et puis, pour ne rien arranger à la situation, dans certains lieux arrive aussi la guerre. La guerre est toujours une chose terrible. Celle-ci frappe plus particulièrement les populations civiles, les familles. La guerre est réellement la « mère de toutes les pauvretés », la guerre appauvrit la famille, c'est une grande prédatrice de vies, d'âmes, et des liens d'affection les plus sacrés et les plus chers.

Malgré tout cela, il existe beaucoup de familles pauvres qui, avec dignité, essaient de conduire leur vie quotidienne, souvent en s'en remettant ouvertement à la bénédiction de Dieu. Cette leçon, toutefois, ne doit pas justifier notre indifférence, mais au contraire accroître notre honte pour le fait qu'il y ait tant de pauvreté ! Cela relève presque du miracle lorsque, même dans la pauvreté, la famille continue à se former et même à conserver — autant qu'elle le peut — l'humanité spéciale de ses liens. Ce fait irrite ces planificateurs de bien-être qui considèrent les liens d'affection, la génération, les liens familiaux, comme une variable secondaire de la qualité de la vie. Ils ne comprennent rien ! Nous devrions au contraire nous agenouiller devant ces familles, qui sont une véritable école d'humanité qui sauve les sociétés de la barbarie.

Que reste-t-il, en effet, si nous cédonc au chantage de César et Mammon, de la violence et de l'argent, et nous renonçons aussi aux liens d'affection familiale ? Une nouvelle éthique civile arrivera seulement quand les responsables de la vie publique réorganiseront le lien social à partir de la lutte contre le cercle vicieux entre famille et pauvreté, qui nous mène au précipice.

L'économie actuelle s'est souvent spécialisée dans la jouissance du bien-être individuel, mais pratique largement l'exploitation des liens familiaux. C'est une grave contradiction, celle-là ! L'immense travail de la famille n'est pas coté dans les budgets, naturellement ! En effet, l'économie et la politique sont avares de reconnaissance à cet égard. Pourtant, la formation intérieure de la personne et la circulation sociale des liens d'affection reposent précisément là-dessus. Si tu ôtes ce pilier, tout s'écroule.

Ce n'est pas seulement une question de pain. Nous parlons de travail, nous parlons d'instruction, nous parlons de santé. Il est important de bien comprendre cela. Nous sommes toujours très émus quand nous voyons les photographies d'enfants dénutris et malades qui nous sont montrées dans de nombreuses parties du monde. Dans le même temps, nous sommes aussi émus quand nous voyons le regard brillant de nombreux enfants, privés de tout, qui sont dans des écoles faites de rien, quand ils montrent avec orgueil leur crayon et leur cahier. Et comme ils regardent avec amour leur maître ou leur maîtresse ! Les enfants savent vraiment que l'homme ne vit pas que de pain ! L'affection familiale aussi ; lorsque la misère est présente les enfants souffrent, parce qu'ils veulent l'amour, les liens familiaux.

Nous chrétiens devrions être toujours plus proches des familles que la pauvreté met à l'épreuve. Réfléchissez, vous connaissez tout quelqu'un dans ce cas : papa sans travail, maman sans travail... et la famille souffre, les liens s'affaiblissent. Cela est terrible. En effet, *la misère sociale frappe la famille et parfois la détruit*. Le manque ou la perte de travail, ou sa grande précarité, marquent lourdement la vie familiale, mettant à dure épreuve les relations.

Les conditions de vie dans les quartiers les plus difficiles, avec des problèmes de logements et de transports, ainsi que la réduction des services sociaux, médicaux et scolaires, causent des difficultés supplémentaires. À ces facteurs matériels s'ajoute le dommage causé à la famille par de pseudo

modèles, diffusés par les mass-medias fondés sur la consommation et le culte de l'apparence, qui influencent les couches les plus pauvres et augmentent la désagrégation des liens familiaux. Soigner les familles, soigner les liens d'affection, quand la misère met la famille à l'épreuve !

L'Église est mère, et ne doit pas oublier ce drame de ses enfants. Elle aussi doit être pauvre, pour devenir féconde et répondre à tant de misère. Une Église pauvre est une Église qui pratique une simplicité volontaire dans sa propre vie — dans ses institutions mêmes, dans le style de vie de ses membres — pour abattre tout mur de séparation, surtout des pauvres. La prière et l'action sont nécessaires. Prions intensément le Seigneur, qu'il nous secoue, pour rendre nos familles chrétiennes les acteurs de cette révolution de la proximité familiale, qui à présent nous est si nécessaire ! C'est de celle-ci, de cette proximité familiale, que l'Église est faite depuis ses débuts. Et n'oublions pas que le jugement des indigents, des petits et des pauvres anticipe le jugement de Dieu (*Mt* 25, 31-46). N'oublions pas cela et faisons tout ce que nous pouvons pour aider les familles à aller de l'avant dans l'épreuve de la pauvreté et de la misère qui frappent les liens d'affection, les liens familiaux. Je voudrais lire une nouvelle fois le texte de la Bible que nous avons écouté au début et que chacun de nous pense aux familles qui sont éprouvées par la misère et par la pauvreté, la Bible dit ainsi : « Mon fils, ne retire pas au pauvre ce qu'il lui faut pour vivre, ne fais pas attendre le regard d'un indigent. Ne fais pas souffrir un affamé, n'exaspère pas un homme qui est dans la misère. N'ajoute pas au trouble d'un cœur irrité, ne fais pas attendre ton aumône à celui qui en a besoin. Ne repousse pas celui qui supplie dans la détresse, ne détourne pas du pauvre ton visage. Ne détourne pas du misérable ton regard, ne donne pas à un homme l'occasion de te maudire » (*Sir* 4, 1-5a). Car c'est cela que fera le Seigneur — l'Évangile le dit — si nous ne faisons pas ces choses.

Les malades

10 juin

Chers frères et sœurs, bonjour !

Nous poursuivons les catéchèses sur la famille et au cours de cette catéchèse, je voudrais évoquer un aspect très commun de la vie de nos familles, celui de la maladie. C'est une expérience de notre fragilité, que nous vivons principalement en famille, dès l'enfance, puis surtout en tant que personnes âgées, lorsque commencent les maux. Dans le cadre des liens familiaux, la maladie des personnes que nous aimons est vécue avec un « supplément » de souffrance et d'angoisse. C'est l'amour qui nous fait ressentir ce « supplément ». Très souvent, pour un papa et une maman, il est plus difficile de supporter la maladie d'un fils, d'une fille, que la leur. Nous pouvons dire que la famille est depuis toujours l'« hôpital » le plus proche. Aujourd'hui encore, dans de nombreuses parties du monde, l'hôpital est un privilège réservé à de rares personnes et souvent, il est éloigné. Ce sont la maman, le papa, les frères, les sœurs, les grands-mères qui assurent les soins et qui aident à guérir.

Dans les Évangiles, de nombreuses pages rapportent les rencontres de Jésus avec les malades et son zèle pour les guérir. Il se présente publiquement comme une personne qui lutte contre la maladie et qui est venu guérir l'homme de tout mal : le mal de l'esprit et le mal du corps. La scène évangélique qui vient d'être évoquée par l'Évangile de Marc est très éloquente. Elle dit : « Le soir venu, quand fut couché le soleil, on lui apportait tous les malades et les démoniaques » (1, 32). Si je pense aux grandes villes d'aujourd'hui, je me demande où sont les portes devant lesquelles apporter les malades en espérant qu'ils soient guéris ! Jésus n'a jamais évité de les soigner. Il n'a jamais passé son chemin, il n'a jamais tourné son regard d'un autre côté. Et quand un père ou une mère, ou encore simplement des amis lui amenaient un malade afin qu'il le touche et le guérisse, il n'hésitait pas ; la guérison venait avant la loi, même celle aussi sacrée que le repos du sabbat (cf. *Mc* 3, 1-6). Les docteurs de la loi reprochaient à Jésus de guérir le jour du sabbat, il faisait le bien le jour du sabbat. Mais l'amour de Jésus était de donner la santé, de faire le bien : et cela vient toujours en priorité !

Jésus envoie ses disciples accomplir sa même œuvre et leur donne le pouvoir de guérir, c'est-à-dire de s'approcher des malades et d'en prendre soin jusqu'au bout (cf. *Mt* 10, 1). Nous devons bien garder à l'esprit ce qu'il dit aux disciples dans l'épisode de l'aveugle de naissance (*Jn* 9, 1-5). Les disciples — avec l'aveugle devant eux ! — discutaient pour savoir qui avait péché, parce qu'il était né aveugle, lui ou ses parents, pour avoir provoqué sa cécité. Le Seigneur dit clairement : ni lui, ni ses parents ; il est ainsi afin que s'accomplissent en lui les œuvres de Dieu. Et il le guérit. Voilà la gloire de Dieu ! Voilà le devoir de l'Église ! Aider les malades, ne pas se perdre en bavardages, aider toujours, consoler, soulager, être proches des malades ; tel est le devoir.

L'Église invite à la prière constante pour nos proches atteints par la maladie. La prière pour les malades ne doit jamais manquer. Nous devons même prier davantage, tant personnellement qu'en communauté. Pensons à l'épisode évangélique de la femme cananéenne (cf. *Mt* 15, 21-28). C'est une païenne, elle n'appartient pas au peuple d'Israël, mais c'est une païenne qui supplie Jésus de guérir sa fille. Jésus, pour mettre sa foi à l'épreuve, répond d'abord durement : « Je ne peux pas, je dois d'abord penser aux brebis d'Israël ». La femme n'abandonne pas — une mère qui demande de l'aide pour sa créature ne cède jamais ; nous savons tous que les mères luttent pour leurs enfants — et répond : « Même aux petits chiens, lorsque les maîtres ont mangé, on donne quelque chose ! », voulant dire ainsi : « Traite-moi au moins comme un petit chien ! ». Alors Jésus lui dit : « Femme, grande est ta foi ! Qu'il t'advienne selon ton désir ! » (n. 28).

Face à la maladie, même en famille, apparaissent des difficultés, à cause de la faiblesse humaine. Mais, en général, le temps de la maladie accroît la force des liens familiaux. Et je pense à combien il est important d'éduquer les enfants très tôt à la solidarité pendant le temps de la maladie. Une éducation qui met à l'abri de la sensibilité envers la maladie humaine, rend le cœur aride. Et fait en sorte que les jeunes sont « anesthésiés » face à la souffrance des autres, incapables d'affronter la souffrance et de vivre l'expérience de la limite. Combien de fois voyons-nous arriver au travail un homme, une femme, le visage las, qui montre des signes de fatigue, et qui à la question : « Que

t'arrive-t-il ? » répond : « Je n'ai dormi que deux heures parce qu'à la maison, nous veillons à tour de rôle sur la petite fille, le petit garçon, le malade, le grand-père, la grand-mère ». Et la journée continue avec le travail. Ces choses sont héroïques, c'est cela l'héroïcité des familles ! Ces héroïcités cachées qui se font avec tendresse et courage lorsqu'il y a quelqu'un de malade à la maison.

La faiblesse et la souffrance de nos liens d'affection les plus chers et les plus sacrés peuvent être, pour nos enfants et petits-enfants, une école de vie — il est important d'éduquer les enfants, les petits enfants, à comprendre cette proximité de la maladie dans la famille — et le deviennent lorsque les moments de la maladie sont accompagnés par la prière et par la proximité affectueuse et attentionnée de la famille. La communauté chrétienne sait bien que la famille, dans l'épreuve de la maladie, ne doit pas être laissée seule. Et nous devons dire merci au Seigneur pour ces belles expériences de fraternité ecclésiale qui aident les familles à traverser le moment difficile de la douleur et de la souffrance. Cette proximité chrétienne, entre familles, est un véritable trésor pour la paroisse, un trésor de sagesse, qui aide les familles dans les moments difficiles et fait comprendre le Royaume de Dieu mieux que tant de discours ! Ce sont des caresses de Dieu.

La mort

17 juin

Chers frères et sœurs bonjour !

Dans l'itinéraire de catéchèses sur la famille, nous prenons aujourd'hui directement notre inspiration de l'épisode rapporté par l'évangéliste Luc, que nous venons d'écouter (cf. *Lc 7, 11-15*). C'est une scène très émouvante, qui nous montre la compassion de Jésus pour celui qui souffre — dans ce cas une veuve qui a perdu son fils unique — et nous montre également la puissance de Jésus sur la mort.

La mort est une expérience qui concerne toutes les familles, sans aucune exception. Elle fait partie de la vie, pourtant, quand elle touche les membres de la famille, la mort ne réussit jamais à nous apparaître naturelle. Pour les parents, survivre à ses propres enfants est quelque chose de particulièrement déchirant, qui contredit la nature élémentaire des relations qui donnent un sens à la famille elle-même. La perte d'un fils ou d'une fille est comme si le temps s'arrêtait : un précipice s'ouvre, qui engloutit le passé et aussi l'avenir. La mort, qui emporte l'enfant petit ou jeune, est une gifle aux promesses, aux dons et aux sacrifices d'amour joyeusement faits pour la vie que nous avons fait naître. Très souvent, à Sainte-Marthe, des parents viennent avec la photographie d'un fils, d'une fille, un enfant, un jeune homme ou une jeune fille, et ils me disent : « Il s'en est allé, elle s'en est allée ». Et leur regard est profondément douloureux. La mort touche et quand il s'agit d'un enfant, elle touche profondément. Toute la famille reste comme paralysée, muette. Et c'est quelque chose de semblable dont souffre un enfant qui reste seul, à la suite de la perte d'un de ses parents, ou de tous les deux. Cette question : « Mais où est papa ? Où est maman ? » — « Mais il est au ciel » — « Mais pourquoi est-ce que je ne le vois pas ? ». Cette question couvre une angoisse dans le cœur de l'enfant qui reste seul. Le vide de l'abandon qui s'ouvre en lui est d'autant plus angoissant qu'il n'a pas encore l'expérience suffisante pour « donner un nom » à ce qui est arrivé. « Quand revient papa ? Quand revient maman ? ». Que répondre quand l'enfant souffre ? Voilà ce qu'est la mort dans une famille.

Dans ces cas, la mort est comme un trou noir qui s'ouvre dans la vie des familles et auquel nous ne savons donner aucune explication. Parfois, on arrive même à en attribuer la faute à Dieu. Combien de personnes — je les comprends — se fâchent contre Dieu, blasphèment : « Pourquoi m'as-tu enlevé mon fils, ma fille ? Dieu n'est pas là, Dieu n'existe pas ! Pourquoi a-t-il fait cela ? ». Très souvent, nous avons entendu cela. Mais cette colère est un peu ce qui vient du cœur à la suite d'une grande douleur ; la perte d'un fils ou d'une fille, d'un père ou d'une mère, est une grande douleur. Cela arrive sans cesse dans les familles. Dans ces cas, je l'ai dit, la mort est presque comme un abîme. Mais la mort physique a des « complices » qui sont encore pire qu'elle, et qui s'appellent haine, envie, orgueil, avarice, en somme, le péché du monde qui travaille pour la mort et la rend encore plus douloureuse et injuste. Les liens d'affection en famille apparaissent comme les victimes prédestinées et sans défense de ces puissances auxiliaires de la mort, qui accompagnent l'histoire de l'homme. Pensons à l'absurde « normalité » avec laquelle, à certains moments et dans certains lieux, les événements qui ajoutent l'horreur à la mort sont provoqués par la haine et par l'indifférence d'autres êtres humains. Que le Seigneur nous garde de nous habituer à cela !

Au sein du peuple de Dieu, avec la grâce de sa compassion donnée en Jésus, de nombreuses familles démontrent par les faits que la mort n'a pas le dernier mot : cela est un véritable acte de foi. Toutes les fois qu'une famille endeuillée — même par un deuil terrible — trouve la force de conserver la foi et l'amour qui nous unissent à ceux que nous aimons, elle empêche déjà à présent à la mort de tout emporter. L'obscurité de la mort doit être affrontée avec un travail d'amour plus intense. « Mon Dieu, éclaire mes ténèbres ! », est l'invocation de la liturgie du soir. Dans la lumière de la Résurrection du Seigneur, qui n'abandonne aucun de ceux que le Père lui a confiés, nous pouvons ôter son « aiguillon » à la mort, comme disait l'apôtre Paul (1 *Co 15, 55*) ; nous pouvons l'empêcher de nous empoisonner la vie, de rendre vains nos liens d'affection, de nous faire tomber dans le vide le plus obscur.

Dans cette foi, nous pouvons nous consoler l'un l'autre, en sachant que le Seigneur a vaincu la mort une fois pour toutes. Nos proches n'ont pas disparu dans l'obscurité du néant : l'espérance

nous assure qu'ils sont entre les mains bonnes et fortes de Dieu. L'amour est plus fort que la mort. C'est pour cela que la voie est de faire grandir l'amour, de le rendre plus solide, et l'amour nous protégera jusqu'au jour où chaque larme sera essuyée, lorsqu'« il n'y aura plus de mort, de pleur, de cri et de peine » (*Ap* 21, 4). Si nous nous laissons soutenir par cette foi, l'expérience du deuil peut générer une plus forte solidarité des liens familiaux, une nouvelle ouverture à la douleur des autres familles, une nouvelle fraternité avec les familles qui naissent et renaissent dans l'espérance. Naître et renaître dans l'espérance, cela nous donne la foi. Mais je voudrais souligner la dernière phrase de l'Évangile que nous avons entendue aujourd'hui (cf. *Lc* 7, 11-15). Après que Jésus a ramené à la vie ce jeune, fils de la mère qui était veuve, l'Évangile dit : « Jésus le rendit à sa mère ». Et telle est notre espérance ! Tous nos proches qui sont partis, le Seigneur nous les rendra et nous nous retrouverons. Cette espérance ne déçoit pas ! Rappelons-nous bien de ce geste de Jésus : « Et Jésus le rendit à sa mère », le Seigneur fera de même avec tous nos proches dans la famille !

Cette foi nous protège de la vision nihiliste de la mort, ainsi que des fausses consolations du monde, de sorte que la vérité chrétienne « ne risque pas de se mélanger avec des mythologies de différents genres », cédant aux « rites de la superstition, ancienne ou moderne » (Benoît XVI, Angélus du 2 novembre 2008). Il est aujourd'hui nécessaire que les pasteurs et tous les chrétiens expriment de façon concrète le sens de la foi à l'égard de l'expérience familiale du deuil. On ne doit pas nier le droit de pleurer — nous devons pleurer dans le deuil —, même Jésus « pleura » et fut « profondément troublé » pour le deuil grave d'une famille qu'il aimait (*Jn* 11, 33-37). Nous pouvons plutôt puiser dans le témoignage simple et fort de tant de familles qui ont su saisir, dans le très difficile passage de la mort, également le passage certain du Seigneur, crucifié et ressuscité, avec son irrévocable promesse de résurrection des morts. Le travail de l'amour de Dieu est plus fort que le travail de la mort. C'est de cet amour, c'est précisément de cet amour que nous devons nous faire « complices » actifs, avec notre foi ! Et souvenons-nous de ce geste de Jésus : « Et Jésus le rendit à sa mère », il fera de même avec tous nos proches et avec nous quand nous nous rencontrerons, lorsque la mort sera définitivement vaincue en nous. Celle-ci est vaincue par la croix de Jésus. Jésus nous rassemblera tous en famille !

Déchirures

24 juin

Chers frères et sœurs,

Lors des dernières catéchèses, nous avons parlé de la famille qui vit les fragilités de la condition humaine, la pauvreté, la maladie, la mort. Aujourd'hui, nous réfléchissons aux blessures qui s'ouvrent précisément au sein de la coexistence familiale. C'est-à-dire quand, dans la même famille, l'on se fait du mal. C'est la chose la plus grave !

Nous savons bien que dans toutes les histoires familiales, les moments où l'intimité des affections les plus grandes est offensée par le comportement de ses membres ne manquent pas. Des paroles et des actions (et omissions !) qui, au lieu d'exprimer de l'amour, le soustraient, ou, pire encore, le mortifient. Lorsque ces blessures, qui sont encore remédiables, sont négligées, elles s'aggravent : elles se transforment en arrogance, hostilité, mépris. Et à ce stade, elles peuvent devenir des déchirures profondes, qui divisent le mari et la femme, et les encouragent à aller chercher ailleurs de la compréhension, du soutien et du réconfort. Mais souvent, ces « soutiens » ne pensent pas au bien de la famille !

Le délitement de l'amour conjugal répand du ressentiment dans les relations. Et souvent, la désagrégation « retombe » sur les enfants.

Voilà, les enfants. Je voudrais m'arrêter un peu sur ce point. Malgré notre sensibilité en apparence évoluée, et toutes nos analyses psychologiques raffinées, je me demande si nous ne nous sommes pas aussi anesthésiés par rapport aux blessures de l'âme des enfants. Plus l'on cherche à compenser par des cadeaux et des friandises, plus l'on perd le sens des blessures — plus douloureuses et profondes — de l'âme. Nous parlons beaucoup des troubles comportementaux, de santé psychique, de bien-être de l'enfant, d'anxiété des parents et des enfants... Mais savons-nous encore ce qu'est une blessure de l'âme ? Sentons-nous le poids de la montagne qui écrase l'âme d'un enfant, dans les familles où l'on se traite mal et où l'on se fait du mal, jusqu'à briser le lien de la fidélité conjugale ? Quel poids ont nos choix — de mauvais choix par exemple — combien pèsent-ils sur l'âme des enfants ? Quand les adultes perdent la tête, quand chacun pense uniquement à lui-même, quand papa et maman se font du mal, l'âme des enfants souffre beaucoup, elle éprouve un sentiment de désespoir. Et ce sont des blessures qui laissent une trace pour toute la vie.

Dans la famille, tout est lié : lorsque son âme est blessée quelque part, l'infection contamine tout le monde. Et quand un homme et une femme qui se sont engagés à n'être « qu'une seule chair » et à former une famille, pensent de manière obsessionnelle à leurs exigences de liberté et de gratification, cette distorsion porte profondément atteinte au cœur et à la vie des enfants. Combien de fois les enfants se cachent pour pleurer seuls... Nous devons bien comprendre cela. Mari et femme sont une seule chair. Mais leurs enfants sont la chair de leur chair. Si nous pensons à la dureté avec laquelle Jésus somme les adultes de ne pas scandaliser les petits — nous avons entendu l'extrait de l'Évangile — (cf. *Mt* 18, 6), nous pouvons mieux comprendre également sa parole sur la grave responsabilité de protéger le lien conjugal qui donne son origine à la famille humaine (cf. *Mt* 19, 6-9). Quand l'homme et la femme sont devenus une seule chair, toutes les blessures et tous les abandons du papa et de la maman ont une incidence sur la chair vivante des enfants.

Il est vrai, d'autre part, qu'il y a des cas où la séparation est inévitable. Parfois, elle peut devenir moralement nécessaire, lorsque justement, il s'agit de soustraire le conjoint le plus faible, ou les enfants en bas âge, aux blessures les plus graves causées par l'abus et par la violence, par l'avilissement et par l'exploitation, par l'extranéité et par l'indifférence.

Grâce à Dieu, ceux qui, soutenus par la foi et par l'amour envers leurs enfants, témoignent leur fidélité à un lien auquel ils ont cru, pour autant qu'il apparaisse impossible de le faire revivre, ne manquent pas. Néanmoins, toutes les personnes séparées ne ressentent pas cette vocation. Tous ne reconnaissent pas, dans la solitude, un appel du Seigneur adressé à eux. Autour de nous, nous trouvons plusieurs familles dans des situations dites irrégulières — personnellement, je n'aime pas ce terme — et nous nous posons de nombreuses questions. Comment les aider ? Comment les

accompagner ? Comment les accompagner afin que les enfants ne deviennent pas les otages du papa ou de la maman ?

Demandons au Seigneur une foi grande, pour regarder la réalité avec le regard de Dieu; et une grande charité, pour rapprocher les personnes de son cœur miséricordieux.

La famille blessée

5 août

Chers frères et sœurs, bonjour !

Avec cette catéchèse, nous reprenons notre réflexion sur la famille. Après avoir parlé, la dernière fois, des familles blessées à cause des incompréhensions des conjoints, je voudrais aujourd'hui porter notre attention sur une autre réalité : comment prendre soin de ceux qui, suite à l'échec irréversible de leur lien matrimonial, ont entrepris une nouvelle union.

L'Église sait bien qu'une telle situation contredit le Sacrement chrétien. Toutefois, son regard de maîtresse puise toujours à un cœur de mère; un cœur qui, animé par l'Esprit Saint, cherche toujours le bien et le salut des personnes. Voilà pourquoi elle sent le devoir, « par amour de la vérité », de « bien discerner les diverses situations ». C'est ainsi que s'exprimait saint Jean-Paul II, en donnant comme exemple la différence entre ceux qui ont subi la séparation par rapport à ceux qui l'ont provoquée. Il faut faire ce discernement.

De plus, si nous considérons également ces nouveaux liens avec les yeux des plus petits — et les enfants regardent — avec les yeux des enfants, nous constatons encore plus l'urgence de développer dans nos communautés un accueil réel à l'égard des personnes qui vivent dans ces situations. C'est pour cela qu'il est important que le style de la communauté, son langage, ses attitudes, soient toujours attentifs aux personnes, à partir des petits. Ce sont eux qui souffrent le plus, dans ces situations. Du reste, comment pourrions-nous recommander à ces parents de faire tout leur possible pour éduquer leurs enfants à la vie chrétienne, en leur donnant l'exemple d'une foi convaincue et pratiquée, si nous les tenions à distance de la vie de la communauté, comme s'ils étaient excommuniés? Il faut faire en sorte de ne pas ajouter d'autres poids à ceux que les enfants, dans ces situations, doivent déjà porter! Malheureusement, le nombre de ces enfants et de ces jeunes est véritablement élevé. Il est important qu'ils sentent l'Église comme une mère attentive à tous, toujours disposée à l'écoute et à la rencontre.

En vérité, au cours des dernières décennies, l'Église n'a été ni insensible, ni inactive. Grâce à l'approfondissement accompli par les pasteurs, guidé et confirmé par mes prédécesseurs, s'est beaucoup accrue la conscience de la nécessité d'un accueil fraternel et attentif, dans l'amour et la vérité, à l'égard des baptisés qui ont établi une nouvelle vie commune après l'échec du mariage sacramentel; en effet, ces personnes ne sont nullement excommuniées : ne les excommuniez pas ! Et il ne faut absolument pas les traiter comme telles : elles font toujours partie de l'Église.

Le Pape Benoît XVI est intervenu sur cette question, en sollicitant un discernement attentif et un accompagnement pastoral sage, en sachant qu'il n'existe pas de « simples recettes » (*Discours à la VIIe rencontre mondiale des familles*, Milan, 2 juin 2012, réponse n. 5).

D'où l'invitation répétée des pasteurs à manifester ouvertement et avec cohérence la disponibilité de la communauté à les accueillir et à les encourager, afin qu'ils vivent et développent toujours plus leur appartenance au Christ et à l'Église à travers la prière, l'écoute de la Parole de Dieu, la participation fréquente à la liturgie, l'éducation chrétienne des enfants, la charité et le service aux pauvres, l'engagement en vue de la justice et de la paix.

L'icône biblique du Bon Pasteur (*Jn 10, 11-18*) résume la mission que Jésus a reçue du Père : celle de donner sa vie pour ses brebis. Cette attitude est un modèle également pour l'Église, qui accueille ses enfants comme une mère qui donne sa vie pour eux. « L'Église est appelée à être toujours la maison ouverte du Père [...] — Ne fermez pas les portes! Ne fermez pas les portes! — « Tous peuvent participer de quelque manière à la vie ecclésiale, tous peuvent faire partie de la communauté. L'Église [...] est la maison paternelle où il y a de la place pour chacun avec sa vie difficile » (Exhort. apost. *Evangelii gaudium*, n. 47).

De la même façon, tous les chrétiens sont appelés à imiter le Bon Pasteur. Les familles chrétiennes en particulier peuvent collaborer avec Lui, en prenant soin des familles blessées, en les accompagnant dans la vie de foi de la communauté. Que chacun accomplisse son rôle en adoptant

l'attitude du Bon Pasteur, qui connaît chacune de ses brebis et qui n'exclut personne de son amour infini !

La fête

12 août

Chers frères et sœurs, bonjour !

Aujourd'hui, nous commençons un petit parcours de réflexion sur trois dimensions qui marquent, pour ainsi dire, le rythme de la vie familiale : *la fête, le travail, la prière*.

Commençons par la fête. Aujourd'hui, nous parlerons de la fête. Et disons tout de suite que la fête est une invention de Dieu. Rappelons la conclusion du récit de la création, dans le Livre de la Genèse, que nous avons écouté : « Dieu conclut au septième jour l'ouvrage qu'il avait fait et, au septième jour, il chôma, après tout l'ouvrage qu'il avait fait. Dieu bénit le septième jour et le sanctifia, car il avait chômé après tout son ouvrage de création » (*Gn 2, 2-3*). Dieu lui-même nous enseigne l'importance de consacrer un moment à contempler et à jouir de ce qui a été bien fait dans le travail. Je parle de travail, naturellement, pas uniquement dans le sens du métier et de la profession, mais dans un sens plus large : chaque action par laquelle nous, hommes et femmes, pouvons collaborer à l'œuvre créatrice de Dieu.

La fête n'est donc pas la paresse de demeurer dans un fauteuil, ou l'ivresse d'une évasion futile, non. La fête est avant tout un regard aimant et reconnaissant sur le travail bien fait; nous célébrons un travail. Vous aussi, jeunes mariés, êtes en train de fêter le travail d'une belle période de fiançailles : et c'est une bonne chose ! C'est le moment de regarder les enfants, ou les petits-enfants qui sont en train de grandir, et de penser : comme c'est beau ! C'est le moment de regarder notre maison, les amis que nous accueillons, la communauté qui nous entoure, et penser : quelle bonne chose ! C'est ce que Dieu a fait lorsqu'il a créé le monde. Et il le fait continuellement, parce que Dieu crée toujours, même en ce moment !

Il peut arriver qu'une fête arrive dans des circonstances difficiles ou douloureuses, et on la célèbre sans doute avec « une boule dans la gorge ». Pourtant, même dans ces cas, demandons à Dieu la force de ne pas la vider complètement de son sens. Vous, mamans et papas, savez bien cela : combien de fois, par amour pour les enfants, êtes-vous capables de faire abstraction des préoccupations pour faire en sorte qu'ils vivent bien la fête, qu'ils goûtent le bon sens de la vie ! Il y a tant d'amour en cela !

Même dans le cadre du travail, parfois — sans se soustraire aux devoirs ! — nous savons « infiltrer » quelques étincelles de fête : un anniversaire, un mariage, une nouvelle naissance, de même qu'un départ ou une nouvelle arrivée..., c'est important. Il est important de faire la fête. Ce sont des moments de familiarité dans l'engrenage de la machine productive : cela nous fait du bien !

Mais le vrai moment de la fête suspend le travail professionnel, et il est sacré parce que cela rappelle à l'homme et à la femme qu'ils sont faits à l'image de Dieu, qui n'est pas esclave du travail, mais Seigneur, et de ce fait nous ne devons jamais, nous non plus, être esclaves du travail, mais des « seigneurs ». Il existe un commandement pour cela, un commandement qui concerne tout le monde, et qui n'exclut personne ! Nous savons cependant qu'il y a des millions d'hommes et de femmes et même des enfants esclaves du travail ! En ce moment, il y a des esclaves, ils sont exploités, esclaves du travail et cela va à l'encontre de Dieu et à l'encontre de la dignité de la personne humaine ! L'obsession du profit économique et de l'efficacité technique mettent en péril les rythmes humains de la vie, parce que la vie a ses rythmes humains. Le temps du repos, surtout le repos dominical, nous est destiné afin que nous puissions jouir de ce qui ne se produit pas et ne se consomme pas, de ce qui ne s'achète ni ne se vend. Et nous voyons en revanche que l'idéologie du profit et de la consommation veut aussi s'approprier la fête : celle-ci aussi est parfois réduite à une « affaire », à une façon de faire de l'argent et de le dépenser. Mais est-ce pour cela que nous travaillons ? L'avidité de consommation, qui comporte aussi le gaspillage, est un mauvais virus qui, du reste, fait que nous nous sentons, en fin de compte, plus fatigués qu'avant. Elle nuit au travail véritable, consume la vie. Les rythmes dérégés de la fête font des victimes, souvent jeunes.

Enfin, le temps de la fête est sacré parce que Dieu l'habite de façon spéciale. L'Eucharistie dominicale apporte à la fête toute la grâce de Jésus Christ : sa présence, son amour, son sacrifice, sa façon de nous rassembler en une communauté, d'être avec nous... Et ainsi, chaque réalité reçoit son

sens plénier : le travail, la famille, les joies et les peines de chaque jour, même la souffrance et la mort; tout est transfiguré par la grâce du Christ.

La famille est dotée d'une compétence extraordinaire pour comprendre, orienter et soutenir la valeur authentique du temps de la fête. Mais comme les fêtes en famille sont belles, elles sont superbes ! Et en particulier la fête du dimanche. Ce n'est bien entendu pas un hasard si les fêtes où il y a de la place pour toute la famille sont les plus réussies !

La vie familiale elle-même, regardée avec les yeux de la foi, nous apparaît supérieure aux efforts qu'elle nous coûte. Elle nous apparaît comme un chef-d'œuvre de simplicité, beau, précisément parce qu'il n'est pas artificiel, pas factice, mais capable d'incorporer en lui tous les aspects de la vraie vie. Cela nous apparaît comme une « très bonne » chose, comme l'a dit Dieu au terme de la création de l'homme et de la femme (cf. *Gn 1, 31*). Ainsi, la fête est un précieux cadeau de Dieu; un cadeau précieux que Dieu a fait à la famille humaine : ne l'abîmons pas !

Le travail

19 août

Chers frères et sœurs, bonjour !

Après avoir réfléchi sur la valeur de la fête dans la vie de la famille, nous nous arrêtons aujourd'hui sur l'élément complémentaire, qui est celui du *travail*. Tous deux font partie du dessein créateur de Dieu, la fête et le travail.

Le travail, dit-on communément, est nécessaire pour faire vivre la famille, faire grandir les enfants, pour assurer à ses proches une vie digne. La chose la plus belle que l'on puisse dire d'une personne sérieuse et honnête est : « C'est un travailleur », c'est vraiment quelqu'un qui travaille, c'est quelqu'un qui dans la communauté, ne vit pas aux crochets des autres. J'ai vu qu'il y a beaucoup d'Argentins aujourd'hui, je dis donc comme l'on dit chez nous : « No vive de arriba ».

Et en effet, le travail, sous ses innombrables formes, à partir de celle au foyer, prend soin également du bien commun. Et où apprend-on ce style de vie laborieux? On l'apprend avant tout dans la famille. *La famille éduque au travail par l'exemple des parents* : le père et la mère qui travaillent pour le bien de la famille et de la société.

Dans l'Évangile, la Sainte Famille de Nazareth apparaît comme une famille de travailleurs, et Jésus lui-même est appelé « fils du charpentier » (*Mt* 13, 55) ou même « le charpentier » (*Mt* 6, 3). Et saint Paul ne manquera pas d'avertir les chrétiens : « Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus » (*2 Th* 3, 10). — C'est une bonne recette pour maigrir cela, on ne travaille pas, on ne mange pas ! — L'apôtre se réfère de façon explicite au faux spiritualisme de certains qui, de fait, vivent aux crochets de leurs frères et sœurs « ne travaillant pas du tout » (*2 Th* 3, 11). L'occupation du travail et la vie de l'esprit, dans la conception chrétienne, ne sont en aucun cas en opposition entre eux. Il est important de bien comprendre cela ! Prière et travail peuvent et doivent aller de pair en harmonie, comme l'enseigne saint Benoît. Le manque de travail nuit également à l'esprit, tout comme le manque de prière nuit également à l'activité pratique.

Travailler — je le répète, sous d'innombrables formes — est le propre de la personne humaine. Cela exprime sa dignité d'être créée à l'image de Dieu. C'est pourquoi on dit que le travail est sacré. Et c'est pourquoi la gestion de l'emploi est une grande responsabilité humaine et sociale, qui ne peut être laissée aux mains de quelques-uns ou abandonnée à un « marché » sacralisé. Provoquer une perte d'emplois signifie provoquer un grave dommage social. Je suis triste lorsque je vois qu'il y a des gens sans travail, qui ne trouvent pas de travail et qui n'ont pas la dignité d'apporter de quoi manger à la maison. Et je me réjouis tant quand je vois que les gouvernants font beaucoup d'efforts pour trouver des postes de travail et pour faire en sorte que tous aient un travail. Le travail est sacré, le travail donne de la dignité à une famille. Nous devons prier afin que ne manque pas le travail dans une famille.

Donc le travail aussi, comme la fête, fait partie du dessein de Dieu Créateur. Dans le livre de la Genèse, le thème de la terre comme maison-jardin, confiée au soin et au travail de l'homme (*2, 8.15*), est anticipé par un passage très touchant : « Au temps où Yahvé Dieu fit la terre et le ciel, il n'y avait encore aucun arbuste des champs sur la terre et aucune herbe des champs n'avait encore poussé, car Yahvé Dieu n'avait pas fait pleuvoir sur la terre et il n'y avait pas d'homme pour cultiver le sol. Toutefois, un flot montait de terre et arrosait toute la surface du sol » (*2, 4b-6a*). Ce n'est pas du romantisme, mais c'est la révélation de Dieu; et nous avons la responsabilité de la comprendre et de l'assimiler entièrement. L'encyclique *Laudato si'*, qui propose une écologie intégrale, contient également ce message : la beauté de la terre et la dignité du travail sont faites pour être unies. Elles vont de pair : la terre devient belle lorsqu'elle est travaillée par l'homme. Quand le travail se détache de l'alliance de Dieu avec l'homme et la femme, lorsqu'il se sépare de leurs qualités spirituelles, lorsqu'il est otage de la logique du seul profit et qu'il méprise les liens d'affection de la vie, l'aviissement de l'âme contamine tout : même l'air, l'eau, l'herbe, la nourriture... La vie civile se corrompt et l'*habitat* se détériore. Et les conséquences frappent surtout les plus pauvres et les familles les plus pauvres. L'organisation moderne du travail montre parfois une dangereuse tendance à considérer la famille comme une gêne, un poids, une passivité, pour la productivité du

travail. Mais demandons-nous : quelle productivité? Et pour qui? Ce que l'on appelle la « ville intelligente » est sans aucun doute riche de services et d'organisation; mais, par exemple, elle est souvent hostile aux enfants et aux personnes âgées.

Parfois, l'intérêt de ceux qui projettent réside dans la gestion d'une main d'œuvre individuelle, pouvant être assemblée et utilisée ou mise au rebut selon l'intérêt économique. La famille est un banc d'essai important. Lorsque l'organisation du travail la retient en otage, ou en empêche même le chemin, alors nous sommes certains que la société humaine a commencé à travailler contre elle-même !

Les familles chrétiennes reçoivent de cette conjoncture un grand défi et une grande mission. Elles détiennent les fondements de la création de Dieu : l'identité et le lien de l'homme et de la femme, la génération des enfants, le travail qui domestique la terre et rend le monde habitable. La perte de ces fondements est un problème très grave, et dans la maison commune, il y a déjà trop de fissures ! Cette tâche n'est pas facile. Parfois, les associations familiales peuvent avoir l'impression d'être comme David face à Goliath... Mais nous savons comment ce défi a fini ! Cela exige de la foi et de l'audace. Que Dieu nous accorde d'accueillir avec joie et espérance son appel, en ce moment difficile de notre histoire, l'appel au travail pour conférer une dignité à soi-même et à sa famille.

Le temps de la prière

26 août

Chers frères et sœurs, bonjour !

Après avoir réfléchi sur la manière dont la famille vit les temps de la fête et du travail, nous prenons à présent en considération *le temps de la prière*. La plainte la plus fréquente des chrétiens concerne précisément le temps : « Je devrais prier davantage...; je voudrais le faire, mais souvent je n'ai pas le temps ». Nous l'entendons sans cesse. Le regret est sincère, assurément, car le cœur humain cherche toujours la prière, même sans le savoir; et s'il ne la trouve pas, il n'est pas en paix. Mais pour qu'ils se rencontrent, il faut cultiver dans son cœur un amour « chaleureux » pour Dieu, un amour affectif.

Nous pouvons nous poser une question très simple. C'est une bonne chose de croire en Dieu de tout son cœur, d'espérer qu'il nous aide dans les difficultés, de ressentir le devoir de lui rendre grâce. Tout cela est juste. Mais *aimons-nous un peu le Seigneur* ? La pensée de Dieu nous émeut-elle, nous émerveille-t-elle, nous attendrit-elle ?

Pensons à la formulation du grand commandement, qui soutient tous les autres : « *Tu aimeras Yahvé, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton pouvoir* » (Dt 6, 5; cf. 22, 37). La formule utilise la langage intensif de l'amour, en le transposant à Dieu. Voilà, l'esprit de prière habite avant tout là. Et s'il habite là, *il y habite tout le temps* et n'en sort jamais. Réussissons-nous à penser à Dieu comme à la caresse qui nous tient en vie, avant laquelle il n'existe rien ? Une caresse de laquelle rien, même pas la mort, ne peut nous détacher ? Ou bien pensons-nous à lui seulement comme le grand Être, le Tout-Puissant qui a fait toute chose, le Juge qui contrôle chaque action ? Tout cela est vrai, naturellement. Mais ce n'est que quand Dieu est celui pour qui tous ceux que nous aimons éprouvent de l'affection, que le sens de ces mots prend sa plénitude. Alors nous nous sentons heureux, et aussi un peu perdus, car il pense à nous et surtout il nous aime ! Cela n'est-il pas impressionnant ? Cela n'est-il pas impressionnant que Dieu nous caresse avec un amour de Père ? C'est si beau ! Il pouvait simplement se faire reconnaître comme l'Être suprême, donner ses commandements et attendre les résultats. En revanche, Dieu a fait infiniment plus que cela. Il nous accompagne sur le chemin de la vie, il nous protège, il nous aime.

Si l'affection pour Dieu n'allume pas le feu, l'esprit de la prière ne réchauffe pas le temps. Nous pouvons aussi multiplier nos paroles, « comme le font les païens » dit Jésus; ou bien également exhiber nos rites « comme le font les pharisiens » (cf. Mt 6, 5.7). Un cœur habité par l'affection pour Dieu fait devenir prière également une pensée sans mots, ou une invocation devant une image sacrée, ou un baiser envoyé vers l'Église. C'est beau quand les mamans enseignent à leurs petits enfants à envoyer un baiser à Jésus ou à la Vierge. Combien de tendresse se trouve en cela ! A ce moment le cœur des enfants se transforme en lieu de prière. Et c'est un don de l'Esprit Saint. N'oublions jamais de demander ce don pour chacun de nous ! C'est parce que l'Esprit de Dieu a cette manière spéciale de dire dans nos cœurs « Abba » - « Père », qu'il nous enseigne à dire « Père » précisément comme le disait Jésus, d'une manière que nous ne pourrions jamais trouver seuls (cf. Ga 4, 6). *C'est en famille que l'on apprend à demander et à apprécier ce don de l'Esprit*. Si on l'apprend avec la même spontanéité avec laquelle on apprend à dire « papa » et « maman », on l'a appris pour toujours. Quand cela se produit, le temps de toute la vie familiale est enveloppé au sein de l'amour de Dieu, et cherche spontanément le temps de la prière.

Le temps de la famille, nous le savons bien, est un temps compliqué et rempli de personnes, d'affaires et de préoccupations. Il y en a toujours peu, il ne suffit jamais, il y a tant de choses à faire. Celui qui a une famille apprend vite à résoudre une équation que même les grands mathématiciens ne savent pas résoudre : en vingt-quatre heures, il réussit à faire ce qui demande le double du temps ! Il y a des mamans et des papas qui pourraient remporter le prix Nobel pour cela. De 24 heures ils réussissent à en faire 48 : je ne sais pas comment ils font, mais ils se bougent et le font ! Il y a tellement de travail dans une famille !

L'esprit de la prière restitue le temps à Dieu, sort de l'obsession d'une vie à laquelle il manque toujours le temps, retrouve la paix des choses nécessaires, et découvre la joie de dons inattendus. De

bonnes guides pour cela sont les sœurs Marthe et Marie, dont parle l'Évangile que nous avons écouté; elles apprirent de Dieu l'harmonie des rythmes familiaux : la beauté de la fête, la sérénité du travail, l'esprit de la prière (cf. *Lc* 10, 38-42). La visite de Jésus, qu'elles aimaient bien, était leur fête. Mais un jour, Marthe apprit que le travail de l'hospitalité, bien qu'important, n'est pas tout, mais qu'écouter le Seigneur, comme le faisait Marie, était la chose vraiment essentielle, la « meilleure part » du temps. La prière jaillit de l'écoute de Jésus, de la lecture de l'Évangile. N'oubliez pas, il faut tous les jours lire un passage de l'Évangile. La prière jaillit de l'intimité avec la Parole de Dieu. Cette intimité existe-t-elle dans notre famille? Avons-nous un Évangile à la maison? L'ouvrons-nous quelques fois pour le lire ensemble? Le méditons-nous en récitant le chapelet? L'Évangile lu et médité en famille est comme un bon pain qui nourrit le cœur de tous. Et le matin et le soir, et quand nous nous mettons à table, apprenons à dire ensemble une prière, avec beaucoup de simplicité : c'est Jésus qui vient parmi nous, comme il allait dans les familles de Marthe, Marie et Lazare. Il y a une chose qui me tient beaucoup à cœur et que j'ai constatée dans les villes : il y a des enfants qui n'ont pas appris à faire le signe de la croix ! Mais toi maman, papa, apprend à ton enfant à prier, à faire le signe de la croix : cela est l'un des beaux devoirs des mamans et des papas !

Dans la prière de la famille, dans ses moments forts et dans ses passages difficiles, nous sommes confiés les uns aux autres, pour que chacun de nous en famille soit protégé par l'amour de Dieu !

La famille : reflet de l'alliance avec Dieu

2 septembre

Chers frères et sœurs, bonjour !

Dans notre dernier bout de chemin de catéchèses sur la famille, ouvrons les yeux sur la façon dont celle-ci vit la responsabilité de *communiquer la foi*, de transmettre la foi, aussi bien en son sein qu'à l'extérieur.

Dans un premier temps, certaines expressions évangéliques peuvent nous venir à l'esprit, qui semblent opposer les liens de la famille et le fait de suivre Jésus. Par exemple, ces paroles fortes que nous connaissons tous et avons entendues : « Qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. Qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi. Qui ne prend pas sa croix et ne suit pas derrière moi n'est pas digne de moi » (Mt 10, 37-38).

Naturellement, Jésus n'entend pas par là effacer le quatrième commandement, qui est le premier grand commandement envers les personnes. Les trois premiers sont en rapport à Dieu, et ce verset est en rapport aux personnes. Et nous ne pouvons pas non plus penser que le Seigneur, après avoir accompli son miracle pour les époux de Cana, après avoir consacré le lien conjugal entre l'homme et la femme, après avoir restitué fils et filles à la vie familiale, nous demande d'être insensibles à ces liens ! L'explication n'est pas là. Au contraire, quand Jésus affirme la primauté de la foi en Dieu, il ne trouve pas de comparaison plus significative que les sentiments familiaux. Et d'autre part, ces mêmes liens familiaux, au sein de l'expérience de la foi et de l'amour de Dieu, sont transformés, sont « investis » d'un sens plus grand et deviennent capables *de se dépasser*, pour créer une paternité et une maternité plus amples, et pour accueillir comme des frères et sœurs ceux qui se trouvent aux confins de tout lien également. Un jour, à celui qui lui dit qu'il y avaient dehors sa mère et ses frères qui le cherchaient, Jésus répondit, indiquant à ses disciples : « Voici ma mère et mes frères ! Quiconque fait la volonté de Dieu, celui-là m'est un frère et une sœur et une mère » (Mc 3, 34-35).

La sagesse des sentiments qui ne s'achètent ni ne se vendent est le meilleur don du génie familial. C'est précisément en famille que nous apprenons à grandir dans cette atmosphère de sagesse des liens. Leur « grammaire » s'apprend là, autrement il est bien difficile de l'apprendre. Et c'est précisément le langage à travers lequel Dieu se fait comprendre de tous.

L'invitation à mettre les liens familiaux dans le domaine de l'obéissance de la foi et de l'alliance avec le Seigneur ne les gêne pas ; au contraire, elle les protège, les libère de l'égoïsme, les met à l'abri de la dégradation, les sauve pour la vie qui ne meurt pas. La diffusion d'un style familial dans les relations humaines est *une bénédiction pour les peuples* : elle ramène l'espérance sur la terre. Quand les sentiments familiaux se laissent convertir au témoignage de l'Évangile, ils deviennent capables de choses impensables, qui font toucher du doigt les œuvres de Dieu, ces œuvres que Dieu accomplit dans l'histoire, comme celles que Jésus a accomplies pour les hommes, les femmes, les enfants qu'il a rencontrés. Un seul sourire miraculeusement arraché au désespoir d'un enfant abandonné, qui recommence à vivre, nous explique mieux que mille traités théologiques l'action de Dieu dans le monde. Un seul homme et une seule femme, capables de risquer et de se sacrifier pour le fils de quelqu'un d'autre et pas seulement pour le leur, nous expliquent des choses de l'amour que beaucoup de scientifiques ne comprennent plus. Et là où il y a ces sentiments familiaux, naissent ces gestes du cœur qui sont plus éloquents que les mots. Le geste de l'amour... Cela fait réfléchir.

La famille qui répond à l'appel de Jésus *remet l'administration du monde à l'alliance de l'homme et de la femme avec Dieu*. Pensez au développement de ce témoignage, aujourd'hui. Imaginons que le gouvernail de l'histoire (de la société, de l'économie, de la politique) soit remis — enfin ! — à l'alliance de l'homme et de la femme, afin qu'ils le gouvernent avec le regard tourné vers la génération suivante. Les thèmes de la terre et de la maison, de l'économie et du travail, joueraient une musique bien différente !

Si nous redonnons un rôle — à partir de l'Église — à la famille qui écoute la Parole de Dieu et la met en pratique, nous deviendrons comme le bon vin des noces de Cana, nous fermenterons comme le levain de Dieu !

En effet, l'alliance de la famille avec Dieu est appelée aujourd'hui à contrecarrer la désertification communautaire de la ville moderne. Mais nos villes ont été désertées par manque d'amour, par manque de sourire. Il y a tant de divertissements, tant de choses pour perdre du temps, pour faire rire, mais il manque l'amour. Le sourire d'une famille est capable de vaincre cette désertification de nos villes. Et cela est la victoire de l'amour de la famille. Aucune ingénierie économique et politique n'est en mesure de substituer cet apport des familles. Le projet de Babel érige des gratte-ciel sans vie. L'Esprit de Dieu, en revanche, fait fleurir les déserts (cf. *Is 32, 15*). Nous devons sortir des tours et des salles blindées des élites, pour fréquenter à nouveau les maisons et les espaces ouverts des multitudes, ouvertes à l'amour de la famille.

La communion des charismes — ceux qui sont donnés au sacrement du mariage et ceux qui sont accordés à la consécration pour le Royaume de Dieu — est destinée à transformer l'Église en un lieu pleinement familial pour la rencontre avec Dieu. Avançons sur ce chemin, ne perdons pas l'espérance. Là où il y a une famille ayant de l'amour, cette famille est capable de réchauffer le cœur de toute une ville avec son témoignage d'amour.

Priez pour moi, prions les uns pour les autres, afin que nous devenions capables de reconnaître et de soutenir les visites de Dieu. L'Esprit apportera une joyeuse pagaille dans les familles chrétiennes, et la ville de l'homme sortira de la dépression !

APPEL

Ces jours-ci, la fin de la Deuxième guerre mondiale est également commémorée en Extrême-Orient. Je renouvelle ma fervente prière au Seigneur de chacun afin que, par l'intercession de la Vierge Marie, le monde d'aujourd'hui n'ait pas à vivre les horreurs et les épouvantables souffrances de telles tragédies — Mais il les vit ! — . C'est aussi le désir permanent des peuples, en particulier de ceux qui sont victimes des différents conflits sanglants en cours. Les minorités persécutées, les chrétiens persécutés, la folie de la destruction, et ensuite ceux qui fabriquent et trafiquent les armes, des armes ensanglantées, des armes maculées du sang de tant d'innocents. Jamais plus la guerre ! Tel est le cri emplis de souffrance qui s'élève de nos cœurs, et des cœurs de tous les hommes et les femmes de bonne volonté, vers le Prince de la paix.

La famille et la paroisse

9 septembre

Chers frères et sœurs, bonjour !

Je voudrais aujourd'hui arrêter notre attention sur le *lien entre la famille et la communauté chrétienne*. C'est un lien, pour ainsi dire, « naturel », car l'Église est une famille spirituelle et la famille est une petite Église (cf. *Lumen gentium*, n. 9).

La communauté chrétienne est la maison de ceux qui croient en Jésus comme source de la fraternité entre tous les hommes. L'Église marche au milieu des peuples, dans l'histoire des hommes et des femmes, des pères et des mères, des fils et des filles : c'est l'histoire qui compte pour le Seigneur. Les grands événements des puissances de ce monde sont écrits dans les livres d'histoire et restent là. Mais l'histoire des liens d'affections humains s'écrit directement dans le cœur de Dieu ; et c'est l'histoire qui demeure pour l'éternité. Tel est le lieu de la vie et de la foi. La famille est le lieu de notre initiation — irremplaçable, indélébile — à cette histoire. À cette histoire de vie en plénitude, qui finira dans la contemplation de Dieu pour toute l'éternité au Ciel, mais qui commence en famille ! C'est pour cela que la famille est si importante.

Le Fils de Dieu apprit l'histoire humaine par cette voie, et il la parcourut jusqu'au bout (cf. *He* 2, 18 ; 5, 8). Il est beau de recommencer à contempler Jésus et les signes de ce lien : Il naquit dans une famille et c'est là qu'« il apprit le monde » : une échoppe, quatre maisons, un petit village de rien du tout. Pourtant, en vivant pendant trente ans cette expérience, Jésus assimila la condition humaine, l'accueillant dans sa communion avec le Père et dans sa mission apostolique elle-même. Ensuite, quand il quitta Nazareth et qu'il commença sa vie publique, Jésus forma autour de lui une communauté, une « assemblée », c'est-à-dire une convocation de personnes. Cela est la signification du mot « église ».

Dans les Évangiles, l'assemblée de Jésus a la forme d'une *famille accueillante*, non d'une secte exclusive, fermée : on y trouve Pierre et Jean, mais aussi l'affamé et l'assoiffé, l'étranger et le persécuté, la pécheresse et le publicain, les pharisiens et les foules. Et Jésus ne cesse d'accueillir et de parler avec tous, même avec celui qui ne s'attend plus à rencontrer Dieu dans sa vie. C'est une leçon forte pour l'Église ! Les disciples eux-mêmes sont choisis pour prendre soin de cette assemblée, de cette famille des hôtes de Dieu.

Pour que cette réalité de l'assemblée de Jésus soit vivante aujourd'hui, il est indispensable de raviver l'alliance entre la famille et la communauté chrétienne. Nous pourrions dire que *la famille et la paroisse* sont les deux lieux dans lesquels se réalise cette communion d'amour qui trouve sa source ultime en Dieu lui-même. Une Église vraiment selon l'Évangile ne peut avoir que la forme d'une *maison accueillante*, avec les portes ouvertes, toujours. Les églises, les paroisses, les institutions qui ont les portes fermées ne doivent pas s'appeler églises, elles doivent s'appeler musées !

Et aujourd'hui, cela est une alliance cruciale. « Contre les “centres de pouvoir” idéologiques, financiers et politiques, nous plaçons nos espérances dans ces centres de l'amour évangélisateurs, riches de chaleur humaine, fondés sur la solidarité et la participation » (Conseil pontifical pour la famille, Les enseignements de J.M. Bergoglio - Le Pape François sur la famille et sur la vie 1999-2014, LEV 2014, 189), et également sur le pardon entre nous.

Renforcer le lien entre famille et communauté chrétienne est aujourd'hui indispensable et urgent. Assurément, il y a besoin d'une foi généreuse pour retrouver l'intelligence et le courage de renouveler cette alliance. Parfois, les familles n'acceptent pas, en disant qu'elles ne sont pas à la hauteur : « Père, nous sommes une famille pauvre et aussi un peu éclatée », « nous n'en sommes pas capables », « nous avons déjà tellement de problèmes à la maison », « nous n'avons pas les forces ! ». C'est vrai. Mais personne n'est digne, personne n'est à la hauteur, personne n'a les forces ! Sans la grâce de Dieu, nous ne pourrions rien faire. Tout nous est donné ; donné gratuitement ! Et le Seigneur n'arrive jamais dans une nouvelle famille sans faire quelque miracle. Rappelons-nous de celui qu'il fit aux noces de Cana ! Oui, le Seigneur, si nous nous remettons entre ses mains, nous fait

accomplir des miracles — mais des miracles de tous les jours ! — quand le Seigneur est là, dans cette famille.

Naturellement, la communauté chrétienne doit elle aussi participer. Par exemple, chercher à dépasser des attitudes trop directives et trop fonctionnelles, favoriser le dialogue interpersonnel et la connaissance et l'estime réciproque. Que les familles prennent l'initiative et sentent la responsabilité d'apporter leurs dons précieux pour la communauté. Nous devons tous être conscients que la foi chrétienne se joue sur le terrain ouvert de la vie partagée avec tous, la famille et la paroisse doivent accomplir le miracle d'une vie plus communautaire pour la société entière.

À Cana, se trouvait la Mère de Jésus, la « mère du bon conseil ». Écoutons ses paroles : « Faites ce qu'il vous dira » (cf. *Jn* 2, 5). Chères familles, chères communautés paroissiales, laissons-nous inspirer par cette Mère, faisons tout ce que Jésus nous dira et nous nous trouverons face au miracle, au miracle de chaque jour ! Merci.

La famille "nœud d'or" pour orienter la vie

16 septembre

Chers frères et sœurs, bonjour !

Voici notre réflexion conclusive sur le thème du mariage et de la famille. Nous sommes à la veille d'événements beaux et importants, qui sont directement liés à ce grand thème : la Rencontre mondiale des familles à Philadelphie et le synode des évêques ici à Rome. Les deux ont une dimension mondiale, qui correspond à la dimension universelle du christianisme, mais aussi à la *portée universelle de cette communauté humaine fondamentale et irremplaçable qu'est précisément la famille.*

L'actuel tournant de civilisation apparaît marqué par les effets à long terme d'une société administrée par la technocratie économique. La subordination de l'éthique à la logique du profit dispose de moyens considérables et d'un appui médiatique énorme. Dans ce cadre, une *nouvelle alliance de l'homme et de la femme* devient non seulement nécessaire, mais également stratégique pour *l'émancipation des peuples de la colonisation de l'argent*. Cette alliance doit à nouveau orienter la politique, l'économie et la coexistence civile ! Celle-ci décide de l'habitabilité de la terre, de la transmission du sentiment de la vie, des liens de la mémoire et de l'espérance.

De cette alliance, la communauté conjugale-familiale de l'homme et de la femme est la grammaire génératrice, le « nœud d'or », pourrions-nous dire. La foi la puise dans la sagesse de la création de Dieu : qui a *confié à la famille* non pas le soin d'une intimité comme une fin en soi, mais l'émouvant *projet de rendre le monde « domestique »*. C'est précisément la famille qui se trouve au commencement, à la base de cette culture mondiale qui nous sauve ; elle nous sauve de tellement, tellement d'attaques, de tant de destructions, de tant de colonisations, comme celle de l'argent ou des idéologies qui menacent tant le monde. La famille constitue la base pour se défendre !

C'est précisément de la Parole biblique de la création que nous avons pris notre inspiration fondamentale, lors de nos brèves méditations du mercredi sur la famille. Nous pouvons et nous devons à nouveau puiser avec amplitude et profondeur à cette Parole. C'est un grand travail qui nous attend, mais il est également très enthousiasmant. La création de Dieu n'est pas un simple principe philosophique : c'est l'horizon universel de la vie et de la foi ! Il n'y a pas de dessein divin différent de la création et de son salut. C'est pour le salut de la créature — de chaque créature — que Dieu s'est fait homme : « pour nous les hommes, et pour notre salut », comme le dit le *Credo*. Et Jésus ressuscité est « l'aîné de chaque créature » (*Col 1, 15*).

Le monde créé est confié à l'homme et à la femme : ce qui se passe entre eux constitue une empreinte pour chaque chose. Leur refus de la bénédiction de Dieu aboutit fatalement à un délire de toute puissance qui ruine toute chose. C'est ce que nous appelons « péché originel ». Et nous venons tous au monde dans l'héritage de cette maladie.

Malgré cela, nous ne sommes ni maudits ni abandonnés à nous-mêmes. Le vieux récit du premier amour de Dieu pour l'homme et la femme, avait déjà des pages écrites en lettres de feu, à cet égard ! « Je mettrai une hostilité entre toi et la femme, entre ton lignage et le sien » (*Gn 3, 15a*). Ce sont les paroles que Dieu adresse au serpent trompeur, enchanteur. Par ces paroles, Dieu entoure la femme d'une barrière protectrice contre le mal, à laquelle elle peut recourir — si elle le veut — pour chaque génération. *Cela veut dire que la femme porte une bénédiction secrète et spéciale*, pour la défense de sa créature contre le Malin ! Comme la femme de l'Apocalypse, qui court cacher son fils du Dragon. Et Dieu la protège (cf. *Ap 12, 6*).

Pensez à la profondeur qui s'ouvre ici ! Il existe beaucoup de lieux communs, offensants parfois, sur la femme tentatrice qui inspire au mal. Au contraire, il y a de la place pour une théologie de la femme qui soit à la hauteur de cette bénédiction de Dieu pour elle et pour sa progéniture !

La miséricordieuse *protection de Dieu à l'égard de l'homme et de la femme*, dans tous les cas, ne manque jamais pour tous les deux. N'oublions pas cela ! Le langage symbolique de la Bible nous dit qu'avant de les éloigner du jardin d'Éden, Dieu fait à l'homme et à la femme des tuniques en cuir et les vêtit (cf. *Gn 3, 21*). Ce geste de tendresse signifie que même dans les douloureuses conséquences

de notre péché, Dieu ne veut pas que nous restions nus et abandonnés à notre destin de pécheurs. Cette tendresse divine, cette attention envers nous, nous la voyons incarnée en Jésus de Nazareth, fils de Dieu « né d'une femme » (*Gal 4, 4*). Et saint Paul dit encore : « alors que nous étions encore pécheurs, le Christ est mort pour nous » (*Rm 5, 8*). Le Christ, né d'une femme, d'une femme. C'est la caresse de Dieu sur nos plaies, sur nos erreurs, sur nos péchés. Mais Dieu nous aime tel que nous sommes et veut nous faire avancer avec ce projet et la femme est celle qui est la plus forte et qui mène à bien ce projet.

La promesse que Dieu fait à l'homme et à la femme, à l'origine de l'histoire, inclut tous les êtres humains, jusqu'à la fin de l'histoire. Si nous avons une foi suffisante, *les familles des peuples de la terre se reconnaîtront dans cette bénédiction*. Quoi qu'il en soit, quiconque se laisse émouvoir par cette vision, peu importe le peuple, le pays, la religion à laquelle il appartient, qu'il se mette en chemin avec nous. Il sera notre frère et notre sœur, sans faire de prosélytisme. Marchons ensemble sous cette bénédiction et sous cet objectif de Dieu de faire de nous tous des frères dans la vie, dans un monde qui avance et qui naît précisément de la famille, de l'union de l'homme et de la femme.

Que Dieu vous bénisse, vous, familles de chaque lieu de la terre ! Que Dieu vous bénisse tous !

Voyage à Cuba – 8^{ème} rencontre mondiale des familles

30 septembre

Avant de se rendre sur la place Saint-Pierre, le Pape a rencontré dans la salle Paul VI de nombreux malades. Il leur a adressé le salut suivant :

Bonjour !

Je vous salue tous. L'Audience d'aujourd'hui aura lieu dans deux endroits : ici et sur la place. Étant donné que le temps semblait un peu mauvais, nous avons pris la décision de vous faire rester ici, pour que vous soyez tranquilles, plus à l'aise, et que vous puissiez suivre l'audience sur l'écran géant. Je vous remercie beaucoup pour cette visite et je vous demande de prier pour moi. La maladie est quelque chose de difficile, il y a les médecins — ils sont doués ! — les infirmiers, les infirmières, les médicaments, tout, mais c'est toujours difficile. Mais il y a la foi, la foi qui nous encourage, et cette pensée qui nous vient à tous : Dieu s'est fait malade pour nous, c'est-à-dire qu'il a envoyé son Fils, qui a assumé toutes nos maladies, jusqu'à la croix. Et en regardant Jésus avec sa patience, notre foi devient plus forte. Et, toujours avec notre maladie, nous allons, avec Jésus à nos côtés, avec Jésus qui nous prend la main. Il sait ce que signifie la souffrance, il nous comprend et nous reconforte et nous donne la force.

Et à présent, je vous donne à tous la Bénédiction, je demande que le Seigneur vous bénisse et vous accompagne. Mais avant, prions la Vierge. [*Je vous salue Marie... Bénédiction*]

Chers frères et sœurs, bonjour !

L'Audience d'aujourd'hui aura lieu en deux endroits : ici, sur la place, et également dans la salle Paul VI, où il y a de nombreux malades qui la suivent sur un écran géant. Étant donné que le temps est un peu mauvais, nous avons décidé qu'ils restent à l'intérieur et ainsi, ils seront à l'abri et plus tranquilles là-bas. Unissons-nous les uns les autres et saluons-nous.

Au cours des derniers jours, j'ai accompli un voyage apostolique à Cuba et aux États-Unis d'Amérique. Celui-ci est né de la volonté de participer à la Rencontre mondiale des familles, en programme depuis longtemps à Philadelphie. Ce « noyau originel » s'est étendu à une visite aux États-Unis d'Amérique et au siège central des Nations unies, puis également à Cuba, qui est devenu la première étape de l'itinéraire. J'exprime à nouveau ma reconnaissance au président M. Castro, au président M. Obama et au secrétaire général M. Ban Ki-moon pour l'accueil qu'ils m'ont réservé. Je remercie de tout cœur mes frères évêques et tous les collaborateurs pour le travail important accompli et pour l'amour de l'Église qui l'a animé.

« *Misionero de la Misericordia* » : c'est ainsi que je me suis présenté à Cuba, une terre riche de beauté naturelle, de culture et de foi. La miséricorde de Dieu est plus grande que toute blessure, tout conflit, toute idéologie ; et avec ce regard de miséricorde, j'ai pu embrasser tout le peuple cubain, dans sa patrie et en dehors, au-delà de toute division. Le symbole de cette unité profonde de l'âme cubaine est la Vierge de la Charité del Cobre, qui il y a cent ans précisément, a été proclamée patronne de Cuba. Je me suis rendu en pèlerinage au sanctuaire de cette Mère d'espérance, Mère qui guide sur le chemin de justice, de paix, de liberté et de réconciliation.

J'ai pu partager avec le peuple cubain l'espérance de l'accomplissement de la prophétie de saint Jean-Paul II : que Cuba s'ouvre au monde et que le monde s'ouvre à Cuba. Plus jamais de fermeture, plus jamais d'exploitation de la pauvreté, mais liberté dans la dignité. Telle est la voie qui fait vibrer le cœur de tant de jeunes Cubains : non pas une voie d'évasion, de gains faciles, mais de responsabilité, de service au prochain, de soin de la fragilité. Un chemin qui puise sa force dans les racines chrétiennes de ce peuple, qui a tant souffert. Un chemin sur lequel j'ai encouragé de façon particulière les prêtres et toutes les personnes consacrées, les étudiants et les familles. Que l'Esprit Saint, par l'intercession de la très Sainte Vierge Marie, fasse grandir les semences que nous avons jetées.

De Cuba aux États-Unis d'Amérique : cela a été un passage emblématique, un pont qui grâce à Dieu est en train de se reconstruire. Dieu veut toujours construire des ponts; c'est nous qui construisons des murs ! Et les murs s'écroulent, toujours !

Aux États-Unis, ensuite, j'ai accompli trois étapes : Washington, New York et Philadelphie.

À Washington, j'ai rencontré les autorités politiques, la population, les évêques, les prêtres et les personnes consacrées, les plus pauvres et marginalisés. J'ai rappelé que la plus grande richesse de ce pays et de son peuple réside dans le patrimoine spirituel et éthique. Et ainsi, j'ai voulu encourager à mener de l'avant la construction sociale dans la fidélité à son principe fondamental, c'est-à-dire que tous les hommes sont créés par Dieu égaux et dotés de droits inaliénables, tels que la vie, la liberté et la poursuite du bonheur. Ces valeurs, qui peuvent être partagées par tous, trouvent dans l'Évangile leur plein accomplissement, comme l'a bien souligné la canonisation du père Junípero Serra, franciscain, grand évangéliste de la Californie. Saint Junípero montre la voie de la joie ; aller et partager avec les autres l'amour du Christ. Telle est la voie du chrétien, mais également de tout homme qui a connu l'amour : ne pas le garder pour soi, mais le partager avec les autres. C'est sur cette base religieuse et morale que sont nés et se sont développés les États-Unis d'Amérique, et c'est sur cette base qu'ils peuvent continuer d'être une terre de liberté et d'accueil et contribuer à un monde plus juste et fraternel.

À New York, j'ai pu visiter le siège central de l'ONU et saluer le personnel qui y travaille. J'ai eu des entretiens avec le secrétaire général et les présidents des dernières assemblées générales et du Conseil de sécurité. En parlant aux représentants des nations, dans la lignée de mes prédécesseurs, j'ai renouvelé l'encouragement de l'Église catholique à cette institution et à son rôle dans la promotion du développement et de la paix, en rappelant en particulier la nécessité de l'engagement commun et concret pour la sauvegarde de la création. J'ai répété également l'appel à faire cesser et prévenir les violences contre les minorités ethniques et religieuses et contre les populations civiles.

Nous avons prié pour la paix et la fraternité au mémorial de Ground Zero, avec les représentants des religions, les familles des nombreuses victimes et la population de New York, si riche de variétés culturelles. Et j'ai célébré l'Eucharistie pour la paix et la justice au Madison Square Garden.

Tant à Washington qu'à New York, j'ai pu rencontrer certains organismes caritatifs et éducatifs, emblématiques de l'immense service que les communautés catholiques — prêtres, religieuses, religieux, laïcs — offrent dans ces domaines.

Le sommet du voyage a été la Rencontre des familles à Philadelphie, où l'horizon s'est élargi au monde entier, à travers le « prisme » pour ainsi dire, de la famille. La famille, c'est-à-dire l'alliance féconde entre l'homme et la femme, est la réponse au grand défi de notre monde, qui est un double défi : la fragmentation et la massification, deux extrêmes qui coexistent et qui se soutiennent réciproquement, et qui soutiennent ensemble le modèle économique consumériste. La famille est la réponse parce qu'elle est la cellule d'une société qui équilibre la dimension personnelle et la dimension communautaire, et qui dans le même temps, peut être le modèle d'une gestion durable des biens et des ressources de la création. La famille est la protagoniste d'une écologie intégrale, parce qu'elle est le sujet social primaire, qui contient *en son sein* les deux principes bases de la civilisation humaine sur la terre : le principe de *communion* et le principe de *fécondité*. L'humanisme biblique nous présente cette icône : le couple humain, uni et fécond, placé par Dieu dans le jardin du monde, pour le cultiver et le protéger.

Je désire adresser un remerciement fraternel et chaleureux à Mgr Chaput, archevêque de Philadelphie, pour son engagement, sa piété, son enthousiasme et son grand amour de la famille dans l'organisation de cet événement. À bien y voir, ce n'est pas un hasard, mais il est providentiel que le message, ou plutôt le témoignage de la Rencontre mondiale des familles soit venu en ce moment des États-Unis d'Amérique, c'est-à-dire du pays qui, au cours des siècles, a atteint développement économique et technologique le plus élevé sans renier ses racines religieuses. À présent, ces racines exigent de repartir de la famille pour repenser et changer le modèle de développement, pour le bien de la famille humaine tout entière.

La famille « filet pour la mission de Pierre et de l'Église »

7 octobre

Chers frères et sœurs, depuis quelques jours, le synode des Évêques a commencé ses travaux sur « La vocation et la mission de la famille dans l'Église et dans le monde d'aujourd'hui ». Un regard attentif sur la vie quotidienne des hommes et des femmes montre le besoin d'un véritable esprit familial. Et pourtant, dans l'organisation politique et économique de la société, on ne donne pas à la famille le poids, la reconnaissance et le soutien qui lui sont dus. Pour l'Église, « l'esprit de famille » est quelque chose de constitutif. Elle est et doit être la famille de Dieu. Quand Jésus a appelé Pierre il lui a dit qu'il le ferait « pêcheur d'hommes ». On pourrait dire qu'aujourd'hui les familles sont l'un des filets les plus importants pour la mission de Pierre et de l'Église. Non pas un filet qui rend prisonniers, mais qui libère des eaux mauvaises de l'abandon et de l'indifférence. Les familles savent bien ce qu'est la dignité de se sentir enfants et non esclaves. Puisse l'enthousiasme des Pères synodaux, animés par l'Esprit-Saint, attiser l'élan d'une Église qui abandonne les vieux filets et se remette à pêcher en se confiant à la parole de son Seigneur ! Prions intensément pour cela.

Chers frères et sœurs, bonjour !

Depuis quelques jours a commencé le synode des évêques sur le thème : « La vocation et la mission de la famille dans l'Église et dans le monde contemporain ». La famille qui marche sur la voie du Seigneur est fondamentale dans le témoignage de l'amour de Dieu et mérite donc tout l'engagement dont l'Église est capable. Le synode est appelé à interpréter, pour le temps présent, cette sollicitude et ce soin de l'Église. Accompagnons tout le parcours synodal avant tout par notre prière et notre attention. Et, au cours de cette période, les catéchèses seront des réflexions inspirées par certains aspects de la relation — que nous pouvons véritablement qualifier d'indissoluble ! — entre l'Église et la famille, avec l'horizon ouvert au bien de la communauté humaine tout entière.

Un regard attentif à la vie quotidienne des hommes et des femmes d'aujourd'hui montre immédiatement le besoin qui existe partout d'une bonne dose d'*esprit familial*. En effet, le style des relations — civiles, économiques, juridiques, professionnelles, entre citoyens — apparaît très rationnel, formel, organisé, mais également très « déshydraté », aride, anonyme. Il devient parfois insupportable. Bien que voulant être inclusif dans toutes ses formes, dans la réalité, il abandonne à la solitude et au rebut un nombre toujours plus élevé de personnes.

Voilà pourquoi la famille ouvre pour la société tout entière une perspective bien plus humaine : elle ouvre les yeux des enfants sur la vie — et pas seulement le regard, mais également tous les autres sens — en représentant une vision de la relation humaine édifiée sur la libre alliance d'amour. La famille introduit au besoin des liens de fidélité, sincérité, confiance, coopération, respect; elle encourage à projeter un monde habitable et à croire dans les rapports de confiance, même dans des conditions difficiles ; elle enseigne à honorer la parole donnée, le respect des personnes, le partage des limites personnelles et des autres. Et nous sommes tous conscients de l'attention familiale irremplaçable pour les membres les plus petits, les plus vulnérables, les plus blessés, et même les plus brisés dans les conduites de leur vie. Dans la société, ceux qui pratiquent ces attitudes, les ont apprises de l'esprit familial, et certainement pas de la compétition et du désir de réalisation de soi.

Or, bien que sachant tout cela, on ne donne pas à la famille l'importance qui lui est due — ni la reconnaissance, ni le soutien — dans l'organisation politique et économique de la société contemporaine. Je voudrais dire plus : non seulement la famille n'a pas une reconnaissance adaptée, mais elle n'engendre plus l'apprentissage. On aurait parfois envie de dire que, avec toute sa science, sa technique, la société moderne n'est pas encore en mesure de traduire ces connaissances en formes meilleures de coexistence civile. Non seulement l'organisation de la vie commune se heurte toujours plus à une bureaucratie totalement étrangère aux liens humains fondamentaux, mais les comportements sociaux et politiques révèlent même souvent des signes de dégradation — agressivité, vulgarité, mépris... — qui sont bien en deçà du niveau ne serait-ce que minimum d'éducation familiale. Dans ces conditions, les extrêmes opposés de cet avilissement des rapports — c'est-à-dire la technocratie obtuse et le « familisme amoral » — se rencontrent et s'alimentent réciproquement. Cela est un paradoxe.

L'Église identifie aujourd'hui dans ce point précis le sens historique de sa mission à l'égard de la famille et de l'authentique esprit familial : en commençant par une révision attentive de vie, qui la concerne elle-même. On pourrait dire que l'« esprit familial » est une charte constitutionnelle pour l'Église : c'est ainsi que le christianisme doit apparaître, et c'est ainsi qu'il doit être. Cela est écrit clairement : « Vous qui étiez loin — dit saint Paul — [...] vous n'êtes plus des étrangers ni des hôtes ; vous êtes concitoyens des saints, vous êtes de la maison de Dieu » (*Ep* 2, 19). L'Église est et doit être la famille de Dieu.

Jésus, lorsqu'il appela Pierre à le suivre, lui dit qu'il aurait fait de lui un « pêcheur d'hommes », et pour cela, il faut un nouveau type de filets. Nous pourrions dire qu'aujourd'hui, les familles sont l'un des filets les plus importants pour la mission de Pierre et de l'Église. Ce n'est pas un filet qui fait des prisonniers, celui-ci ! Au contraire, il libère des eaux mauvaises de l'abandon et de l'indifférence, qui engloutissent de nombreux êtres humains dans la mer de la solitude et de l'indifférence. Les familles savent bien ce qu'est la dignité de se sentir enfants et non esclaves, ou étrangers, ou uniquement un numéro de carte d'identité.

C'est de là, de la famille, que Jésus recommence son passage parmi les êtres humains pour les persuader que Dieu ne les a pas oubliés. C'est de là que Pierre puise la vigueur pour son ministère. C'est de là que l'Église, obéissant à la parole du Maître, sort pêcher au large, certaine que, si cela a lieu, la pêche sera miraculeuse. Puisse l'enthousiasme des pères synodaux, animés par l'Esprit Saint, attiser l'élan d'une Église qui abandonne ses vieux filets et se remet à pêcher en ayant confiance dans la parole de son Seigneur. Prions intensément pour cela ! Le Christ, par ailleurs, a promis et nous reconforte : si même les mauvais pères ne refusent pas le pain à leurs enfants affamés, combien plus Dieu donnera-t-il l'Esprit à ceux qui — bien qu'imparfaits — le demandent avec une insistance passionnée (cf. *Lc* 11, 9-13) !

Que promettons-nous aux enfants ?

14 octobre

Chers frères et sœurs, bonjour !

Aujourd'hui, étant donné que les prévisions du temps étaient un peu incertaines et que l'on prévoyait de la pluie, cette audience a lieu en même temps dans deux endroits : nous ici, sur la place, et sept cents malades dans la salle Paul VI qui suivent l'audience sur des écrans géants. Nous sommes tous unis à eux et les saluons par des applaudissements.

La parole de Jésus retentit avec force aujourd'hui : « Malheur au monde à cause des scandales ». Jésus est réaliste et dit : « Il est fatal, certes, qu'il arrive des scandales, mais malheur à l'homme par qui le scandale arrive ! ». Je voudrais, avant de commencer la catéchèse, au nom de l'Église, vous demander pardon pour les scandales qui, en ces derniers temps, ont eu lieu tant à Rome qu'au Vatican, je vous demande pardon.

Nous réfléchissons aujourd'hui sur un thème très important : les promesses que nous faisons aux enfants. Je ne parle pas tant des promesses que nous faisons de temps à autre, au cours de la journée, pour qu'ils soient contents ou sages (parfois en ayant recours à de petites astuces innocentes : je te donne un bonbon, ou des promesses similaires...), pour leur donner l'envie de les faire s'appliquer à l'école ou pour les dissuader de faire des caprices. Je parle d'autres promesses, des promesses plus importantes, décisives pour leurs attentes à l'égard de la vie, pour leur confiance à l'égard des êtres humains, pour leur capacité de concevoir le nom de Dieu comme une bénédiction. Ce sont des promesses que nous leur faisons.

Nous adultes sommes prêts à parler des enfants comme d'une promesse de la vie. Nous disons tous : les enfants sont une promesse de la vie. Et nous nous émouvons aussi facilement, en disant aux jeunes qu'ils sont *notre* avenir, c'est vrai. Mais je me demande, parfois, si nous sommes tout aussi sérieux avec *leur* avenir, avec l'avenir des enfants et avec l'avenir des jeunes ! Une question que nous devrions nous poser plus souvent est celle-ci : dans quelle mesure respectons-nous les promesses que nous faisons aux enfants, en les faisant venir dans notre monde ? Nous les faisons venir au monde et cela est une promesse, que leur promettons-nous ?

Accueil et soin, proximité et attention, confiance et espérance, sont autant de promesses de base, qui peuvent se résumer en une seule : amour. Nous promettons de l'amour, c'est-à-dire un amour qui s'exprime dans l'accueil, dans le soin, dans la proximité, dans l'attention, dans la confiance et dans l'espérance, mais la grande promesse est l'amour. C'est la façon la plus juste d'accueillir un être humain qui vient au monde, et nous l'apprenons tous, avant même d'en être conscients. J'aime beaucoup voir les pères et les mères, quand je passe parmi vous, qui m'apportent un petit garçon, une petite fille, et je demande : « Quel âge a-t-il ? » « Trois semaines, quatre semaines... Je demande la bénédiction du Seigneur ». Cela aussi s'appelle l'amour. L'amour est la promesse que l'homme et la femme font à chaque enfant : dès le moment où il est conçu en pensée. Les enfants viennent au monde et attendent d'avoir la confirmation de cette promesse : ils l'attendent de façon totale, confiante, démunie. Il suffit de les regarder : dans toutes les ethnies, dans toutes les cultures, dans toutes les conditions de vie ! Quand le contraire arrive, les enfants sont blessés par un « scandale », par un scandale insupportable, d'autant plus grave qu'ils n'ont pas les instruments pour le déchiffrer. Ils ne peuvent pas comprendre ce qui arrive. Dieu veille sur cette promesse, dès le premier instant. Vous vous souvenez de ce que dit Jésus ? Les anges des enfants reflètent le regard de Dieu, et Dieu ne perd jamais de vue les enfants (cf. *Mt 18, 10*). Malheur à ceux qui trahissent leur confiance, malheur ! Leur abandon confiant à notre promesse, qui nous engage dès le premier instant, nous juge.

Et je voudrais ajouter une autre chose, avec beaucoup de respect pour tous, mais également avec beaucoup de franchise. Leur confiance spontanée en Dieu ne devrait jamais être blessée, en particulier lorsque cela a lieu en raison d'une certaine présomption (plus ou moins inconsciente) de se substituer à Lui. La relation tendre et mystérieuse de Dieu avec l'âme des enfants ne devrait jamais être violée. C'est une relation réelle, que Dieu veut et que Dieu préserve. L'enfant est prêt dès

sa naissance à se sentir aimé de Dieu, il est prêt à cela. Dès qu'il est en mesure de sentir qu'il est aimé pour lui-même, un enfant sent aussi qu'il y a un Dieu qui aime les enfants.

Dès qu'ils naissent, les enfants commencent à recevoir en don, avec la nourriture et les soins, la confirmation des qualités spirituelles de l'amour. Les actes de l'amour passent à travers le don du nom personnel, la transmission du langage, les intentions des regards, les illuminations des sourires. Ils apprennent ainsi que la beauté du lien entre les êtres humains vise notre âme, recherche notre liberté, accepte la diversité de l'autre, le reconnaît et le respecte comme interlocuteur. Un deuxième miracle, une deuxième promesse : nous — papas et mamans — nous donnons à toi, pour te donner à toi-même ! Et cela est l'amour, qui apporte une étincelle de celui de Dieu ! Mais vous, papas et mamans, possédez cette étincelle de Dieu que vous donnez aux enfants, vous êtes instruments de l'amour de Dieu et cela est beau, beau, beau !

Ce n'est que si nous regardons les enfants avec les yeux de Jésus que nous pouvons véritablement comprendre dans quelle mesure, en défendant la famille, nous protégeons l'humanité ! Le point de vue des enfants est le point de vue du Fils de Dieu. L'Église elle-même, dans le baptême, fait de grandes promesses aux enfants, et à travers lui engage les parents et la communauté chrétienne. La Sainte Mère de Jésus — au moyen de laquelle le Fils de Dieu est arrivé jusqu'à nous, aimé et engendré comme un enfant — rend l'Église capable de suivre la voie de sa maternité et de sa foi. Et saint Joseph — homme juste, qui l'a accueilli et protégé, en honorant courageusement la bénédiction et la promesse de Dieu — nous rend tous capables et dignes d'accueillir Jésus dans chaque enfant que Dieu envoie sur la terre.

La fidélité

21 octobre

Chers frères et sœurs, bonjour !

Dans la dernière méditation, nous avons réfléchi sur les promesses importantes que les parents font à leurs enfants, à partir du moment où ces derniers sont pensés dans l'amour et conçus dans leur sein.

Nous pouvons ajouter que, si l'on y réfléchit bien, la réalité familiale est fondée sur la promesse — il faut bien réfléchir à cela : l'identité familiale est fondée sur la promesse — : on peut dire que la famille vit de la promesse d'amour et de fidélité que l'homme et la femme se font l'un à l'autre. Celle-ci comporte l'engagement à accueillir et à éduquer les enfants ; mais elle se réalise aussi en prenant soin des parents âgés, en protégeant et en s'occupant des membres les plus faibles de la famille, en s'aidant mutuellement pour développer ses propres qualités et accepter ses limites. Et la promesse conjugale s'élargit pour partager les joies et les souffrances de tous les pères, les mères, les enfants, avec une généreuse ouverture à l'égard de la coexistence humaine et du bien commun. Une famille qui se ferme sur elle-même est comme une contradiction, une offense à la promesse qui l'a faite naître et la fait vivre. Ne l'oubliez jamais : l'identité de la famille est toujours une promesse qui s'élargit, et elle s'élargit à toute la famille et aussi à toute l'humanité.

De nos jours, l'honneur de la fidélité à la promesse de la vie familiale apparaît très affaibli. D'une part parce qu'un droit mal compris de rechercher sa propre satisfaction, à tout prix et dans chaque rapport, est exalté comme un principe non négociable de liberté. D'autre part, parce que l'on confie uniquement au respect de la loi les liens de la vie de relation et d'engagement pour le bien commun. Mais en réalité, personne ne veut être aimé uniquement pour ses propres biens ou par obligation. L'amour, comme également l'amitié, doivent leur force et leur beauté précisément à ce fait : qu'ils créent un lien sans ôter la liberté. L'amour est libre, la promesse de la famille est libre, et c'est ce qui est beau. Sans liberté, il n'y a pas d'amitié, sans liberté il n'y a pas d'amour, sans liberté il n'y a pas de mariage.

La liberté et la fidélité ne s'opposent donc pas l'une à l'autre, elles se soutiennent même réciproquement, que ce soit dans les relations interpersonnelles, ou dans les relations sociales. En effet, si nous pensons aux dommages que produisent, dans la civilisation de la communication mondiale, l'inflation de promesses qui ne sont pas tenues, dans divers domaines, et l'indulgence à l'égard de l'infidélité à la parole donnée et aux engagements pris !

Oui, chers frères et sœurs, la fidélité est une promesse d'engagement qui s'autoréalise, en grandissant dans la libre obéissance à la parole donnée. La fidélité est une confiance qui « veut » être réellement partagée, et une espérance qui « veut » être cultivée ensemble. Et en parlant de fidélité, il me vient à l'esprit que les personnes âgées, nos grands-parents disent : « À cette époque, quand on faisait un accord, une poignée de main était suffisante, car la fidélité aux promesses existait ». Et cela aussi, qui est un fait social, a origine dans la famille, dans la poignée de main de l'homme et de la femme pour aller de l'avant ensemble, pour toute la vie.

La fidélité aux promesses est un véritable chef-d'œuvre d'humanité ! Si nous regardons sa beauté audacieuse, nous sommes effrayés, mais si nous méprisons sa ténacité courageuse, nous sommes perdus. Aucune relation d'amour — aucune amitié, aucune forme d'amour, aucun bonheur du bien commun — n'arrive à la hauteur de notre désir et de notre espérance, s'il n'arrive pas à habiter ce miracle de l'âme. Et je dis « miracle », car la force et la persuasion de la fidélité, malgré tout, ne finissent pas de nous enchanter et de nous étonner. L'honneur à la parole donnée, la fidélité à la promesse, ne peuvent ni s'acheter ni se vendre. On ne peut pas obliger par la force, mais pas davantage protéger sans sacrifice.

Aucune autre école ne peut enseigner la vérité de l'amour, si la famille ne le fait pas. Aucune loi ne peut imposer la beauté et l'héritage de ce trésor de la dignité humaine, si le lien personnel entre amour et engendrement ne l'écrit pas dans notre chair.

Frères et sœurs, il est nécessaire de rendre son honneur social à la fidélité de l'amour : rendre son honneur social à la fidélité de l'amour ! Il est nécessaire de faire sortir de la clandestinité le miracle quotidien de millions d'hommes et de femmes qui régénèrent son fondement familial, dont chaque société vit, sans être en mesure de le garantir d'aucune autre façon. Ce n'est pas un hasard si ce principe de la fidélité à la promesse de l'amour et de l'engendrement est écrit dans la création de Dieu comme une bénédiction éternelle, à laquelle le monde est confié.

Si saint Paul peut affirmer que dans le lien familial est mystérieusement révélée une vérité décisive également pour le lien du Seigneur et de l'Église, cela veut dire que l'Église elle-même y trouve une bénédiction à conserver et de laquelle toujours apprendre, avant encore de l'enseigner et de la réglementer. Notre fidélité à la promesse est toujours confiée à la grâce et à la miséricorde de Dieu. L'amour pour la famille humaine, dans le bon et le mauvais sort, est un point d'honneur pour l'Église ! Que Dieu nous accorde d'être à la hauteur de cette promesse. Et prions aussi pour les pères du synode : que le Seigneur bénisse leur travail, exercé avec une fidélité créative, avec la confiance que Lui le premier, le Seigneur — Lui le premier ! —, est fidèle à ses promesses. Merci.

50 ans... Le dialogue interreligieux

28 octobre

Au début de l'Audience générale, le Pape a salué les personnes malades réunies dans la salle Paul VI :

Bonjour à tous ! Vous êtes ici aujourd'hui non pas parce que l'on vous a mis en prison ! Mais parce qu'il fait mauvais et qu'il pleuvait. Je crois que cela s'est arrêté maintenant mais c'est instable, ainsi vous êtes plus à l'aise et tranquilles et vous pouvez voir l'Audience sur le grand écran. Et je dirai à ceux qui sont sur la place que vous êtes ici et ainsi nous nous saluerons et serons tous ensemble. Je vous demande de prier pour moi, et moi je prie pour vous.

Vous pouvez offrir à Jésus les douleurs de la maladie : les maladies sont toutes laides, toutes; nous pouvons les offrir à Jésus et aller de l'avant et demander la grâce, dans la tristesse et dans les douleurs, de ne pas perdre l'espérance. L'espérance qui nous donnera de la joie.

A présent, récitons ensemble le Je vous salue Marie et je vous donne ma Bénédiction. [Je vous salue Marie]

Bonne Audience d'ici et priez pour moi !

Chers frères et sœurs, bonjour !

Lors des Audiences générales, il y a souvent des personnes ou des groupes appartenant à d'autres religions; mais aujourd'hui, cette présence est tout à fait particulière, pour rappeler ensemble le 50^e anniversaire de la Déclaration du Concile Vatican II, *Nostra aetate* sur les relations de l'Église catholique avec les religions non chrétiennes. Ce thème tenait profondément à cœur au bienheureux Pape Paul VI, qui déjà lors de la fête de Pentecôte de l'année précédant la fin du Concile, avait institué le Secrétariat pour les non chrétiens, aujourd'hui Conseil pontifical pour le dialogue interreligieux. J'exprime donc ma gratitude et une chaleureuse bienvenue aux personnes et aux groupes de différentes religions, qui ont aujourd'hui voulu être présents, en particulier à ceux qui sont venus de loin.

Le Concile Vatican II a été un temps extraordinaire de réflexion, de dialogue et de prière pour renouveler le regard de l'Église catholique sur elle-même et sur le monde. Une lecture des signes des temps, en vue d'une mise à jour orientée par une double fidélité : fidélité à la tradition ecclésiale et fidélité à l'histoire des hommes et des femmes de notre temps. En effet, Dieu qui s'est révélé dans la création et dans l'histoire, qui a parlé au moyen des prophètes et de manière concrète dans son Fils fait homme (cf. He 1, 1), s'adresse au cœur et à l'esprit de chaque être humain qui cherche la vérité et les voies pour la pratiquer.

Le message de la Déclaration *Nostra aetate* est toujours actuel. J'en rappelle brièvement certains points :

- l'interdépendance croissante des peuples (cf. n. 1);
- la recherche humaine d'un sens de la vie, de la souffrance, de la mort, des interrogations qui accompagnent toujours notre chemin (cf. n. 1);
- l'origine commune et le destin commun de l'humanité (cf. n. 1);
- l'unicité de la famille humaine (cf. n. 1);
- les religions comme recherche de Dieu ou de l'Absolu, au sein des diverses ethnies et cultures (cf. n. 1);
- le regard bienveillant et attentif de l'Église sur les religions : cette dernière ne rejette rien de ce qui se trouve en elles de vrai et de beau (cf. n. 2);
- l'Église considère avec estime les croyants de toutes les religions, appréciant leur engagement spirituel et moral (cf. n. 3);

— l'Église, ouverte au dialogue avec tous, est dans le même temps fidèle à la vérité dans laquelle elle croit, à commencer par celle que le salut offert à tous à son origine en Jésus, unique Sauveur, et que le Saint-Esprit est à l'œuvre, comme source de paix et d'amour.

Ces dernières cinquante années, de nombreux événements, initiatives, relations institutionnelles ou personnelles ont eu lieu avec les religions non chrétiennes et il est difficile de tous les rappeler. Un événement particulièrement significatif a été [la rencontre d'Assise du 27 octobre 1986](#). Celle-ci fut voulue et promue par saint [Jean-Paul II](#), qui une année auparavant, il y a donc trente ans, en s'adressant aux jeunes musulmans à Casablanca souhaitait que tous les croyants en Dieu favorisent l'amitié et l'union entre les hommes et les peuples ([19 août 1985](#)). La flamme, allumée à Assise, s'étendit au monde entier et constitue un signe permanent d'espérance.

Dieu mérite une gratitude particulière pour la véritable transformation qu'a subie, au cours de ces 50 années, la relation entre les chrétiens et les juifs. L'indifférence et l'opposition se sont transformées en collaboration et bienveillance. D'ennemis et étrangers, nous sommes devenus amis et frères. Le Concile, avec la déclaration [Nostra aetate](#), a tracé la route : « oui » à la redécouverte des racines juives du christianisme; « non » à toute forme d'antisémitisme et condamnation de toute injure, discrimination et persécution qui en découlent. La connaissance, le respect et l'estime réciproques constituent la voie qui, si cela vaut de manière particulière pour la relation avec les juifs, vaut également pour les relations avec les autres religions. Je pense en particulier aux musulmans, qui — comme le rappelle le Concile — « adorent le Dieu unique, vivant et subsistant, miséricordieux et tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, qui a parlé aux hommes » ([Nostra aetate](#), n. 3). Ils se réfèrent à la paternité d'Abraham, ils vénèrent Jésus comme prophète, ils honorent sa Mère vierge, Marie, ils attendent le jour du jugement dernier, et pratiquent la prière, l'aumône et le jeûne (cf. [ibid.](#)).

Le dialogue dont nous avons besoin ne peut être qu'ouvert et respectueux, c'est alors qu'il se révèle fructueux. Le respect réciproque est la condition et, dans le même temps, le but du dialogue interreligieux : respecter le droit d'autrui à la vie, à l'intégrité physique, aux libertés fondamentales, c'est-à-dire la liberté de conscience, de pensée, d'expression et de religion.

Le monde nous regarde, nous, croyants, il nous exhorte à collaborer entre nous et avec les hommes et les femmes de bonne volonté qui ne professent aucune religion, il nous demande des réponses effectives sur de nombreux thèmes : la paix, la faim, la pauvreté qui touche des millions de personnes, la crise environnementale, la violence, en particulier celle commise au nom de la religion, la corruption, la déliquescence morale, les crises de la famille, de l'économie, de la finance, et surtout de l'espérance. Nous, croyants, n'avons pas de recettes pour ces problèmes, mais nous avons une grande ressource : la prière. Et nous croyants, nous prions. Nous devons prier. La prière est notre trésor, dans lequel nous puisons selon nos traditions respectives, pour demander les dons auxquels l'humanité aspire.

À cause de la violence et du terrorisme s'est diffusé un comportement de suspicion voire de condamnation des religions. En réalité, bien qu'aucune religion ne soit immunisée contre le risque de déviations fondamentalistes ou extrémistes chez des individus ou des groupes (cf. [Discours au Congrès des Etats-Unis, 24 septembre 2015](#)), il faut regarder les valeurs positives que celles-ci proposent et qui sont des sources d'espérance. Il s'agit d'élever le regard pour aller plus loin. Le dialogue basé sur le respect confiant peut apporter des semences de bien qui à leur tour deviennent des germes d'amitié et de collaboration dans de nombreux domaines et surtout dans le service aux pauvres, aux petits, aux personnes âgées, dans l'accueil des migrants, dans l'attention envers les exclus. Nous pouvons avancer ensemble en prenant soin les uns des autres et de la création. Tous les croyants de chaque religion. Ensemble nous pouvons louer le Créateur pour nous avoir donné le jardin du monde à cultiver et à protéger comme un bien commun et nous pouvons réaliser des projets partagés pour combattre la pauvreté et assurer à chaque homme et femme des conditions de vie dignes.

[Le jubilé extraordinaire de la miséricorde](#), qui est devant nous, est une occasion propice pour travailler ensemble dans le domaine des œuvres de charité. Et dans ce domaine, où compte surtout la compassion, peuvent s'unir à nous tant de personnes qui ne sentent pas croyantes ou qui sont à la recherche de Dieu et de la vérité, des personnes qui mettent au centre la figure de l'autre, en particulier la figure du frère ou de la sœur dans le besoin. Mais la miséricorde à laquelle nous

sommes appelés embrasse toute la création, que Dieu nous a confiée afin que nous en soyons les gardiens, et non les exploiters ou, pire encore, les destructeurs. Nous devrions toujours nous proposer de laisser le monde meilleur que celui que nous avons trouvé (cf. encyclique [Laudato si', n. 194](#)), à partir de l'environnement dans lequel nous vivons, à commencer par les petits gestes de notre vie quotidienne.

Chers frères et sœurs, pour ce qui est de l'avenir du dialogue interreligieux, la première chose que nous devons faire est de prier. Et prier les uns pour les autres : nous sommes frères ! Sans le Seigneur, rien n'est possible; avec Lui, tout le devient ! Que notre prière — chacun selon sa propre tradition — puisse adhérer pleinement à la volonté de Dieu, qui désire que tous les hommes se reconnaissent frères et vivent ainsi, en formant la grande famille humaine dans l'harmonie des diversités.

A présent, pour finir cette audience, je vous invite tous, chacun de son côté, à prier en silence. Que chacun le fasse selon sa propre tradition religieuse. Demandons au Seigneur qu'il nous rende davantage frères entre nous, et davantage serviteurs de nos frères qui sont le plus dans le besoin. Prions en silence.

[Prière silencieuse]

Et que Dieu nous bénisse tous !

Pardonner

4 novembre

Chers frères et sœurs, bonjour !

L'assemblée du synode des évêques, qui s'est conclue récemment, a réfléchi à fond sur la vocation et la mission de la famille dans la vie de l'Église et de la société contemporaine. Cela a été un événement de grâce. À son terme, les pères synodaux m'ont remis le texte de leurs conclusions. J'ai voulu que ce texte soit publié, afin que tous puissent participer au travail qui les a occupés ensemble pendant deux ans. Ce n'est pas le moment d'examiner ces conclusions, sur lesquelles je dois moi-même méditer.

Mais entre-temps, la vie continue, en particulier la vie des familles continue ! Vous, chères familles, êtes toujours en chemin. Et vous écrivez déjà continuellement dans les pages de la vie concrète la beauté de l'Évangile de la famille. Dans un monde qui devient parfois aride de vie et d'amour, vous parlez chaque jour du grand don que sont le mariage et la famille.

Je voudrais souligner aujourd'hui cet aspect : que la famille est une grande école *d'entraînement au don et au pardon réciproques* sans lesquels aucun amour ne peut durer longtemps. Sans se donner et sans se pardonner, l'amour ne reste pas, il ne dure pas. Dans la prière qu'Il nous a lui-même enseignée — c'est-à-dire le Notre Père — Jésus nous fait demander au Père : « *Pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés* ». Et à la fin, il commente : « Car, si vous pardonnez aux hommes leurs fautes, votre Père céleste vous pardonnera aussi. Mais si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre Père non plus ne pardonnera pas vos fautes » (*Mt 6, 12 ; 14-15*). On ne peut vivre sans se pardonner, ou tout au moins on ne peut vivre bien, en particulier en famille. Chaque jour, nous nous faisons du mal l'un à l'autre. Nous devons tenir compte de ces erreurs, dues à notre fragilité et à notre égoïsme. Mais ce qui nous est demandé, c'est de guérir immédiatement les blessures que nous nous provoquons, de retisser immédiatement les fils que nous brisons dans la famille. Si nous attendons trop, tout devient plus difficile. Et il y a un secret simple pour guérir les blessures et pour éliminer les accusations. C'est le suivant : ne pas laisser que la journée prenne fin sans se demander pardon, sans faire la paix entre époux et épouse, entre parents et enfants, entre frères et sœurs... Entre belle-fille et belle-mère ! Si nous apprenons à nous demander immédiatement pardon et à nous donner le pardon réciproque, les blessures guérissent, le mariage se fortifie, et la famille devient une maison toujours plus solide, qui résiste aux secousses de nos méchancetés petites et grandes. Et pour cela, il n'est pas nécessaire de se faire un grand discours mais une caresse suffit : une caresse, et tout est fini et recommence. Mais il ne faut pas finir la journée dans la guerre !

Si nous apprenons à vivre ainsi en famille, nous le faisons également en dehors, partout où nous nous trouvons. Il est facile de demeurer sceptique sur cela. De nombreuses personnes — même parmi les chrétiens — pensent que c'est une exagération. On dit : oui, ce sont de belles paroles, mais il est impossible de les mettre en pratique. Mais grâce à Dieu, il n'en est rien. En effet, c'est précisément en recevant le pardon de Dieu que, à notre tour, nous sommes capables de pardon envers les autres. Pour cela, Jésus nous fait répéter ces paroles chaque fois que nous récitons la prière du Notre-Père, c'est-à-dire chaque jour. Et il est indispensable que, dans une société parfois impitoyable, il y ait des lieux, comme la famille, où l'on peut apprendre à se pardonner les uns les autres.

Le synode a ravivé notre expérience également à ce propos : la capacité de pardonner et de se pardonner fait partie de la vocation et de la mission de la famille. La pratique du pardon non seulement sauve les familles de la division, mais les rend capables d'aider la société à être moins mauvaise et moins cruelle. Oui, chaque geste de pardon répare la maison des fissures et renforce ses murs. Chères familles, l'Église est toujours à vos côtés pour vous aider à construire votre maison sur le roc dont a parlé Jésus. Et n'oublions pas ces paroles qui précèdent immédiatement la parabole de la maison : « Ce n'est pas en me disant : "Seigneur, Seigneur !" qu'on entrera dans le royaume des Cieux, mais c'est en faisant la volonté de mon Père qui est aux cieux ». Et il ajoute : « Ce jour-là, beaucoup me diront : "Seigneur, Seigneur, n'est-ce pas en ton nom que nous avons prophétisé, en ton nom que nous avons expulsé les démons ?". Alors je leur déclarerai : "Je ne vous ai jamais

connus" » (cf. *Mt* 7, 21-23). C'est une parole forte, cela ne fait aucun doute, qui a pour but de nous secouer et de nous appeler à la conversion.

Je vous assure, chères familles, que vous serez capables de marcher toujours plus résolument sur le chemin des Béatitudes, en apprenant et en enseignant à vous pardonner réciproquement, dans toute la grande famille de l'Église croîtra la capacité de témoigner de la force rénovatrice du pardon de Dieu. S'il n'en était pas ainsi, nous ferions des prédications même très belles, et nous chasserions peut-être aussi quelque diable, mais à la fin, le Seigneur ne nous reconnaîtra pas comme ses disciples, parce que nous n'avons pas eu la capacité de pardonner et de nous faire pardonner des autres !

Les familles chrétiennes peuvent faire véritablement beaucoup pour la société d'aujourd'hui, et aussi pour l'Église. Pour cela, je désire qu'au cours du jubilé de la miséricorde, les familles redécouvrent le trésor du pardon réciproque. Prions afin que les familles soient toujours plus capables de vivre et de construire des voies concrètes de réconciliation, où personne ne se sente abandonné au poids de ses offenses.

Dans cette intention, disons ensemble : « Notre Père, pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés ». [Disons-le ensemble : « Notre Père, pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés »].

Je salue cordialement les pèlerins de langue française, en particulier le collège Fénelon-Sainte Marie, de Paris, et les autres personnes venues de Suisse et de France.

Chères familles, je souhaite que vous puissiez redécouvrir, à l'occasion de l'Année de la Miséricorde, le trésor du pardon réciproque, et je prie pour que vous en soyez toujours les joyeux témoins.

Que Dieu vous bénisse !

La convivialité, thermomètre sûr pour mesurer la santé des relations

11 novembre

Chers frères et sœurs, bonjour !

Nous réfléchissons aujourd'hui sur une qualité caractéristique de la vie familiale que l'on apprend dès les premières années de vie : la *convivialité*, c'est-à-dire l'aptitude à partager les biens de la vie et à être heureux de pouvoir le faire. Partager et savoir partager est une vertu précieuse ! Son symbole, son « icône », est la famille réunie autour de la table domestique. Le partage du repas — et donc, non seulement de la nourriture, mais également des sentiments d'affection, des récits, des événements... — est une expérience fondamentale. Quand il y a une fête, un anniversaire, une commémoration, on se retrouve autour de la table. Dans certaines cultures, on a coutume de le faire également lors des deuils, pour être proches de ceux qui sont dans la peine à la suite de la perte d'un membre de leur famille.

La convivialité est un thermomètre sûr pour mesurer la santé des relations : si en famille il y a quelque chose qui ne va pas, ou une blessure cachée, on le comprend tout de suite à table. Une famille qui ne mange presque jamais ensemble, où qui ne se parle jamais à table, mais qui regarde la télévision, ou le *smartphone*, est une famille « peu famille ». Quand les enfants à table sont accrochés à leur ordinateur, au téléphone portable, et ne s'écoutent pas entre eux, cela n'est pas une famille, c'est un pensionnat.

Le christianisme a une vocation spéciale pour la convivialité, tous le savent. Le Seigneur Jésus enseignait volontiers à table, et il représentait parfois le royaume de Dieu comme un banquet de fête. Jésus choisit la table également pour remettre à ses disciples son testament spirituel — il le fit à dîner — condensé dans le geste mémorial de son sacrifice : don de son Corps et de son Sang comme nourriture et boisson de salut, qui nourrissent l'amour véritable et durable.

Dans cette perspective, nous pouvons bien dire que la famille est « chez elle » à la Messe, précisément parce qu'elle apporte à l'Eucharistie sa propre expérience de convivialité et l'ouvre à la grâce d'une convivialité universelle, de l'amour de Dieu pour le monde. En participant à l'Eucharistie, la famille est purifiée de la tentation de se refermer sur elle-même, fortifiée dans l'amour et dans la fidélité, et elle élargit les frontières de sa fraternité selon le cœur du Christ.

À notre époque, marquée par tant de fermetures et par trop de murs, la convivialité, engendrée par la famille et dilatée par l'Eucharistie, devient une opportunité cruciale. L'Eucharistie et les familles qui en sont nourries peuvent vaincre les fermetures et construire des ponts d'accueil et de charité. Oui, l'Eucharistie d'une Église de familles, capables de redonner à la communauté le levain actif de la convivialité et de l'hospitalité réciproque, est une école d'inclusion humaine qui ne craint pas la comparaison ! Il n'y a pas de petits, d'orphelins, de personnes faibles, sans défense, blessées et déçues, désespérées et abandonnées, que la convivialité eucharistique des familles ne puisse nourrir, restaurer, protéger et accueillir.

La mémoire des vertus familiales nous aide à comprendre. Nous-mêmes avons connu, et connaissons encore, les miracles qui peuvent se produire quand une mère a un regard et de l'attention, de la sollicitude et des soins pour les enfants d'autrui, en plus des siens. Jusqu'à hier, une mère suffisait pour tous les enfants de la cour ! Et nous savons également bien quelle force acquiert un peuple dont les pères sont prêts à agir pour protéger les enfants de tous, car ils considèrent les enfants comme un bien commun, qu'ils sont heureux et orgueilleux de protéger.

Aujourd'hui, de nombreux contextes sociaux dressent des obstacles à la convivialité familiale. C'est vrai, aujourd'hui cela n'est pas facile. Nous devons trouver la manière de la récupérer. A table on parle, à table on écoute. Pas de silence, ce silence qui n'est pas le silence des moniales, mais qui est le silence de l'égoïsme, où chacun pense à soi, ou à la télévision ou à l'ordinateur... et on ne parle pas. Non, pas de silence. Il faut retrouver cette convivialité familiale, tout en l'adaptant à l'époque. On dirait que la convivialité est devenue quelque chose que l'on achète et qui se vend, mais ainsi c'est aussi une autre chose. Et la nourriture n'est pas toujours le symbole d'un juste partage des biens, capable d'atteindre celui qui n'a ni pain ni affection. Dans les pays riches, nous sommes poussés à dépenser pour une nourriture excessive, et ensuite nous le sommes à nouveau pour

remédier à l'excès. Et cette « affaire » insensée détourne notre attention de la faim véritable, du corps et de l'âme. Quand il n'y a pas de convivialité, l'égoïsme est présent, chacun pense à lui-même. D'autant plus que la publicité l'a réduite à une langueur pour un goûter et à une envie de petits gâteaux. Alors qu'un grand nombre, trop de nos frères et sœurs ne peuvent pas s'asseoir à table. C'est un peu une honte !

Regardons le mystère du banquet eucharistique. Le Seigneur rompt son Corps et verse son Sang pour tous. Il n'y a vraiment aucune division qui puisse résister à ce Sacrifice de communion ; seule l'attitude de fausseté, de complicité avec le mal peut exclure de celui-ci. Toute autre distance ne peut résister à la puissance sans défense de ce pain rompu et de ce vin versé, Sacrement de l'unique Corps du Seigneur. L'alliance vivante et vitale des familles chrétiennes, qui précède, soutient et embrasse dans le dynamisme de son hospitalité les difficultés et les joies quotidiennes, coopère avec la grâce de l'Eucharistie, qui est en mesure de créer une communion toujours nouvelle avec sa force qui inclut et qui sauve.

La famille chrétienne montrera précisément ainsi l'ampleur de son véritable horizon, qui est l'horizon de l'Église Mère de tous les hommes, de tous ceux qui sont abandonnés et exclus, dans tous les peuples. Prions pour que cette convivialité familiale puisse croître et mûrir pendant le temps de grâce du prochain jubilé de la miséricorde.

Je salue cordialement les pèlerins de langue française. C'est aujourd'hui la fête liturgique de Saint Martin qui a évangélisé les campagnes de France. Je salue aussi les Hongrois, car il est né en Hongrie. Je confie à sa protection vos communautés et vos familles, afin que, nourries régulièrement de l'Eucharistie, elles puissent toujours devenir pour le monde des écoles de cordialité, d'accueil et de charité.

Que Dieu vous bénisse.

La porte de la miséricorde

18 novembre

Chers frères et sœurs, bonjour !

Avec cette réflexion, nous sommes arrivés au seuil du jubilé, il est proche. Devant nous se trouve la porte, mais pas uniquement la porte sainte, l'autre : la grande porte de la Miséricorde de Dieu — et il s'agit d'une belle porte ! — qui accueille notre repentir en offrant la grâce de son pardon. La porte est généreusement ouverte, il faut un peu de courage de notre part pour franchir le seuil. Chacun de nous a en lui des choses lourdes. Nous sommes tous pécheurs ! Profitons de ce moment qui vient et franchissons le seuil de cette miséricorde de Dieu qui ne se lasse jamais de pardonner, qui ne se lasse jamais de nous attendre ! Il nous regarde, il est toujours à nos côtés. Courage ! Entrons par cette porte !

Depuis le synode des évêques, que nous avons célébré au mois d'octobre dernier, toutes les familles, et l'Église entière ont reçu un grand encouragement à se rencontrer sur le seuil de cette porte ouverte. L'Église a été encouragée à ouvrir ses portes, pour sortir avec le Seigneur à la rencontre de ses fils et de ses filles en chemin, parfois incertains, parfois égarés, en ces temps difficiles. Les familles chrétiennes, en particulier, ont été encouragées à ouvrir la porte au Seigneur qui attend d'entrer, en apportant sa bénédiction et son amitié. Et si la porte de la miséricorde de Dieu est toujours ouverte, les portes de nos églises, de nos communautés, de nos paroisses, de nos institutions, de nos diocèses, doivent elles aussi être ouvertes, car ainsi, nous pouvons tous sortir pour apporter cette miséricorde de Dieu. Le jubilé signifie la grande porte de la miséricorde de Dieu mais aussi les petites portes de nos églises ouvertes pour laisser entrer le Seigneur — ou tant de fois laisser sortir le Seigneur — prisonnier de nos structures, de notre égoïsme et de tant de choses.

Le Seigneur ne force jamais la porte : Lui aussi demande la permission d'entrer. Le Livre de l'Apocalypse dit : « Voici, je me tiens à la porte et je frappe ; si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui pour souper, moi près de lui et lui près de moi » (3, 20). Mais imaginons le Seigneur qui frappe à la porte de notre cœur ! Et dans la dernière grande vision de ce Livre de l'Apocalypse, c'est ainsi que l'on prophétise la Cité de Dieu : « Ses portes resteront ouvertes le jour », ce qui signifie pour toujours, car « il n'y aura pas de nuit » (21, 25). Il y a des endroits dans le monde où l'on ne ferme pas les portes à clé, il y en a encore. Mais il y en a beaucoup où les portes blindées sont devenues normales. Nous ne devons pas nous résigner à l'idée de devoir appliquer ce système à toute notre vie, à la vie de la famille, de la ville, de la société. Et encore moins à la vie de l'Église. Ce serait terrible ! Une Église inhospitalière, de même qu'une famille repliée sur elle-même, blesse l'Évangile et assèche le monde. Aucune porte blindée dans l'Église, aucune ! Tout ouvert !

La gestion symbolique des « portes » — des seuils, des passagers, des frontières — est devenue cruciale. La porte doit protéger, bien sûr, mais pas repousser. La porte ne doit pas être forcée, au contraire, l'on demande la permission, car l'hospitalité resplendit dans la liberté de l'accueil, et s'obscurcit dans la toute-puissance de l'invasion. La porte s'ouvre fréquemment, pour voir s'il y a dehors quelqu'un qui attend, et sans doute n'a pas le courage, peut-être pas non plus la force de frapper. Combien de gens ont perdu confiance, n'ont pas le courage de frapper à la porte de notre cœur chrétien, aux portes de nos églises... Et ils sont là, ils n'ont pas le courage, nous leur avons volé la confiance : s'il vous plaît, que cela ne se produise jamais. La porte dit beaucoup de choses de la maison, et aussi de l'Église. La gestion de la porte requiert un discernement attentif et, dans le même temps, doit inspirer une grande confiance. Je voudrais prononcer une parole de gratitude pour tous les gardiens des portes : de nos immeubles, des institutions civiques, des églises elles-mêmes. Souvent, la courtoisie et la gentillesse du concierge sont capables d'offrir une image d'humanité et d'accueil à la maison entière, dès l'entrée. Il y a des choses à apprendre de ces hommes et femmes, qui sont les gardiens des lieux de rencontre et d'accueil de la ville de l'homme ! À vous tous, gardiens de tant de portes, que ce soit les portes d'habitations, ou les portes des églises, merci beaucoup ! Mais toujours avec un sourire, toujours en montrant l'accueil de cette maison, de cette église, ainsi les gens se sentent heureux et accueillis dans cet endroit.

En vérité, nous savons bien que nous sommes nous-mêmes les gardiens et les serviteurs de la porte de Dieu, et la porte de Dieu comment s'appelle-t-elle ? Jésus ! Il nous illumine sur toutes les

portes de la vie, y compris celle de notre naissance et de notre mort. Il l'a lui-même affirmé : « Je suis la porte. Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé; il entrera et sortira et trouvera un pâturage » (Jn 10, 9). Jésus est la porte qui nous fait entrer et sortir. Car la bergerie de Dieu est un refuge, ce n'est pas une prison ! La maison de Dieu est un refuge, ce n'est pas une prison, et la porte s'appelle Jésus ! Et si la porte est fermée, nous disons : « Seigneur, ouvre la porte ! ». Jésus est la porte et il nous fait entrer et sortir. Ce sont les voleurs qui cherchent à éviter la porte : c'est curieux, les voleurs cherchent toujours à entrer d'un autre côté, par la fenêtre, par le toit, mais ils évitent la porte, car ils ont de mauvaises intentions, et ils s'introduisent dans la bergerie pour tromper les brebis et profiter d'elles. Nous devons franchir la porte et écouter la voix de Jésus : si nous entendons le son de sa voix, nous sommes en sécurité, nous sommes saufs. Nous pouvons entrer sans crainte et sortir sans danger. Dans ce très beau discours de Jésus, on parle également du gardien, qui a la tâche d'ouvrir au bon Pasteur (cf. *Jn* 10, 2). Si le gardien écoute la voix du pasteur, alors il ouvre, et il fait entrer toutes les brebis que le pasteur amène, toutes, y compris celles qui se sont perdues dans les bois, que le bon pasteur est allé rechercher. Ce n'est pas le gardien qui choisit les brebis, ce n'est pas le secrétaire paroissial ou la secrétaire de la paroisse qui les choisit ; les brebis sont toutes invitées, elles sont choisies par le bon Pasteur. Le gardien — lui aussi — obéit à la voix du pasteur. Voilà, nous pourrions dire que nous devons être comme ce gardien. L'Église est la gardienne de la maison du Seigneur, elle n'est pas la maîtresse de la maison du Seigneur.

La Sainte Famille de Nazareth sait bien ce que signifie une porte ouverte ou fermée, pour qui attend un enfant, pour qui n'a pas d'abri, pour qui doit fuir le danger. Que les familles chrétiennes fassent du seuil de leur maison un petit grand signe de la Porte de la miséricorde et de l'accueil de Dieu. C'est précisément ainsi que l'Église doit être reconnue, dans chaque lieu de la terre : comme la gardienne d'un Dieu qui frappe, comme l'accueil d'un Dieu qui ne te ferme pas la porte à la figure, avec l'excuse que tu n'es pas de la maison. Approchons-nous du jubilé avec cet esprit : il y aura la porte sainte, mais il y a la porte de la grande miséricorde de Dieu ! Qu'il y ait aussi la porte de notre cœur pour recevoir tous le pardon de Dieu et donner à notre tour notre pardon, en accueillant tous ceux qui frappent à notre porte.

